25e Année N° 11 1er Juin 1918

GENERAL LIBRARY
JUL 26 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
André Chevrillon	*Au Maghreb.* — III.	449
Paul Darmentières	*Maman* (2e partie)	474
J.-G. Prod'homme	*Claude Debussy*	509
P. Félix-Thomas	*Notes sur l'Enseignement secondaire.* — I.	531
Jack London	*Le Silence blanc.*	556
Pierre Hamp	*Pêcheurs au Danger*	568
Edmond Pilon	*Mademoiselle des Œillets*	586
H. I.	*Une Élite en Exil : Les Décembristes*	619
Auguste Gauvain	*Les Révélations Lichnowsky-Muehlon*	635

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

Par suite de l'élévation croissante du prix du papier et des impressions, la livraison de la REVUE DE PARIS sera vendue 3 francs à partir du 1er Juin prochain.

Pour les abonnements souscrits à partir du 1er Juillet les prix seront les suivants :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Paris	**50** fr.	**26** fr.	**14** fr.
Seine et Seine-et-Oise	**51** fr.	**26** fr. **50**	**13** fr. **75**
Départements et colonies françaises	**56** fr.	**29** fr.	**15** fr.
Étranger	**62** fr.	**32** fr.	**17** fr.

LIVRES NOUVEAUX

NÉMÉSIS,
par Paul Bourget.

Le nouveau livre de M. Paul Bourget est riche de substance intellectuelle ; c'est un roman d'idées, non un roman à thèse. Certes l'auteur y développe une philosophie personnelle, que l'on connaît, mais il demeure surtout un romancier qui aime son art et qui en connaît toutes les ressources. Ceux qui gardent une prédilection à l'ancien Bourget le retrouveront fréquemment dans les parties psychologiques de l'ouvrage; ils en goûteront toute la délicatesse. L'héroïne un peu étrange et le décor Siennois où son aventure évolue leur rappelleront *Cosmopolis*, et ils se laisseront reprendre par un charme qu'ils ont si souvent ressenti à la lecture de cet écrivain peintre d'âmes. Le public qui veut qu'un livre le fasse penser, et celui qui ne lui demande qu'une belle rêverie, seront également satisfaits. Car, même lorsqu'il a principalement souci de moraliser, M. Paul Bourget conserve tout l'agrément profane d'un conteur délicieux.

L'IMPÉRIALISME ÉCONOMIQUE ALLEMAND,
par H. Lichtenberger et Paul Petit.

On trouvera dans ce volume un exposé substantiel et tout à fait à jour des thèses de l'impérialisme économique allemand, des formes sous lesquelles elles tendent à se réaliser, et des efforts qui s'imposent aux Alliés occidentaux pour les contrebattre : nécessité pour la France de modifier la législation qui interdit les cartels, nécessité pour tous les Alliés de s'entrepénétrer et de constituer, pour la guerre et l'après-guerre, l'unité de front économique. Rien de plus instructif également, au moment où Hohenzollern et Habsbourg s'apprêtent à « approfondir » leur alliance, que les chapitres consacrés au problème de l'Europe centrale, et aux plus ou moins grandes chances de succès de la solution préconisée avec tant de retentissement par Friedrich Naumann. Grâce à ce livre, le lecteur français peut entrevoir les horizons inconnus vers lesquels la guerre mondiale conduit les nations civilisées.

AU MAGHREB[1]

MARRAKECH

(Suite)

VI

LES DANSES SUR LA TERRASSE

Tous les soirs, je reviens sur la haute terrasse, d'où j'ai vu, le jour de notre arrivée, la nuit tomber sur Marrakech.

Singuliers pouvoirs de cette heure. C'est celle où l'âme des choses se dégage. Dans la journée (on s'habitue si vite) tout finit bientôt par vous devenir ordinaire. Pourquoi donc le moi qu'on traîne alors semble-t-il si réel et pesant, si chargé de menus soucis et pensées qui ternissent et voilent notre vision des choses? Le soir, ou certains soirs, on n'est plus rien que silence et reflet devant elles. A ce moment, celles que l'on croyait trop connaître se révèlent étranges et comme toutes neuves : on dirait, chaque fois, qu'on les regarde pour la première fois. Marrakech, dans ces obliques éclairages de crépuscule, m'apparaît toujours plus lointaine et mystérieuse, plus africaine et païenne — ruche d'une autre espèce humaine, qui de tout temps a vécu sa vie séparée, et ne communique pas encore vraiment avec nous.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril et du 1er mai 1918.

Au sortir des ruelles, des souks, de la place où bruit la multitude, j'aime à grimper vite deux escaliers, et poussant une petite porte, à la retrouver d'un seul coup tout entière, solitaire dans le pays d'Afrique qui l'entoure. Sur la pâle étendue des terrasses, le soleil déclinant commence à faire glisser du rose. Muette surface, d'où ne montent que des murets et rectangles blancs comme ceux des tombes, quelques longs arbres de deuil, des toits de koubbas comme on en voit dans les cimetières, et de religieuses tours. Alentour, la merveilleuse palmeraie, le multiple anneau d'étoiles vertes. Et par delà, au sud, au nord, les deux clôtures de ce monde, l'immense améthyste fumeuse de l'Atlas, glacée d'argent par en haut ; la longue vague des Djebilets, les montagnes sorcières, noires, à cette heure, mais dont s'empourprent les extrêmes pointes, comme d'un sombre fer qui s'échauffe.

Au moment où nous arrivons, le soleil a déjà cet aspect liquide et palpitant qu'il prend en achevant de décliner dans un ciel sans vapeurs. Déjà il va toucher le sommet de la Koutoubia, perdue dans son rayonnement; il faut se le masquer de la main, pour apercevoir le grand minaret.

Au contraire, quand on se retourne, les créneaux, les puissants trapèzes du Madani, à l'autre bout de la ville, apparaissent en toute clarté, avec la futaie voisine de hauts dattiers. C'est ce bataillon d'arbres du Sud, la rose rayure, au milieu des maisons, de leurs fusées parallèles, leurs beaux panaches sauvages, qui donnent à ce côté de Marrakech je ne sais quel air de Tombouctou — la Tombouctou dont nous rêvions dans l'enfance, quand elle était encore mystérieuse. Mais plutôt, c'est l'antique Orient qui s'évoque, la profondeur de ses durées. Soirs pareils, aussi purs et lumineux, que virent ainsi tomber, aux premiers temps de l'histoire, sur leurs palmeraies et leurs terrasses, les hommes d'Égypte et de Babylonie.

En bas, sur la place, remue toujours la multitude, dont je vois, à l'autre bout du long triangle, le flux épais couler, sous le pâle couvercle de la Medina, de la bouche obscure d'un souk. Et toujours, la rumeur innombrable qui monte, scandée de battements, d'aigres musiques hypnotisantes, avec des nuages de poussière. Bien étrange d'aspect, cette foule, à la fois si dense et si terne, couleur de vieux linge, couleur de

terre, ne se distinguant du sol que par son agitation continue. Et peu à peu, comme au premier soir, dans ce pullulement, où les yeux n'ont perçu d'abord que du nombre, les cercles que l'on commence à connaître se laissent retrouver, les hémicycles étagés autour des jongleurs et thaumaturges.

Il en est un devant qui je me suis arrêté tout à l'heure, et que je distingue très bien d'ici : un véritable illuminé. Quelle minceur et souplesse de ce torse un peu hindou, presque de femme! Quel flot de crinière derrière son crâne demi-rasé, quelle exaltation de ses yeux qui se lèvent! — et puis ces pas qui glissent; mystiques, ces gestes vaticinants que magnifient encore ses voiles déployés. Mais alentour, fixité du public magnétisé. Un serpent noir se dresse, ondule à ses pieds, le capuchon ouvert; l'uraeus égyptien. Sûrement, aux fêtes d'Hathor, d'Isis, il y avait des figures et des groupes semblables, de semblables musiques et battements de sistres, de pareilles frénésies.

Soudain, tout près, des tintements clairs nous font tourner la tête. C'est sur la terrasse qui porte la nôtre, à deux pas de nous : les danseurs chleuhs, les hommes, les enfants, en robes d'église, que je cherchais en vain des yeux dans la foule. Les deux troupes sont là. Une surprise préparée par les maîtres de cette maison : dans la féerie du soir et la solitude de ces nappes de chaux, sur les fonds de l'étonnant paysage, dérouler les longues, lentes danses des féminins garçons berbères.

Deux cercles d'enfants (toujours le mystique costume d'enfant de chœur : blanche robe de mousseline et ceinture de soie rouge, avec la grande sacoche marocaine au côté). Quelle douceur, quelle ambiguïté de ces figures! — des figures de filles, vraiment, sous des couronnes de soie rouge et verte qui laissent voir une partie des cheveux, une frange horizontale tombant sur le front, à la chien. Les pouces et les index sont bagués de minuscules castagnettes d'argent. Ils tournent à pas délicats de petits pieds nus, au cliquetis multiplié de ce tintinnabulant métal : rythme bref, rapide, coupé de brusques, spasmodiques silences — toutes les voltigeantes mains arrêtées d'un seul coup, mais la régulière, innombrable sonnerie reprenant toujours.

Au bout de la longue plate-forme, les musiciens : cinq longs moricauds de vingt à vingt-cinq ans, à longues têtes et barbiches de boucs, en longues robes blanches. Des visages creux, tristement blêmes, exsangues. Courbés en deux, le regard vide, les lèvres ouvertes dans un sourire qui tient de la stupeur, ils frappent sur leurs tambourins, entrechoquent leurs crotales (il n'y a ni musettes ni cordes, toute cette musique se réduisant à du temps). A certains moments, ils entrent dans la danse, se mettent lentement à tourner.

Et les cercles d'enfants se brisent, se muent en figures nouvelles : rangs et files qui s'opposent, avancent, reculent, par strophes, antistrophes. Ce qui frappe ici, comme dans les danses birmanes, comme dans certaines suites de figures égyptiennes, c'est la similitude, le parallélisme rigoureux des attitudes et des gestes. D'une telle répétition naît toujours un prestige spécial, dont toutes les religions ont connu la puissance. Cela est énigmatique, mystérieux. On dirait qu'une force cachée se manifeste, agissant à la fois sur tous les danseurs, qu'une seule vie circule en tous, qui fait de chacun le même danseur. Je pense à ces peintures sacrées de l'Inde où le jeune dieu bleu Krichna se mue en douze Krichnas assemblés dans la même danse.

Et déjà l'effet cherché par la nerveuse cadence des pas, des pulsations se fait sentir. Une griserie vient. L'individuel disparaît : tout commence à se brouiller. Bientôt il n'y a plus rien que du rythme, un rythme impérieux : blanches alternances de figures, et ce tintement saccadé d'argent qui vous prend les nerfs, vous absorbe, se multiplie, se précipite, semble tout couvrir d'une vapeur magique.

Et sur les figurants aussi, agit le sortilège. Toutes les petites mains entrent en danse, trépidantes, comme traversées toutes ensemble par un même courant. L'infernal battement métallique s'accélère, et peu à peu le frisson monte aux épaules, imperceptible et continu, pénètre dans les corps. On devine, plutôt qu'on ne voit, la vibration sans arrêt des reins, des croupes.

Et le même tremblement de spasme gagne aussi les musiciens, les longs boucs jaunes, pliés en deux, au sourire béant. Tout d'un coup, le plus grand, celui qui semble mener les

autres, s'est écroulé, la face au ciel, frémissante et comme tétanisée. On dirait une contagion maléfique qui se propage. L'instant d'après, sur la terrasse voisine, où sont des tambourineurs, un vieux singe soudanais, couvert de gris-gris, chiffons multicolores, dont le buste, la tête battaient, se raidit en gesticulant, semble pris d'une crise de nerfs où passent de lentes convulsions rythmiques.

Cependant, à travers ce délire, se poursuit la danse, aussi rapide, sûre et spontanée que le mouvement qui, sous l'influence d'une vibration sonore, assemble des grains de sable en rayonnantes symétries. Figures qui se forment et se déforment, au va-et-vient glissant, à peine visible des petites plantes nues, avec une prestesse, une décision, dont les visages au sourire figé, les muets visages d'androgynes ne semblent rien savoir, — comme si quelque puissance de magie menait tout. Oui, l'on sent quelque chose de mystique, une signification secrète dans ces poses, ces mouvements si exactement concertés. Et cela est hiératique aussi, à force d'être certain ; cela semble avoir été réglé de tout temps, comme les attitudes et les pas prescrits à des officiants par un rituel. Et ces robes blanches, cette pureté du lin, cette pourpre des ceintures, des bandoulières, qui font penser à quelque cérémonie de messe... Une messe où passent des influences de vertige, avec des suggestions infâmes, — où tout va s'accélérant, se précipitant, s'exaltant... Une messe noire servie par ces enfants possédés, et dont les épileptiques boucs seraient les prêtres.

Le palpitant soleil achevait de se dérober derrière le Gheliz. Alors les palmes, rang sur rang, profilées tout d'un coup par là, noires sur une vapeur d'or... Et très vite, le froid subtil de la nuit tombante, tandis que les drapeaux blancs montent ensemble aux potences de tous les minarets, et que s'élancent, se modulent, se mêlent les longues, étranges, inhumaines clameurs des moueddins.

Quatre des petits démons ont paru sur notre terrasse. Je ne les ai pas vus venir. Ils ont surgi comme jailliraient de terre quatre flammes blanches. Ils semblaient à peine remuer, mais, soudain, j'ai senti la plate-forme de chaux frémir d'un

frémissement qui passait en nous. L'inquiétante impression ! Cela se propageait comme du feu.

Et puis, dans l'affolant cliquetis de métal, ils se mirent plus visiblement à danser. C'était, toujours à la même place, et presque sans quitter le sol, une sorte de piétinement, à menus coups fébriles des souples plantes — quelque chose d'incroyablement vif, léger et fin, comme l'ardeur d'un petit cheval sauvage, d'une gazelle du désert, dont le délicat sabot tremble d'impatience et commence à piaffer. La vibration de la terrasse se faisait plus sensible, mais toujours le grave sourire somnambulique, passif — rien ne trahissant, en ces doux visages de garçons-filles, la tension et le frémissement intérieurs.

Mystérieuse frénésie d'Afrique ! de cette Afrique d'où semblent s'être communiqués jadis au monde gréco-romain les fièvres des Bacchanales, les délires orgiaques et mystiques, pareils à ceux qui convulsent encore les Hamadcha, et dans le Sud torride, chez certains peuples noirs, s'assombrissent jusqu'aux fureurs meurtrières. Quel passé, quels développements poursuivis dans un monde à part suppose une telle danse ! Avec sa perversion, son diabolisme et sa beauté, avec ses troubles suggestions, sa solennité quasi liturgique (évoquant ce que les chrétiens des premiers siècles ont vu dans les cultes mithriaques : une parodie satanique de la religion) comme elle s'accorde, cette danse, à ce que notre moyen âge a rêvé des Sarrasins, du pays de Mahom, de ses sombres prestiges et de ses diableries !

Mais, surtout, elle étonne par l'audace de son parti pris, la grandeur de son caractère et la minutie de sa perfection. On se dit que tout cela est indigène, invention de rudes tribus chleuhs qui vivent au plus profond du Maroc, quelques-unes de l'autre côté du grand Atlas — de ce sauvage Atlas qui, lui-même, avec son étincelante crête, nous apparaît, au sud de Marrakech, comme un mystérieux au-delà. Ces pauvres Berbères du Souss et de la montagne, je connaissais quelque chose de leur instinct d'art : les grandes harmonies des tapis, dont leurs femmes tatouées de bleu combinent, tissent, sous la tente, les couleurs ; les étranges burnous coniques, dont un croissant rouge échancre par en bas la rigide

noirceur, comme une lune surgissant à l'horizon de nuit. Mais comment, dans leurs douars, dans leurs campements de nomades, sont-ils arrivés à ces raffinements de jeux aussi réglés qu'un cérémonieux ballet, à la riche et quasi cléricale simplicité de parures qui sembleraient supposer une vieille civilisation citadine? Et l'on songeait à l'étrangeté d'une âme qui choisit, entre tous, un thème innommable, pour en tirer, en le développant, en le stylisant, la savante et populaire beauté de telles danses.

De la lumière était revenue dans le ciel, la profonde clarté rouge du second rayon qui semble affluer peu à peu du fond de l'espace. Et de cette ardeur, le rose reflet ranimait la surface éteinte de la ville. Cela changeait de minute en minute, exaltation progressive, et puis rapide évanouissement. Enfin tout se ternit une seconde fois, et ce fut alors la mort définitive.

En bas, la grande place bruissait toujours, mais la foule blême s'était effacée dans la nuit, dans les fumées, dans les poussières. Seulement, comme on allumait les feux de joie de l'Achoura, çà et là des groupes se révélaient, noires silhouettes bougeantes sur les flammes qui jaillissaient.

Le régulier tintement des crotales n'avait pas cessé sur notre terrasse. Aux étoiles naissantes, dans l'ombre, les quatre diablotins tournaient et frissonnaient encore.

VII

NOCTURNE A MARRAKECH

De la place du Trépas, à la nuit vraiment noire, nous enfilons des couloirs et des souks voûtés, où la foule, à cette heure-là, reflue, et nous tâchons de gagner les environs de Bab-Doukkala. C'est, chaque fois, un long voyage où nous aimons à nous perdre un peu, à découvrir toujours de nouvelles galeries, des tournants et carrefours imprévus, à sentir, presque jusqu'à l'inquiétude, croître autour de nous la complication et l'étrangeté de ces dédales.

A nulle autre heure du jour la vie de Marrakech n'est si étonnante. Sans doute, c'est que, la plupart des formes et des couleurs englouties, rien ne reste que le flux et la respiration de cette vie, qui participe alors du mystère de la nuit. Aux yeux, elle n'est plus rien qu'ombres mouvantes, taches de clarté qui s'irradient dans les ténèbres ; mais partout, elle vous frôle, elle vous enveloppe de ses nombres, de ses voix, de ses effluves, de son bruissement. Comment expliquer la puissance de ce qui n'est que suggéré? C'est la nuit que l'on perçoit vraiment les choses ; et comme alors tout apparaît plus profond ! Rembrandt le savait, et de là ses prestiges.

Il faudrait un Rembrandt pour peindre le dedans de ces vieilles cités maghrebines. Même pendant le jour, les clartés y semblent émerger de fumées denses ; elles se rassemblent, en de profonds couloirs, sur les linges, les laines, les pâleurs drapées et presque mortuaires d'une figure ou d'un groupe, et se dégradent, s'épanchent comme d'un centre, alentour. Et l'obscurité venue, pour rendre un peu ce que l'on voit, il n'y aurait que les densités d'encre et les lumières de l'eau-forte.

Nous quittons la place du Trépas, où des feux de campements s'allument sous les frissonnantes constellations, et nous plongeons dans la ville par la bouche noire d'où nous avons vu, du haut de la terrasse, la foule couler d'un flot pâle et continuel à l'heure des chants et des jeux. Maintenant, elle brasille d'étincelles tremblantes, cette obscure entrée de souk, comme le soir, dans une cathédrale, la profondeur d'une chapelle pleine de cires allumées.

Et tout de suite, après les froids espaces qui s'en vont jusqu'aux astres, c'est la bonne sensation, dans un lieu clos, tout imprégné de fluide humain, parmi cent lumières, de l'abondante vie qui vous prend dans son intimité, son animation, sa tiédeur. Perspective obscure de la ruelle, entre les deux rangs d'alvéoles dont chacune, sous l'auvent, est un creux de clarté chaude autour de trois flammes — des flammes nourries d'huile, en des lampes de type antique, sur de rudes candélabres.

Et derrière la procession d'ombres, on ne voit que les immobiles figures des marchands, chacun seul, indifférent aux

passants, accroupi, et plus souvent à demi couché près de sa lumière, au-dessus de ses dattes, de ses menus pots de graisse, de khol et de goudron, parmi ses pains de sucre, ses cordes et ses épices. Ou bien il trône, éclairé d'en bas, devant sa longue balance qui pend de travers, juché tout au sommet d'une pyramide de fruits secs ou de grains, entre deux talismans protecteurs : la main de Fatma et l'hexagone multicolore, barbouillés sur la chaux du mur.

Quelle apathie ou quelle imperturbabilité de ces visages musulmans, si pâles (la pâleur des fumeurs de kif), anémiés, dans leurs graves colliers de barbe noire ! Quel dédain des possibles clients, quel parti pris de retranchement en soi ! C'est à croire qu'ils ne sont venus là que pour se mieux abstraire, pour goûter, au-dessus de la foule, au plus populeux de Marrakech, une solitude, une paix plus profondes. Probablement, rien ne correspond en eux à l'énigmatique des physionomies et des postures : désœuvrement total de l'esprit, comme en ces chats aux nobles attitudes absorbées, qui ne font que dormir. Justement l'un d'eux, au fond de sa cellule, et tout en haut d'un immense tas de raisins séchés, caresse un chat d'une main nonchalante, et sans le regarder, sans rien regarder des humains qui passent à ses pieds. Le juste accord de la bête et de l'homme ! et comme tous deux se suffisent, supérieurs, inaccessibles en cette retraite !

A contre-jour, devant le rang d'échoppes et de petites lampes, se presse la procession d'ombres. Elles vous touchent, vous poussent, vous coudoient, vous dépassent. Tout d'un coup surgissent de hautes oreilles noires, des oreilles de mulets, et sonnent alors des *Bâlek ! Bâlek !* clamés à voix impatiente.

Et voici par terre, dans un carrefour, couvert comme le reste du souk, les femmes qui vendent le pain du soir. Devant leurs lampes à trois mèches et leurs plateaux de galettes, elles se tiennent, tassées les unes contre les autres, en rang, enveloppées de la tête aux pieds d'une seule pièce de laine — bas et volumineux paquets aux grands plis cassés, fendus de noir à la hauteur des yeux, et d'où ne sortent que de maigres bras cerclés d'argent épais, des colliers de douros, un peu de la chemise, dont apparaît la bordure soutachée. Dans le halo des flammes posées devant elles, brille cette barbare bijouterie;

et le grain rude et magnifique du haïk s'éclaire, les pannetées de galettes se dorent. Elles ne se parlent pas. Elles attendent, aussi passives que les marchands, mais bien différentes, comme d'une autre race — primitives, archaïques par la simplicité de leurs draperies, de leurs volumes. Une grandeur, un mutisme de bétail couché. Prostrées là, repliées dans la poussière du souk, les genoux au menton, et les mains aux genoux... Si humbles et si parées... Elles forment, devant leurs flambeaux, une longue masse de clarté dans la nuit qui règne par en bas.

Le plafond cesse, les deux rangs de niches lumineuses s'interrompent. Un corridor étroit, maintenant, entre deux murailles de nuit; et, là-haut, dans un ruban de ciel bleu-sombre, les vivantes étoiles. Mais toujours la même foule pressée, dans cette obscurité qui, près du sol, s'éclaire de lueurs bougeantes. Car chacun porte sa lanterne. Fantastique effet de ces figures et bernouss en mouvement, dans cet éclairage. Noires silhouettes inachevées : ceux qui s'en vont derrière leur falot, de plus en plus vagues, fondus, engloutis par en haut; — basses clartés de draperies flottantes : ceux qui viennent, et dont les corps, les têtes s'effacent, s'évanouissent. Et dans ce rayonnement proche de la terre, on voit monter, et presque rougeoyer la poussière du sol, ajoutant à la confusion de la nuit, de la foule, des lanternes balancées, des ombres, dans le couloir étranglé.

Et parmi tout cela, des voix, aussi, montent d'en bas, des voix dolentes, insistantes, de mendiants, d'aveugles, bancroches, saints personnages, qui bordent le mur, par trois, par quatre, accroupis ou effondrés, et que l'on ne voit pas, que l'on s'émeut de heurter, en passant, du genou. Voix de douleur, voix de prières et de litanies, voix qui répètent sans arrêt les noms des grands Saints de Marrakech : *Ya Moulay Abd el Kader ! Moulay Abd el Kader !... Ya Sidi bel Abbès !.. Ya Moulay Idriss !...* Il en est une que j'ai certainement entendue jadis. Quelle autre serait si rauque, si farouche, si obstinée à aboyer toujours ces deux syllabes, à en prolonger le dernier souffle en un râle : *Allah, Allah, Allah*?

Voix d'enfants aussi, — plus claires, plus modulées et

plaintives, et qui sont, peut-être, ce qu'il y a de plus triste au Maroc. Ils sont déjà hors de la vie, ces petits, et ils le sont pour toujours. On ne les voit jamais jouer ; ils ne cherchent même pas à se réunir. Ont-ils seulement une famille? Çà et là, on en rencontre un : gémissant tas de loques au pied d'un mur, à côté d'autres tas de loques d'où sortent les mêmes supplications — mais à voix viriles ou cassées, au tremblement de barbes poudreuses. Nulle autre différence des vieux et des petits; et quand les petits seront vieux — s'ils vivent — dans cinquante ou soixante ans, ils seront encore là, au bord de la ruelle populeuse, séparés des vivants véritables, ressassant toujours leurs mélopées de litanies, qui sont depuis si longtemps celles de tous les mendiants de Marrakech : *Ya Moulay Abd el Kader ! Ya Moulay Idriss ! Ya Sidi bel Abbès !*

Mais à peine si, de loin en loin, dans la nuit, au passage d'une lanterne, quelque chose apparaît vaguement aux yeux, de toute cette misère, religieuse, comme celle de notre moyen âge chrétien. Sainte misère musulmane, psalmodiant au bas du pauvre couloir. Simplement des voix de douleur qui montent de la terre et de la nuit : voix de fantômes, voix de ces djinns peut-être, qui de tout temps, affirment les Merrakchis, ont hanté les obscurs labyrinthes.

Parfois, une grande voûte s'ébauche tout d'un coup, tout près, surgissant en travers de la route : une porte de quartier, ou bien l'entrée d'un tunnel, profondeur ponctuée de feux, dont la vague lueur frise et révèle un peu, comme une fumée dans la nuit, le bord de l'ogive. Là dedans, le peuple d'ombres en mouvement. Et puis de l'autre côté, une ogive pareille, mais de ligne précise, coupant la nuit claire, et remplie par en haut de ciel constellé.

Ou bien l'arche est sur le côté de la ruelle ; une poutre la barre, et dans sa noirceur, s'encadrent de bien solennels espaces, des perspectives blanches et faiblement éclairées, de piliers, d'arcades, des files rectilignes d'étoiles, car à chacun des cintres successifs une lampe est suspendue, comme celle qui veille perpétuellement au chœur de nos églises. Figures prosternées, dans ces mosquées, le front sur les nattes, ou bien debout, solitaires ou par rangs, dans les postures de la prière et de l'adoration. Et souvent, de là sortent de graves, bour-

donnantes mélopées mineures, qui rappellent étonnamment le plain-chant catholique...

Comme tout baigne ici dans l'effluve de la religion !

Et puis le plafond de roseaux recommence. Encore des bazars, leur bruissement, leur chaleur, leur odeur, entre les rangs des petites échoppes illuminées, qui ressemblent à des chapelles, où les marchands trônent solitaires, en postures d'idoles. Des potiers, surtout, par ici, au milieu de leurs aiguières, amphores, cratères, dont les formes antiques, les pâleurs d'argile les enveloppent, se superposent jusqu'au plafond.

Mais on a beau se perdre, on retombe toujours sur un émouvant carrefour. Il est à ciel ouvert : une des grandes mosquées de Marrakech le domine. D'un côté, sous de hauts murs, se poursuit le cheminement pressé des ombres, des lanternes dont la basse lueur dansante éclaire des pieds, des jambes, des pans brumeux de bernouss. Mais à droite, un large et profond espace s'ouvre, qui n'est que vide et que silence. La nuit, par là, n'est pas noire. On voit très bien la grande fontaine de la mosquée, son bel auvent tout guilloché de stalactites, ses trois grandes arches où j'aime, le jour, à voir se presser, parmi des grognements de chameaux, les vendeurs d'eau, pliés, demi-trempés, jambes nues, sous l'outre ruisselante, et dont tintent les gobelets de cuivre. Mais le soir, je n'entends que les voix des trois filets d'eau qui tombent dans les cuves; et ces voix sonores et sans arrêt approfondissent le soudain sentiment de solitude, comme le petit bruit solitaire d'un ruisseau qu'on ne voit pas la nuit, dans la campagne.

Et peu à peu, à la vague clarté bleue du ciel, je crois distinguer la turquoise de la tuile en écailles sur l'auvent, quelque chose aussi de la ciselure polychrome que j'ai souvent regardée, que le moindre détail entrevu rappelle tout entière : nids d'abeilles suspendus, arcatures, infinis entrelacs, filigranes de lettres stylisées, — quelque chose du rêve que l'âme islamique, comme l'égyptienne et la chinoise, a projeté hors de soi dans la matière, pour l'imprégner, la transmuer, la spiritualiser à jamais, en lui communiquant un peu de ses rythmes et de son essence.

Merveille du décor, harmonique, pour l'âme arabe, à la merveille des eaux jaillissantes. Le chamelier encore poudreux de la rouge poussière du bled, et qui vient de porter à ses lèvres sa paume débordante, de quels yeux regarde-t-il l'une et l'autre, en murmurant quelque religieuse et gutturale parole de louange ! *Echrob ou chouf* : « Bois et regarde », lui dit la belle inscription de la fontaine.

Sous la mosquée, dans la nuit claire, je retrouve aussi la misère accoutumée de cette place. Usure du sol désagrégé, semé de pierraille, grands murs dont la chaux, par en bas, s'effrite, découvrant la brique de boue séchée. On est là au cœur d'un très vieux quartier de travail ; le souk des teinturiers est à côté, non loin de celui des cuirs brodés et des étoffes, la blanche Qaiseriah qui clôt à sept heures, après les criées. Et les fondouks sont nombreux dans le voisinage, où logent les caravanes entrées par Bab Doukkala. La place, matin et soir, prend des aspects d'écurie, sous la glorieuse fontaine.

C'est par là que l'on détourne à gauche pour enfiler l'interminable rue qui mène à Bab Doukkala. Elle est plus populeuse et poudreuse encore que celle que l'on vient de quitter, et presque tout le flux de fantômes s'en va dans le même sens que nous. C'est, dans une ombre épaisse, où les lanternes en danse devant nous limitent la vue, un courant extraordinaire de vie, dont l'activité, l'effluve nous pénètrent, nous animent, nous entraînent (toujours parmi des appels, des oraisons, de mendiants invisibles). Et de nouvelles voûtes, de nouvelles ogives de tunnels se lèvent, où l'on plonge dans du noir avec tous les autres, où des ombres de cavaliers surgissent. Et puis de nouveaux souks, plus pauvres, rustiques, ceux-là, un peu bédouins, de fruits, de grains, d'herbes, où l'on plonge dans de la clarté, celle qu'épanchent les flambeaux de cent échoppes, — où les visages reparaissent, où les êtres, les choses redeviennent réels, avec les couleurs, les reliefs dans les relents d'épices et de fritures. On passe devant une baie de lumière : c'est un café, une pauvre chambre très longue, très basse, pleine d'une foule prostrée, et de chaleur humaine, de fumée, de musique nasillante et grattée à la pulsation sourde du contretemps.

*
* *

Tout de même, la procession aux lanternes a fini par s'éclaircir, absorbée peu à peu par les ruelles latérales. Nous sommes presque seuls à passer devant le long palais du Hadj Thami — la plus importante maison de Marrakech pour les indigènes. Des cavaliers veillent, le fusil en travers de la selle. Sur le divan de pierre où se pressent dans la journée serviteurs et clients, on devine quelques formes couchées.

Et nous sommes tout à fait seuls à franchir la porte des Doukkala. Car pour le plaisir de voir la palmeraie dans la nuit, nous faisons quelques pas hors de la ville. On ne voit d'abord que les étoiles. Le quartier de lune est déjà couché, dont la lueur bleu liquide affleurait, il n'y a pas une heure, à la crête de certains murs.

Nous avons à peine quitté le rempart, et déjà nous pourrions nous croire à cent lieues d'une ville, en pleine oasis du grand désert. La terre dure, sèche, où nulle herbe ne croît, où rien n'apparaît que des masses obscures que je sais être les buttes antiques de décombres, — et, partout ailleurs, les grands fûts noirs, réguliers, pareils, emplissant la nuit de leurs légions et de leur solennité. On se retourne un peu pour les suivre dans l'Ouest, où brille une splendide étoile, et l'on retrouve la noire courtine, un farouche écran. Il faut aller jusqu'à l'angle qu'elle fait en tournant brusquement au sud. Alors se découvre la longue file de ses bastions, procession arrêtée, obscures silhouettes, dans la mystérieuse clarté stellaire. Comme elles jalonnent la profondeur devant la futaie où rien ne bouge ! Et comme le sentiment d'espace et de solitude s'en agrandit !

C'est par là, tout près du lieu où se trouvait, il y a cinq ans, la léproserie, que sont les plus belles palmes de Marrakech. Des bouquets de six tiges, au pied du rempart, chacune fusant d'un élan qui la courbe en dedans comme un grand arc, un arc dont on pressent le ressort. O les prodigieuses gerbes ! — et là-haut, ces grands feuillages de rêve éployés dans la nuit. Quel contraste avec tout ce que nous venons de quitter, et qui semble d'un autre monde : l'intérieur frémissant de ruche, les

labyrinthes de poussière et de ténèbres, le flux noir d'humanité-fantôme !...

Silence, maintenant, amplitude et solitude, autour de nous. La surface enchantée de la terre, un jardin de légende sous les floconnements et les gouffres de la voie lactée, sous les brasiers d'astres où palpitent les étoiles majeures... Jupiter, dans le sud, se suspend, goutte éclatante, à la frange obscure d'un dattier.

Une petite voix de flûte s'est mise à trembler tout près, du côté du rempart. En pays arabe, aux heures émouvantes, devant un paysage de beauté, il y a toujours quelque rêveur qui regarde ou qui chante...

VIII

MUSIQUES

Pour orchestre, un long divan, bas et blanc, un homme et deux femmes : violon, cithare et tambourin.

Un frisson sonore flotte dans la chambre close, avec les fumées odorantes qui s'élèvent des réchauds, avec la chaude lumière des flambeaux posés sur les tapis de haute laine, dont s'exaltent les rouges.

Cette rapide, zigzagante musique, plus insaisissable qu'un vol bourdonnant d'abeilles, comme déjà son pouvoir se dégage! C'est une trouble, troublante influence, celle que d'autres peuples cherchent dans l'alcool ou l'opium, et que les musulmans respectueux de la religion n'ont demandé qu'au rythme, aux répétitions obsédantes du son. Une vapeur magique se répand sur les êtres et les choses, les assemble et les transfigure, leur communiquant je ne sais quels apparences plus significatives. Dans leurs blanches mousselines, les invités merrakchis se sont accroupis ou couchés sur les longs coussins où chacun, hypnotisé, assoupi, réveillé, caressant ses pieds nus, sirotant le thé à la menthe, va passer les heures de la nuit comme s'il était seul, ne parlant pas à son voisin, pris, ensorcelé par le rythme — le rythme subtil et renversé qui semble la pulsation spasmodique d'une vie, et qui agit sur les

nerfs, par moments envahit tout l'être des assistants. Alors commencent à osciller les corps et les têtes, à s'entre-choquer les paumes. Et pendant les longues heures dont on ne sent plus le cours, les yeux aussi se laissent griser de couleurs et de mouvements cadencés.

A gauche, sur le bas divan, est la citharistre, en caftan de soie violette et jaune qui transparaît sous la fine *mansouriya*. Ses cheveux sont coiffés, en arrière, d'un mouchoir aux mêmes tons, dont retombent les franges mêlées de perles, mais on voit commencer la belle courbe des deux bandeaux, dont le noir se bombe et se lustre comme les ailes d'un oiseau noir. Le visage baissé sur l'instrument n'apparaît que de profil — un profil de douceur et de gravité, avec quelque chose, dans le teint, de sombre et de chaud, qui semble plus du sud, des régions vraiment tropicales, et qui s'allie étrangement à la noblesse classique de la tête. Avec un joyau à l'aile du nez, une robe aux mille plis de pourpre et de flamme, laissant voir au-dessous d'un mamillaire, un peu de la brune hanche, ce serait une fille de Jeypore ou d'Ahmedabad.

Au milieu, assis sur ses talons en croix, le violoniste chanteur. Il est tout de blanc vêtu, le visage, où les yeux, la courte barbe bien taillée sont si noirs, aussi blanc que ce linge. Mince, pur et strict, on peut dire ascétique, rien en lui ne vivant que de la vie du rythme, il ne fait qu'un avec son violon, dont la sensibilité, dont toute la vibration, se prolonge dans son extatique personne.

A droite, la tambourineuse, très jeune, pas très jolie, du type arabe le plus lourd (un peu obscurci de sang nègre), et pourtant principale parure de la fête, centre de splendeur et de couleurs qui fascinent, aussi bien que de pulsations et sonorités d'hypnose. Un magnifique paquet de soie rose, mouchetée de vert et lamée d'or, dont un transparent affaiblit à peine l'éclat, les tremblements rythmiques de lumière. Pas un pli dans cette somptueuse étoffe, presque hiératique en sa rigidité. Et nul rêve ni pensée dans les prunelles, obscures sous les cils demi-baissés. L'arc des lèvres avivé de rouge est large et très long, profondément incurvé au sommet ; un sourire immobile y habite, sans joie, ni gaîté, un sourire africain, un peu nègre, comme celui du grand sphinx dix fois millénaire de

Ghizeh, mais, sûrement, sans énigme — mystérieux, pourtant, du mystère de la race et de son antiquité.

Si grave, passive, par moments on croirait qu'elle s'engourdit, qu'elle dort. Mais toujours les paumes, les doigts vivent sur le tambourin : palpitation rapide, légère infiniment, — frisson, plutôt, spasmodiquement coupé à la cadence, comme un tremblement électrique à des interruptions du courant, et que semble mener, non pas la volonté, mais vraiment une influence du dehors : ce flux saccadé de monotone, étourdissante musique, inlassablement épanché par les cordes, et qui peu à peu emplit la chambre comme un frémissant brouillard. Rythme étrange, à contretemps toujours, mais si vif et complexe que j'ai beau tâcher, de l'oreille, des yeux, à suivre les retours des temps faibles et forts, le battement de la main sur le tympanon, je renonce à en saisir la loi.

Parfois ses lèvres s'ouvrent, et sa voix qui se lève, commence à lever son visage. Peu à peu, il se retourne, somnambulique et comme envahi par une passion montante : la passion que lui verse à longs traits, à lentes modulations savourées, l'archet amoureux du violoniste chanteur. Et puis tous les trois se parlent, se répondent ; une voix se perd dans l'autre, qui la traverse, la prolonge, sans qu'on puisse en suivre une seule, sans qu'on puisse reconnaître, dans l'incessant grattement de cordes, dans l'espèce de vapeur qui brouille tout, quand finit et commence un timbre.

Voilà le trait singulier de cette musique : on essaye, on désespère de la débrouiller. Plus je l'entends et cherche à la comprendre, plus je me persuade que la première impression que j'en eus est la vraie, que dans le domaine du sonore, c'est un art tout pareil à celui qui se joue dans le décor arabe. Là aussi, dans l'arabesque, on ne perçoit d'abord qu'une régulière confusion, un entremêlement sans fin, où l'on sent passer des répétitions, des symétries, quelque chose d'indéterminé, et pourtant de géométrique, — de géométrique, et pourtant de vivant, comme tout cet infini et cet élémentaire que l'on découvre, au microscope, dans un tissu organique. Et puis, une ligne se laisse saisir ; on la suit, une

autre l'interrompt : on la retrouve, elle se brise, tourne, dessine un élément d'une figure, quelque branche d'une étoile, d'un soleil qui maintenant se révèle, et dont elle sort, mêlée à d'autres, pour se perdre à nouveau en ce fond mille fois enchevêtré. Mais, plus loin, reparaît la même figure, répétée par la même loi, et puis encore une autre. Si l'on recule, on ne voit plus que les rayonnantes, identiques figures, régulièrement espacées sur l'inextricable réseau.

Pendant deux heures, bourdonne, s'évanouit, et revient le thème, obsédant comme l'amour, qui pourrait se laisser réduire à cette phrase, mais combien plus complexe, imprécis ! — les notes passant l'une dans l'autre, naissant, on ne saisit pas comment, l'une de l'autre — sans doute par des quarts de ton, par des intervalles qui nous échappent ; la dernière ne finissant pas, mourant comme une résonance, s'évaporant, semble-t-il; oui, ajoutant à la magnétique vapeur qui s'épaissit dans la chambre.

Mais comment donner une idée de cette musique, si on le sépare, ce thème, de la multiplicité sonore, de tout l'innombrable dont il vient émerger pour s'y perdre à nouveau? Autant présenter comme échantillon de l'arabesque, l'image abrégée, isolée, d'une de ces radiantes roues qui sortent d'un semis stellaire, au décor d'une grande porte ou d'une fontaine.

*
* *

Nous sommes ici chez un véritable amateur, et du meilleur monde, « l'argentier des femmes du palais », qui n'offre à ses amis que de la musique à petit orchestre, mais de la musique de choix. Donc point de plaisirs matériels, point de souper, point de vins ni de liqueurs comme on nous en présentait, il y a cinq ans, en pareille occurrence : aussi bien, des Maures avertis ne nous proposeraient plus les grossières ivresses d'Europe. Et ni danses, ni polyphonies nombreuses,

qui tournent au charivari. Seulement, avec du thé, ces deux cheikhas pour l'accompagnement, et cet unique et blême chanteur violoniste, qui, nous dit-on, et nous le voyons bien, est un grand maître.

Nous sommes cinq ou six à les entendre dans cette longue salle qu'un degré coupe en deux sous une ligne d'arceaux. De l'autre côté des grêles colonnettes, trois alertes vieillards, des patriciens merrakchis, dont les pures mousselines et laines enveloppantes ne laissent voir que le masque étonnamment clair, et la barbe grise : des figures de sénateurs romains méticuleusement drapés. Ils ont commencé par causer entre eux, à voix basse, avec animation, comme ces vieux abonnés de l'Opéra qui se retrouvent dans une loge, et parlent encore affaires. Mais à présent la musique les a pris : ils ne parlent plus, ne bougent plus, que pour porter de temps à autre à leurs lèvres le verre doré et plein de thé fumant.

De l'autre côté sont nos amis. Il y a le maître de la maison : quinquagénaire aux yeux de noirceur ardente, longue figure sombre aux traits creux, un peu chevalins, et comme minée, brûlée d'un feu intérieur. On ne lui voit que les gestes de la courtoisie la plus exquise : quelle désolation qu'il nous soit vraiment impossible de passer toute la nuit ! Et puis, coupée de vagues sourires quand ses yeux se relèvent et rencontrent les nôtres, l'immobilité, tête basse, de celui que la musique possède.

Il y a un étonnant jeune homme (ce doit être son fils) que je crois bien avoir aperçu parmi la foule des gens du banc, clients et solliciteurs, à la porte du Pacha; sa beauté singulière m'avait arrêté. C'est un long visage profondément modelé, ciselé d'ombres, avec des évidements particulièrement délicats aux tempes, autour de la bouche et sous l'arc admirable des lèvres ; une figure d'un sérieux, d'une pureté, d'une pâleur extraordinaires — plus pâle par la noirceur des longs cils presque toujours baissés, de la moustache soyeuse et coupée au ras de la lèvre, de la mince barbe qui s'aiguise et se recourbe, des deux longues mèches qui tombent, avec un long pli de son capuchon, sur son épaule. Il est assis sur le tapis. Devant lui, un samovar en cuivre, près d'un plateau chargé. Avec des gestes méthodiques, lentement, suivant tous les

rites, il fait le thé, le goûtant à petits coups, remplissant la théière de belle menthe verte, et quand l'enfant esclave nous le présente, nous invitant d'un faible sourire, d'un très lent et vague mouvement de tête, d'un regard de languides ténèbres, à accepter. Mais plus souvent, il est affaissé sur des coussins, ployé en deux, les genoux relevés dans ses fines, lâches draperies, comme un jeune dieu mort et prêt, dans son linceul, à l'ensevelissement. Il a mine, vraiment, de jeune dieu syrien adoré par les femmes : on pense à un Adonis exsangue, à un Atys expirant. Un air de blanche fleur coupée qui languit et retombe. Les yeux si doux, ténébreux et comme noyés de torpeur, ne s'ouvrent que pour se refermer lentement, d'eux-même, par le poids des paupières aux longues franges, et finalement ne s'ouvrent plus.

Cet admirable et blanc jeune homme... Tant de beauté et d'épuisement. Nous songions à certains dessous de la vie d'Islam dont on nous parlait jadis, à Fez, pour nous expliquer de telles prostrations, de telles pâleurs consumées, trop fréquentes dans la bourgeoisie masculine.

Il y a près de nous un autre musulman, en laines particulièrement fines — un Algérien celui-là, qui depuis des années travaille avec ardeur pour la France au Maroc. Aujourd'hui, avec son droit et chaud regard, sa voix virile et brève, sa physionomie mobile, c'est un Français, qui ne se laisse pas captiver par les sortilèges d'hypnose. Avec intérêt, curiosité, en amateur éclairé, — car lui-même compose — il suit le chant, nous en explique vivement les lois, la beauté, le sens.

Mais là-bas, tout au bout du bas divan, cet autre personnage, qui fut jadis son confrère, est bien différent. Celui-là aussi, dont j'ai reçu tout à l'heure, le sourire de courtoisie si fine et radieuse est un Algérien, et qui sait à merveille le français. Mais il n'a pas subi ces influences d'une civilisation différente, qui changent les rythmes d'une âme, et la font presque d'une autre race. Il est resté profondément arabe, musulman, et sa physionomie le dit assez. Ses pieds entre ses mains, enfermé dans ses voiles, face aux musiciens, et suspendu à leurs voix, il nous tourne presque le dos, mais en me penchant, je vois un peu sa bouche, tout à l'heure spirituelle, qui bée de bonheur, sa tête dodelinante de côté, au rythme des mains qui,

d'elles-mêmes, dirait-on, se mettent à frapper l'une dans l'autre — bien entendu au contretemps. Sur lui, la musique a fait son œuvre : il ne sait plus le lieu ni le moment. Il n'est plus rien qu'oubli, béatitude, cadence.

Deux fillettes apportent les aiguières et les plateaux. Treize ou quatorze ans. L'une est un peu mulâtre, mais l'autre est une pure blanche, aux traits fiers et réguliers. Elle a d'abord paru en sa tenue ordinaire de service, le bas du corps serré dans un tablier dont le bord inférieur, relevé et noué par derrière, entravait à demi ses jambes. Elle me rappelle la belle esclave à physionomie d'Isis que j'admirai naguère dans une maison du même quartier, dont l'hôte croyait faire honneur à des chrétiens en débouchant pour eux des flacons d'absinthe. Même lenteur de ses pieds nus, même grandeur du geste qui la courbe toute, pour poser à terre les lourds plateaux chargés ; même gravité primitive, même attention profonde : tout cela, qui participe du caractère antique, moins émouvant peut-être, mais plus touchant chez une petite fille. Nulle gaucherie, nulle crainte, semble-t-il; mais on dirait qu'elle n'a jamais connu le rire, cette enfant. Pas un éclair de ses yeux sombres, pas une détente de ses lèvres magnifiques. Elle est une esclave, une chose qui n'existe que pour servir et plaire.

Justement notre ami, le grand fonctionnaire algérien, voyant que je la regarde, me murmure en souriant que le maître de la maison s'est mis en tête de lui en faire cadeau à titre de souvenir, comme on offrirait un jeune chien, une gazelle qui a plu, — et qu'il faut encore beaucoup de cérémonies pour faire accepter son refus.

***

Maintenant le chanteur est seul à chanter. Il est jeune, de mine douce, les yeux lents, sa face, d'une pâleur de linge, entourée d'un demi-cercle de barbe noire. Il est accroupi sur le divan, le violon à trois cordes dont il s'accompagne, posé droit sur son genou.

Il chante, et c'est un mode extraordinaire de la voix, qui semble issue d'autres cordes vocales que les nôtres, et qui se tend jusqu'à le tendre lui-même, on dirait douloureuse-

ment, et le faire trembler tout entier dans l'effort. Le plus singulier, c'est, à mesure que s'établit cette sorte de rigidité frémissante, la vitesse croissante, et pourtant la précision de plus en plus claire et sonnante du débit. On entend la délicate articulation de chaque syllabe, le juste tintement des rimes, l'explosion des guttùrales dont le souffle se prolonge comme le cri d'une passion, comme un désir qui s'enfièvre et se lâche.

Rien que de modernes cantilènes, qui semblent pourtant d'une écriture fort savante, si l'on en juge à l'exactitude du rythme, au précis parallélisme des distiques ou tercets, que sépare un brusque et prolongé silence, — à l'alternance symétrique des thèmes, dont mon voisin, le moins absorbé des deux Algériens, me fait suivre le sens, vers à vers. Quelques-unes, m'apprend-il, sont d'un illustre, d'un impérial compositeur, Sidi Mohammed, père du grand Sultan Moulay Hassan. D'autres viennent d'Orient, rapportées de la Mecque par des hadjis, ou peut-être enseignées par un poète musicien du Caire, parure de la maison de ce protecteur des arts et grand poète lui-même : El Hadj Thami Glaoui, pacha de Marrakech.

Il chante (toujours au tapotement léger des tambourins) le débat de la Nuit et du Jour qui se disputent la claire étoile du soir et du matin. La Nuit dit : « Elle est à moi, car je ne viens pas sans qu'elle m'annonce. » Et le Jour répond : « Elle est mienne, car je ne m'en vais pas sans qu'elle m'accompagne. »

Il dit aussi les sortes diverses de la beauté, en les décrivant, en les louant trois par trois. Beauté des femmes, des garçons et des chevaux ; beauté des peaux blanches, des lèvres rouges, et des cheveux noirs ; beauté des cils, des yeux et de la bouche ; beauté des armes viriles, des parures de femmes, des robes de coursiers — et celle des maisons, des jardins et des sources, et du Soleil, de la Lune et des Étoiles, et enfin de la musique, des vers et des parfums.

Ensuite il parle d'amour, et c'est un long poème d'Égypte qui s'appelle *le Médecin et la Passion*. Avec une ferveur qui s'exalte, il détaille un à un les attraits de la bien-aimée. Son front luit du chaste éclat de l'aurore ; sa chevelure se confond à la nuit ; ses joues ont la fraîcheur de l'eau

et l'ardeur du feu ; son haleine, le parfum de l'ambre ; sa salive est un vin dont une goutte ranimerait un mourant ; ses yeux décochent des traits dont on meurt lentement. Et ces beautés se multiplient toujours ; il y en a trop. Pitié pour le pauvre amant ! C'est une armée qui vient l'attaquer. Tout enveloppée de splendeur, cachée dans ses propres rayons, la bien-aimée est montée sur son méhari pour commander à cette irrésistible légion. Et le supplicié crie sa souffrance : « O mes amis, je ne sais plus où j'en suis ! je sens mon âme qui s'en va. La médecin ne connaît pas mon mal. Qu'Elle soit mon médecin, qu'Elle prenne tout mon souffle, et que je connaisse enfin le repos ! »

Et le chanteur, lui aussi, semble atteindre un paroxysme, Avec quelle expression ravie de souffrance et de volupté, du même mouvement qui prolonge, développe l'interminable tenue de l'archet sur le violon, il s'est détourné tout entier vers la reine de la fête, l'éblouissante tambourineuse en rose lamé d'or ! Comme il lui parle de ses yeux, de ses paupières qui se ferment et se tendent, dans le transport ! Comme il lui dit ce que nulle parole ne saurait dire !

Mais l'état culminant, c'est quand il ne semble plus rien connaître de l'alentour, et que si pâle dans ses linges blancs, d'une pâleur qui semble s'accroître, il n'est plus que la chose du démon qui l'isole et le possède. Alors ses tempes se creusent davantage ; une espèce de catalepsie tremblante envahit cette face aux yeux clos. Et peu à peu, la voilà qui se renverse, tombe en arrière, et l'on voit le battement de la glotte comme d'un pouls trop tendu qui frémit, qui « file », et va cesser de battre. Mais dans l'effort, le convulsif effort de ces longues notes syncopées, dans l'angoisse véritable de la dernière, où semble passer interminablement le reste d'un souffle vital, toujours la même précision et précipitation du récitatif, dont sonnent, se martèlent une à une les syllabes. Et sur l'éclatement rauque d'une gutturale, tout d'un coup l'arrêt total des instruments comme de la voix, coupant net un vertigineux élan.

Mystérieuse puissance d'un art qui, mieux que tout, nous révèle directement l'élémentaire et le plus inexprimable

d'une certaine espèce humaine, on n'ose dire d'une race ; il s'agit plutôt d'une certaine humanité, l'humanité d'Orient, dont les peuples, si divers soient-ils d'origine, se distinguent de tous les autres par certaines singularités communes. Cette musique, qui tient du spasme et de la possession, on l'entend jusqu'à l'autre extrémité de cet Orient. Elle est l'expression musicale de ces danses où l'individu se soumet voluptueusement, mystiquement, à la puissance fatale qui le remue. Elle traduit de la même façon les sursauts, les saccades, les frénésies d'une âme dont les intermittences, les inerties et puis les véhémences de soudaine tension nous étonnent.. Dans cette musique, comme en ces danses du religieux Orient, l'état qui se manifeste participe vraiment de la religion ; c'est proprement un état sacré (de là, dans l'antiquité, les saltations rituelles d'Égypte et d'Asie Mineure ; et de là encore, les bayadères de l'Inde, les convulsions rythmiques des Aïssaouas). Un état sacré, comme la démence l'est pour ces races, justement parce que l'être personnel et volontaire s'y abolit, et que la créature semble inéluctablement menée par une force qui n'est pas elle.

De telles influences agissent à la façon d'une fumée de kif ou d'opium. Cela exalte et cela endort. A la fin, on ne voyait plus rien que ce blême visage d'ardeur et de douleur, d'où montaient de si pathétiques modulations. Cette voix finissait par se confondre à cette figure, comme le son et le signe écrit qui disent en même temps une même chose. L'une et l'autre n'étaient plus que de l'âme, de la passion en mouvement. A cette passion, on demeurait suspendu, comme tout l'être se suspend par le regard à la fascination d'un point brillant..

Et puis la longueur et la monotonie de la séance agissaient. L'heure était insolite : un engourdissement nous gagnait...

Les cheikhas vinrent nous réveiller. Tièdes, émues encore de musique, comme des oiseaux palpitants qui viennent se faire prendre, l'une après l'autre, elles approchaient et s'agenouillaient devant nous, les cils baissés dans la prière et la soumission. Chacune inclina sur nos mains son front, où l'usage est d'appuyer, en remerciant, quelques douros d'argent, ce qui marque la fin de la séance.

Dans le vestibule, une petite scène nous évoqua, d'une image précise, les mœurs de l'éternel Orient. Le maître de la maison, décidément, ne pouvait se rendre à ce refus que le dignitaire algérien opposait, avec mille fleurs et grâces, à son offre de la petite esclave. Puisque celui-ci, vraiment, semblait ne pas vouloir de la blanche, ne se laisserait-il pas, au moins, tenter par l'enfant mulâtre? Notre ami refusait toujours, et la main posée sur la tête de la petite, il s'inclinait sur elle, paternel et souriant. L'hôte insistait encore, en louant sa beauté. C'était tout à fait biblique, ces deux capuchons et barbes grises, ces deux hommes d'âge et d'importance, en longs voiles quasi religieux, penchés sur une petite fille dont l'un voulait faire présent à l'autre, pour en rafraîchir son âge mûr.

L'enfant se taisait, confuse, inclinée sous la main de l'étranger bienveillant. Elle était comme un animal qui sait le pouvoir de l'homme, et se laisse prendre, avec un secret effroi, pour qu'on le batte ou le caresse.

L'autre, la petite blanche qui servait tout à l'heure si juste et si bien, avec tant de gravité silencieuse et sauvage, n'était pas moins interdite. Tournée contre le mur, la tête baissée sur son bras, farouche, et devenue tout d'un coup solitaire, l'enfant esclave attendait ce que décideraient d'elle les puissants.

Que de femmes d'Orient, depuis Agar et Ruth, attendirent ainsi leur destinée !

(La fin prochainement.)

ANDRÉ CHEVRILLON

MAMAN[1]

IV

LES RAYONS ET LES OMBRES

Chose incroyable et pourtant certaine; la fortune de Maman semble se décider à suivre un cours prospère. Jules ne gagne pas moins de deux cent soixante-dix francs trente-trois centimes par mois : la richesse. Il parle de mettre dans la cave une demi-pièce de bourgogne et s'achète une pelisse à col d'astrakan dont il n'est pas médiocrement fier. Maman grapille quelques économies, en prévision de la retraite.

Pierre et Jean donnent régulièrement de leurs nouvelles : pas une semaine ils n'ont manqué d'écrire depuis qu'ils ont quitté la maison. Jean est professeur de rhétorique au lycée de Bayonne, très loin, dans le Midi ; il paraît qu'il y a des montagnes si hautes, si hautes, qu'elles se confondent avec le ciel. Il souhaite que ses parents viennent voir ces merveilles : autre chose que le mont Cassel ! Mais le voyage coûte trop cher ; et surtout, comment risquer une si lointaine aventure? Pierre navigue ; il est sur le *Jean-Bart* ; le dernier souvenir qu'il ait envoyé est un tapis des Indes, jugé trop beau pour s'en servir jamais : il faut que ces Hindous soient des gens bien effrontés pour oser marcher sur des tapis pareils. Quant à Jacques, il a fourni la preuve que les examinateurs sont des gens injustes, ou stupides, ou tous les deux ensemble, puisqu'il a été refusé au baccalauréat. Après trois échecs bien sen-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1918.

tis, d'où il revenait chaque fois avec l'air de Napoléon le soir de Waterloo, on a jugé les examinateurs incurables et il s'est engagé au 110e d'infanterie, à Dunkerque. Maman aurait préféré le 43e à Lille; mais il paraît que cela ne se fait pas. Lorsqu'il a eu fini de servir la patrie, sans pousser les honneurs militaires plus loin que le grade de caporal, on l'a fait entrer dans une maison de laines de Roubaix, et voilà qu'au bout de peu de temps, ô miracle ! il gagne autant que Jean ou que Pierre, qui ont tant travaillé, les pauvres enfants ! Avec un abonnement au chemin de fer, il rentre à Lille pour souper : c'est encore ce que Maman apprécie le plus dans sa position.

Vous ne pouvez pas ne pas connaître l'épicerie qui se trouve au coin de la rue Nationale et de la Grand'Place : tout le monde la connaît. Elle ressemble à un palais, et vous y trouvez de tout ; non seulement de l'huile ou de la cassonade, comme dans toutes les épiceries du monde ; mais vous voulez du gibier : voilà, madame ; vous voulez une aile de poulet : voilà, madame ; non, l'aile ne vous convient pas, vous préférez la cuisse : très bien, madame. Tout, absolument tout ce que vous pouvez désirer. « Et avec cela, madame? »

Il y a cette épicerie, et la foule des garçons épiciers, si dignes, si corrects, qu'ils ressemblent à des diplomates vendant du savon noir pour se distraire à leurs moments perdus. Il y a le patron, qui règne sur la foule des garçons épiciers : il se promène de long en large, en adressant aux clientes des sourires qui montrent toutes ses dents ; il lisse sa belle barbe noire, tantôt d'une main, tantôt de l'autre ; il porte une jaquette bordée de ganse, et un pantalon à carreaux noirs et blancs : les saisons changent, les modes varient, mais il ne transige pas ; l'été, l'hiver, au moment de la morue ou bien au moment des primeurs, le patron porte un pantalon à carreaux ; vous achèterez plutôt des figues après Pâques, que de le voir porter un autre pantalon qu'un pantalon à carreaux. La patronne vit dans une cage de verre, d'où elle surveille tout sans avoir l'air de rien ; elle a des brillants aux oreilles, des brillants aux doigts, brillante elle-même et reluisante d'embonpoint : elle a même les joues un peu couperosées. Ils s'appellent Gelly-Jacquemart ; M. Gelly, qui était un simple commis, a repris la fille et la boutique du père Jacquemart,

qui était une petite boutique de rien ; maintenant ils sont riches ; ils ont loué pour eux tout l'appartement du premier, « avec salle de bain en marbre », a raconté Sophie, qui sait toujours tout.

N'oublions pas le fils des patrons, l'élégant Joseph, qui est chargé des achats ; et surtout, ah ! surtout, n'oublions pas la fille des patrons, la divine Antoinette ! Pendant quelque temps, sous l'œil de sa mère, elle a tenu le livre des comptes dans le magasin. Mais elle a quitté cette position vulgaire, n'apparaît plus parmi les barils d'anchois et les sacs de pois chiches : elle plane dans l'appartement du premier, joue du piano ; l'été, quand les fenêtres sont ouvertes, les chalands sont régalés des *Rêveries de Marguerite* par surcroît.

Maman rêve. Jacques est très bien ; un peu frêle, mais fin ; il a l'air d'un gentleman, comme dit Jules. Il est très capable de plaire aux plus difficiles ; et si quelque jour il doit se marier... Maman professe un certain respect pour les épiceries. Les épiciers n'ont qu'à prendre sans payer ; ils ne versent rien à la caisse, eux, chaque fois qu'ils ont besoin d'un morceau de maroilles ou d'un quart de café. Lorsque Maman passe devant l'épicerie Gelly-Jacquemart, elle lève la tête vers les fenêtres du premier, dans l'espérance d'entrevoir les cheveux blonds ébouriffés et le nez retroussé d'Antoinette. Antoinette personnifie ses ambitions secrètes ; trop hardies, sans doute ; mais enfin, au jour d'aujourd'hui, les filles ne se marient pas si aisément, et on a vu plus d'une héritière faire un choix moins heureux. Maman presse le pas, et s'éloigne de l'épicerie Gelly-Jacquemart en poussant un soupir.

Or qui devint l'intime ami de Joseph Jelly, le plus naturellement du monde, sans savoir même qu'il avait une sœur? Il s'agissait bien de sœur ! Quand deux gentlemen de vingt-six ans, chacun de son côté, lisent *l'Auto* comme l'Évangile ; quand ils fument une pipe anglaise, avec le minimum de tuyau ; quand ils se rasent les moustaches ; quand ils se lèvent à quatre heures du matin pour assister au départ des courses cyclistes ; quand ils ont dans leur chambre le portrait de Carpentier — alors ils ont beaucoup de chances pour devenir intimes, s'ils se rencontrent seulement. Joseph et Jacques se

rencontrent à *l'Olympique lillois*; ils s'appellent Joe et Jack; et dès lors c'en est fait, ils se sentent portés l'un vers l'autre par le penchant d'une amitié éternelle. Ils discutent passionnément sur les mérites des joueurs de football. Ils se rendent à Tourcoing pour voir sournoisement où en est l'entraînement de *l'Union sportive*, la grande rivale, la seule rivale digne de *l'Olympique*. Joe possède une voiturette, et emmène Jack : du coup, Jack s'achète une casquette de chauffeur.

Maman fut rusée ; il faut le reconnaître, elle fut rusée ; elle fut machiavélique. Elle dit à son fils, d'un air innocent : « Si ton ami est gentil, invite-le donc à dîner dimanche. » Jacques en fut d'autant plus ravi, que Maman n'était-pas très forte pour les invitations. Et quel dîner ! Il y avait un beau vol-au-vent, et des petits pois à la crème, et un faisan — rien de moins ; le tout couronné par un saint-honoré dont Joe reprit trois fois, tout en disant qu'il n'aimait pas les choses sucrées. Ce après quoi il fut bien obligé, pour n'être pas en reste, d'inviter Jack chez lui.

Et Maman de poursuivre ses avantages, rendue audacieuse par le succès. Elle se garda de faire une visite, ce qui aurait pu dévoiler ses plans : les grands tacticiens ne dévoilent jamais leurs plans, ils les imposent. Elle résista — c'était dur — à la curiosité d'aller voir le salon dont Jacques lui faisait une description magnifique « tout en style de l'époque, avec une grande pendule Louis XIV, des chaises cannées, le *Chanteur florentin* sur un socle et un meuble exprès pour les disques du phonographe ». Elle attendit l'occasion; et le jour où elle sut que monsieur et madame Gelly-Jacquemart, avec leur demoiselle, allaient assister à la rencontre *Olympique lillois* contre *Union sportive tourquennoise* où Joseph les conviait, elle agit. Elle manifesta le plus vif désir de participer, elle aussi, à cet événement considérable ; elle traîna derrière elle son mari, qui manquait de conviction, vu le temps affreux ; et puisqu'il fallait prendre des places à trois francs, elle en prit, voilà tout. Oui, par le plus grand des hasards, sous le ciel de mars encore tout chargé de neige, dans une région inexplorée où ne croissent que des palissades en planches pourries, sur le terrain sacré où *l'Olympique lillois* fonde ses gloires, près des filets où le Goal-Keeper entend vaincre ou mourir, eut lieu le premier

contact des Gelly-Jacquemart et des Duport. Quelle rusée Maman ! Elle manœuvra pour que Jules liât aussitôt conversation avec madame Gelly, née Jacquemart ; madame Gelly-Jacquemart portait un grand manteau de fourrure, mais Jules avait sa pelisse : aussi n'était-il pas présenté depuis cinq minutes, que déjà il avait conquis son imposante compagne. Maman elle-même avait accaparé M. Gelly-Jacquemart, et le flattait par la connaissance approfondie qu'elle témoignait des choses de l'épicerie. Joseph, ou plutôt, Joe, disparaissait et réapparaissait par intervalles, en se faufilant comme une anguille ; il s'insinuait au vestiaire, assistait au déshabillage des joueurs, et revenait annoncer avec consternation que Lestienne ne pourrait probablement pas jouer, parce que son entorse n'était pas guérie. Il allait causer avec l'arbitre, et lui tapait familièrement sur l'épaule, devenant du coup l'objet du respect universel. Un moment, on crut entrevoir sa silhouette dans un remous de la foule ; on aurait dit qu'il y avait des gens qui se disputaient ; on crut même entendre une voix très semblable à la sienne proférer sur le mode aigu des paroles telles que « Je m'en fiche, moi, monsieur, des Tourquennois ». Mais les deux équipes entrèrent sur le lac de boue qu'on appelait la pelouse, au milieu du délire des spectateurs, et l'attention se détourna de ce léger incident.

Jacques avait fini par se frayer une place pour Antoinette et pour lui, tout contre la balustrade, au premier rang, à deux pas de l'ailier. Ce qui causait les protestations du populaire, ce n'est pas tant ses vigoureux coups de coude ni même les pieds innocents qu'il avait écrasés, que le chapeau d'Antoinette. Ce chapeau ajoutait à ses proportions, déjà copieuses, l'ornement d'une coque de velours qui menaçait le ciel ; le ciel ne disait rien, mais la foule payante se plaignait avec un cynisme révoltant. Ce fut seulement, lorsque Jacques, dans le langage propre aux vrais sportsmen, eut fait savoir au plus violent des protestataires « qu'il ferme ça, et tout de suite, sinon qu'il allait rentrer dedans » : ce fut seulement alors qu'il s'assura de la part de ses voisins une tranquillité encore grosse de menaces, et de la part d'Antoinette un regard reconnaissant. Ah ! si Maman avait pu surprendre ce regard ! Mais mal protégée par M. Gelly-Jacquemart, dont la barbe n'exer-

çait aucun prestige, et qui était occupé pour son compte à protéger ses tibias sous son pantalon à carreaux, elle était reléguée au cinquième rang, au milieu d'un parti de Tourquennois qui, devinant en elle une Lilloise, la surveillaient d'un air soupçonneux. Elle ne voyait que le dos d'un gros monsieur, et, par éclipses, le ballon qui apparaissait au-dessus des têtes. Mais il faut savoir souffrir pour vaincre.

A la sortie, après une petite recherche d'un quart d'heure, on se retrouva. Maman entendit Antoinette qui demandait à Jean « pourquoi ils ne portaient pas tous des maillots de la même couleur » ; et encore « s'ils faisaient exprès de se jeter comme ça dans la boue, tout de leur long ». Ce vif intérêt lui parut de bon augure. Jules propose d'aller prendre quelque chose au café Jean ; accepté d'enthousiasme. Ces dames prennent du thé, ces messieurs de la bière. On est trop bousculé pour causer, sauf Jack et Joe, dont la voix réussit à dominer le tumulte des consommateurs : Joe soutient que si Lestienne avait pu jouer, Lille aurait gagné par deux buts de plus ; Jack réplique que Lille a gagné dans sa forme et de justesse encore. Tous deux s'étonnent que ni Maman, ni madame Gelly-Jacquemart, ni Antoinette, ni M. Gelly-Jacquemart, ne connaissent Lestienne, le fameux joueur, l'international. Jules ne le connaît pas non plus, mais ne veut pas l'avouer. « Ah ! oui, Lestienne, parfaitement, Lestienne... » Le moment critique est celui où l'on paye, parce que les quatre représentants du sexe fort prétendent payer à la fois. Quatre mains chargées d'argent se tendent vers le garçon ahuri, quatre voix mâles lui enjoignent « de n'accepter sous aucun prétexte l'argent de ces messieurs ». « Tenez, garçon. — Garçon, par ici. — Pas du tout, garçon, c'est moi qui règle ça. — Je vous en prie, j'ai justement besoin de faire de la monnaie. — Laissez, laissez... » Jules finit par l'emporter dans l'esprit du garçon, à cause de la pelisse ; aussi laisse-t-il un pourboire royal.

Aussitôt après cette mémorable rencontre, les faux cols de Jacques poussèrent et atteignirent des dimensions jusqu'alors inconnues ; ses cravates prirent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; ses pantalons s'ornèrent d'un pli impeccable ; ses chaussures diminuèrent de deux pointures ; un parfum

agréable se répandit partout où il avait passé : phénomènes connus et classés. Longues distractions. Accès de sombre mélancolie. Mutisme. Quand ses parents se permettent de lui dire : « Jacques, tu n'es pas dans ton état naturel ; il y a quelque chose là-dessous », il leur répond, fâché, qu'il n'a rien du tout, et qu'il ne comprend pas pourquoi on le persécute ainsi.

Tant et tant qu'à la fin, après les pourparlers d'usage, les sondages, les interventions d'amis obligeants, les négociations subtiles, les astres marquèrent le moment fatal où Jules, ayant fait mettre des revers de soie à sa vieille redingote pour lui donner meilleur aspect, partit faire auprès de monsieur et madame Gelly-Jacquemart une démarche solennelle et décisive. Il n'y avait qu'Antoinette dans le salon lorsqu'il arriva ; cette jeune et sensible personne, en voyant sa redingote, ses gants noirs, sa cravate noire, et surtout l'air de gravité plénipotentiaire dont était revêtue sa physionomie habituellement souriante, s'imagina aussitôt qu'une catastrophe était arrivée, et éclata en sanglots. Lorsque madame Gelly, née Jacquemart, entra à son tour, les lèvres en cœur, elle ne fut pas médiocrement effrayée d'entendre sa fille s'écrier à travers ses larmes : « Dites-le-moi tout de suite ! Ne me faites pas souffrir ! » Et se précipitant sur sa progéniture, elle foudroya l'ambassadeur d'un « Sortez, monsieur ! » chargé de toutes les furies maternelles. Quelques minutes suffirent à éclaircir ce touchant malentendu et Jules put enfin sortir le discours qu'il avait savamment préparé.

— Madame, — dit-il, — je viens faire auprès de vous une démarche...

— Arrêtez ! — s'écria madame Gelly. — Antoinette, va donc voir en bas si ton père n'a pas besoin de toi.

— Il est sorti, maman.

— Raison de plus, — réplique victorieusement madame Gelly.

Sortie d'Antoinette.

— Madame, — reprend Jules avec un courage qui s'exalte à mesure que les obstacles se multiplient, — je viens faire auprès de vous une démarche d'où dépend le bonheur de mon fils, de ma femme et de moi-même, oui, madame, de moi-même.

— Un peu de malaga, monsieur Duport? Vous prendrez bien un petit verre de malaga? C'est du vieux.

— Merci, madame ; deux doigts pour vous faire plaisir. Il ne vous a pas échappé que mon fils Jacques a pour les qualités de mademoiselle votre fille, ma-de-moi-selle-vo-tre-fil-le, une admiration toute particulière. (Non, merci ; jamais de biscuits avec le malaga.) Aussi ai-je l'honneur, madame, de vous demander sa main pour elle, je veux dire, pour lui.

Ici madame Gelly se déclara prodigieusement surprise d'une démarche qui la flattait, mais que rien ne faisait prévoir ; qu'elle devait consulter son mari ; que d'ailleurs...

Mais Jules devint plus pressant, et atteignit le sublime de l'éloquence. Oui, il le savait bien, la position de Jacques n'était pas encore tout à fait digne des mérites multiples et éminents de mademoiselle Antoinette. Mais Jacques avait la bosse du commerce ; et qui, mieux que madame Gelly, connaissait la valeur de la bosse du commerce? Jacques venait encore d'être augmenté par les Tintillier frères, de Roubaix ; et madame Gelly savait bien que les Tintillier frères n'avaient pas l'habitude d'augmenter leurs employés sans raison. Quant à la famille, elle était, Dieu merci, honorable. Il avait un fils qui était professeur de rhétorique au lycée de Bayonne, dans le Midi ; et un autre qui avait passé par le *Borda* — le *Borda* — et se trouvait dans les mers de Chine.

Alors madame Gelly faiblit ; elle répliqua que, pour sa part, elle n'était pas opposée à voir un jeune homme très bien élevé, comme Jacques, se faire une place dans la vie ; mais qu'enfin, le dernier mot devait être dit par Antoinette, et qu'elle allait l'appeler.

Antoinette baisse pudiquement les yeux, Antoinette rougit, Antoinette murmure :

— Je ne voudrais pas faire de peine à monsieur Jacques !

L'ambassadeur bégaye dans son émotion. On trinque, on appelle M. Gelly, qui justement vient de rentrer. On s'embrasse ; l'ambassadeur affronte les joues couperosées de madame Gelly. Puis il se précipite sur son chapeau, et en route pour la maison où Anne, ma sœur Anne, attend sans rien voir venir.

Dans l'espèce, Anne, ma sœur Anne, était occupée à rendre

courage à son grand fils qui, affalé sur une chaise, répétait lugubrement qu'il était bien sûr d'être repoussé ; c'était trop beau pour lui ; si on l'avait écouté, jamais son père n'aurait accompli pareille démarche ; il ne s'en consolerait pas. Il en était à reprendre pour la dixième fois le même thème, qu'il était bien sûr, etc.; que les Gelly étaient beaucoup trop riches, etc.; quand on entendit le pas de Jules dans le couloir. Celui-ci voulait faire une surprise, et déclarer qu'il n'avait pas réussi, pour jouir ensuite de l'effet de la révélation. Mais comment sa mine rayonnante aurait-elle trompé Maman? Elle comprit tout de suite et triompha avec modestie.

Ce fut le beau temps où Jacques fit, comme on dit, sa cour. Il ne se passait point de jour qu'il ne vît Antoinette. Il connut la joie d'être à côté de celle qu'on aime nouvellement ; tout ce qu'ils se disaient avait l'air de secrets, et les choses les plus banales devenaient exquises, seulement parce qu'elles passaient par leurs lèvres. Les heures qui ne les réunissaient pas leur paraissaient vides et inutiles, et les autres si courtes, qu'ils n'avaient pas le temps de les savourer. Ils échafaudèrent des projets, et bâtirent des châteaux pour leurs rêves. Ils firent des achats, prolongeant par plaisir leurs indécisions sur le mobilier de la salle à manger, sur la couleur des rideaux, sur les dessins des tapis. Ils cherchèrent un logis, coururent toute la ville, firent le désespoir des propriétaires qu'ils alléchaient : madam Geelly dut décider pour eux, en arrêtant une maison moderne du boulevard de la Liberté, tout près du boulevard des Écoles ; pas très belle d'apparence, mais confortable : « Mes enfants, le pratique avant tout. » Joe devait leur servir de chaperon ; jamais surveillant n'eut davantage, il faut le dire à la louange de l'amitié, le sens de l'opportunité : au bout de cinq minutes, il se souvenait toujours qu'un rendez-vous urgent l'appelait justement dans la direction opposée. Ils s'écrivaient, comme s'il ne leur suffisait pas de se voir, car c'était au moment où ils se quittaient qu'ils avaient quelque chose d'essentiel à se dire. Jacques envoyait des bouquets à Antoinette, et Antoinette donnait à Jean des fleurs qu'il faisait sécher dans les livres.

Ils se laissaient bercer, délicieusement, par la musique de l'amour, et ne se lassaient pas de répéter eux-mêmes le refrain

de la chanson éternelle. Parfois, il est vrai, Jacques s'étonnait de découvrir qu'ils ne pensaient pas de la même façon sur les mêmes choses ; mais il passait là-dessus. Parfois encore, il avait l'impression, plus profonde, qu'il rencontrait dans le caractère d'Antoinette des traits non seulement opposés à ceux qu'il imaginait, mais irréductibles ; le raisonnement le plus serré était sans force ; insister pour la convaincre, c'était faire naître une autre Antoinette : ses mains se crispaient ; sa voix, toujours un peu forte peut-être, devenait âpre et criarde. Mais il lui plaisait de s'aveugler ; il était comme les chevaliers enchantés dans les jardins des fées, qui ne distinguent plus l'illusion du réel ; l'enchantement, c'était la mèche folle des cheveux blonds, le regard caressant de deux yeux purs, un rire qui monte comme une fusée, le mouvement gracieux d'un cou blanc qui se penche, une démarche agile et dansante, une mise coquette, un pied menu dans une chaussure fine ; et la formule, c'étaient les mots magiques qui troublent la raison des hommes : « Jacques, je t'aime... »

Maman est heureuse ; non pas comme celui qui se promène sous une allée d'arbres, par un matin d'avril : le soleil est pâle et incertain, les rayons hésitent parmi les branches, et la lumière ne réussit pas à vaincre l'ombre. Maman est dans le plein soleil du bonheur. En trottinant dans sa cuisine, en préparant le dîner pour Jules, elle songe à la félicité certaine qui attend son Jacques. Il ne connaîtra pas les misères d'une vie humble et difficile ; il ne s'usera pas à la peine. Gâté par sa femme, gâté par ses beaux-parents (de braves gens, ces Gelly), gâté par ses parents : quel heureux homme ! J'irai voir le jeune ménage ; pas trop souvent, pour ne pas les gêner ; je montrerai à Antoinette les plats que Jacques aime bien. « Qui est là ? » diront les enfants. « C'est bonne-maman ! » Car ils auront des enfants, et j'irai les promener avec la nourrice ; tout le monde se retournera en voyant cette belle nourrice et ces beaux enfants. Quand ils grandiront, et qu'ils viendront chez bonne-maman, je leur ferai des caramels ; les enfants aiment bien les caramels. Maman ne cesse pas de sourire, tandis que ses projets s'envolent par les fenêtres de la cuisine. Elle oublie le dur chemin parcouru, en voyant la route qui s'ouvre facile et large, devant Jacques. Le mariage,

cela pouvait être la séparation, le départ vers quelque famille inconnue, hostile. Au contraire : non seulement il lui laisse son fils dans la même ville, tout près d'elle : mais il lui donne une fille de plus à chérir. Maman est heureuse...

Antoinette et Jacques sont mariés.

Mais quoi? Ne dirait-on pas que madame Gelly-Jacquemart n'est plus la même? Ses joues sont toujours du plus beau rouge ; ses cheveux, par une remarquable exception aux lois de la nature, sont toujours du plus beau noir, et, tels son chocolat de qualité supérieure, ne blanchissent pas en vieillissant. Elle porte toujours des bijoux, article riche ; elle regrette que l'usage ne soit pas de mettre des bagues jusqu'au pouce, et ses broches ont toujours l'air de petites soucoupes. Mais maintenant que les violons se sont tus, elle est beaucoup moins aimable, impossible de se faire illusion. Quand elle parle de sa fille, elle dit : « la pauvre enfant », comme si Antoinette était devenue la victime de quelque horrible fatalité. Elle a l'air de ranger Maman dans la catégorie des personnes qui essayent d'obtenir un kilo de sucre à crédit. L'autre jour, Jules l'a rencontrée dans la rue, et l'a saluée de son coup de chapeau le plus séducteur : elle a fait semblant de ne pas le voir, sans doute parce qu'il avait sa veste de bureau et ses souliers à élastiques. M. Gelly-Jacquemart caresse sa barbe comme pour la préserver de tout contact avec des gens de peu, pour lesquels il a eu des bontés qu'il regrette : tout cela parce qu'un matin, aux Halles centrales, il a rencontré Maman qui faisait ses provisions elle-même, naturellement, et portait un filet rempli de salades et de choux. Lorsque Jean est venu de Bayonne en vacances, ils l'ont invité à dîner; Maman et Jules n'ont été invités qu'à prendre le café. Je sais bien que cela se fait à Lille ; mais entre beaux-parents, je vous le demande, est-ce convenable? Ils ont accepté tout de même, pour la concorde : et pourtant c'était un affront. Ont-ils donc cessé d'être honorables? Doit-on rougir de leur compagnie? Et pourquoi ces petitesses, à eux qui ont le cœur si grand?

La maison de Jacques, dont on avait admiré la belle ordonnance avant l'installation, et le chauffage central, et le tapis dans l'escalier, et le boudoir d'Antoinette — la maison de

Jacques n'est pas accueillante. Les fauteuils, guindés, secs, dorés, ne disent pas, comme les bons fauteuils sans cérémonie : « Asseyez-vous donc, je vous prie. » Ils ont l'air de dire : « Ne me touchez pas ! » La bonne, qui est une grande fille insolente, traite « les parents de Monsieur » comme des personnes qu'elle a jaugées une fois pour toutes. Il a fallu voir l'expression de dignité courroucée qu'a prise la cuisinière, le jour où Maman a voulu donner un coup d'œil à ses fourneaux ! Nulle part on ne se sent à l'aise, ni dans la salle à manger, ni dans le salon ; l'endroit où on est encore le mieux, c'est le couloir, lorsqu'on s'en va.

Et Antoinette? Elle non plus n'a pas changé en apparence ; toujours coquette, toujours vive, bavardant comme chante un oiseau. Cent questions se pressent sur ses lèvres, sans qu'elle attende la réponse ; cent occupations importantes l'agitent, qu'elle ne termine jamais. Tantôt elle accable Maman de prévenances. Tantôt elle ne la regarde pas plus qu'un chapeau de l'an dernier. Elle lui demande de venir, et quand Maman arrive, elle est sortie. Elle annonce à Maman qu'elle ira lui dire bonjour chez elle, elle meurt d'envie de la voir, il y a si longtemps qu'elle ne l'a pas vue. Maman travaille toute la matinée pour mettre en ordre une maison d'ailleurs parfaitement ordonnée, compose une crème au chocolat inédite à laquelle Jules n'a pas le droit de toucher, c'est pour Antoinette qui doit venir : il est cinq heures, il est six heures, Antoinette ne vient pas, elle ne viendra plus. Non pas méchante, incapable de faire volontairement du mal à quelqu'un, capable même d'élans d'affection passagère, de mouvements impétueux du cœur. Mais fantasque, incurablement gâtée, excepté peut-être par son frère Joe, qu'elle adore parce qu'il la critique assez vertement sur ses défauts ; capricieuse, prompte à considérer comme ennemi quiconque gêne la loi, qui est le bon plaisir.

Et Jacques? Jacques est-il vraiment heureux? Il affecte d'être gai, mais Maman sait bien que ce n'est pas du tout la même chose. Ce Jacques assoiffé de tendresse, câlin, appartenant à la catégorie des hommes qui aiment pour le bonheur d'être aimés en retour — a-t-il rencontré l'affection profonde qu'il cherchait? Antoinette est-elle la compagne des bons et

des mauvais jours, celle qui sait mettre dans la vie d'un mari une douceur permanente et diffuse? Maman a peur du contraire ; elle confie son anxiété à Sophie ; et Sophie est d'avis que malheureusement, Madame pourrait bien avoir raison.

Or les choses allaient s'aggravant. Elles s'étendaient, elles s'approfondissaient, ces menues fêlures par où le bonheur s'en va. Maman ne voulait même plus penser au baptême de son petit-fils. Non seulement on avait repoussé pour l'enfant le nom de l'oncle Jean et celui de l'oncle Pierre ; non seulement madame Gelly, née Jacquemart, avait imposé le nom de Guy, que Maman trouvait tout à fait ridicule : mais Jules, au mépris des droits les plus sacrés de la tradition, n'avait pas été choisi comme parrain. On avait pris un je ne sais qui, un marchand de graines de betteraves plusieurs fois millionnaire, qui avait eu le toupet d'envoyer une boîte de dragées en laque, grande comme un coffre : de ces dragées-là, Maman n'en mangerait jamais. C'est le grand-père, c'est Jules, qui devait être le parrain, non pas un autre ; c'est lui qui aurait dû offrir les dragées ; il avait fait des économies pour cela, le pauvre homme, et après avoir parcouru toutes les confiseries de la rue Nationale, il avait choisi le modèle de la boîte : une boîte superbe, en papier bleu, avec une gravure qui représentait un bébé rose sortant d'une pensée multicolore. Il était si sûr de son affaire, qu'il avait été à deux doigts de conclure le marché, et qu'il avait failli avoir pour compte dix kilos de dragées, qualité extra.

Mais malgré tous ses efforts pour oublier, malgré toute sa bonté conciliante, elle ne parvenait pas à chasser de sa mémoire le souvenir de certain jour où son petit-fils avait été arraché de ses bras. L'enfant, laissé seul dans son berceau, pleurait, et elle l'avait pris pour le bercer. Elle l'avait pris délicatement, avec les gestes tendres et las des grand'mères. Elle chantait sa vieille, son unique chanson, en berçant l'enfant :

Que j'aime à voir les hirondelles...

et lui, peu à peu, apaisé par cette voix qui ressemblait elle-même à une plainte très douce, criait moins fort, cessait de crier, tournait la tête vers le bruit de la chanson berceuse,

souriait, fermait ses paupières sur ses yeux lourds, s'endormait. Antoinette entra dans ce moment, en grande toilette, au retour d'une visite ; et de voir ainsi le bébé aux bras de la grand'mère, prise d'une jalousie presque sauvage, brutalement, elle arracha son petit plutôt encore qu'elle ne l'enleva, et l'emporta.

Le plus aimable, à sa façon, était le brave Joe. Il venait voir Maman de temps à autre, arrivait en trombe dans sa voiturette, en cornant avec tant d'entrain que les voisins se mettaient aux fenêtres. Il s'installait dans la cuisine, et demandait une tasse de café, sans cérémonie. Il avalait deux ou trois madeleines et cinq ou six pains d'amande de la confection de Maman, qui se demandait avec inquiétude combien il en aurait englouti s'il avait aimé les choses sucrées. Cependant, il bavardait. Son neveu, quel gaillard ! poussait à vue d'œil, et d'ici quelque temps il pourrait, disait-il, songer à lui faire faire du sport ; un peu de course à pied pour commencer ; ensuite on l'inscrirait dans l'équipe des minimes à *l'Olympique*. Encore un pain d'amande, pour le coup de l'étrier et au revoir, à la prochaine occasion.

Jacques ne venait plus qu'à de rares intervalles. Il avait abandonné la laine, et était tout entier dans l'épicerie. Au cours de ses visites brèves, il ne parlait que de l'épicerie. Il y avait un petit commis qu'on avait surpris en train de voler de la réglisse : il prétendait qu'il voulait faire de la tisane pour sa mère, qui était poitrinaire ; mais ces gaillards-là disent tous que leur mère est poitrinaire : il pouvait raconter son histoire aux sergents de ville, pour voir. Maman avait-elle remarqué le nouvel étalage, avec le tonneau et les grappes de raisin si bien imitées? Le détail ne rendait pas mal, mais s'il avait pu faire de l'épicerie en gros, ce serait encore mieux, il y songeait. Sa santé? Ni bonne, ni mauvaise ; quelquefois un peu de fièvre, à la tombée du jour. Antoinette? Merci, elle allait bien ; elle l'avait chargé de ses compliments pour Maman. Là-dessus il changeait la conversation.

Il avait beau être élégant, porter un gilet de velours et des bottines en drap clair : Maman, de son œil investigateur, avait fort bien vu que des taches prospéraient à l'aise sur son beau gilet, parce que personne ne se souciait de les troubler

dans leur quiétude. Chose plus grave, il y avait toujours un bouton qui manquait à ses bottines : quand les femmes remplissent bien leur devoir de ménagère à qui rien n'échappe, les boutons de leurs maris sont toujours recousus à temps. Ce ne sont pas les bonnes qui y pensent, bien sûr.

Elle vieillissait, Maman ; il lui arrivait de mettre du sel dans la soupe deux fois de suite : erreur d'autant plus regrettable que Jules, de son côté, devenait grognon et se plaignait de tout. Un soir elle oublia de fermer la porte de la maison, qui demeura entre-bâillée toute la nuit. Il n'arriva rien ; mais vous comprenez la terreur le lendemain matin, en songeant à tout ce qui aurait pu arriver. Maman vieillissait.

Ce fut après la naissance du deuxième enfant qu'eut lieu la rupture ; ou plutôt, il n'y eut pas rupture à proprement parler, rien de dramatique, aucun éclat : seulement, Maman et Jules comprirent qu'ils étaient de trop, et par conséquent, se retirèrent. Madame Gelly-Jacquemart, Antoinette, le petit Guy, Jacques, étaient à Malo-les-Bains, suivant leur ordinaire dès que venait l'été. Ils possédaient là une grande villa ; et dans les premiers temps du mariage, Maman aurait volontiers accepté d'aller passer quelques jours à « *Mon Caprice* » si on l'avait invitée : sans compter qu'un jour ou l'autre, le *Jean-Bart* pouvait passer par Malo, qui sait? et on reconnaîtrait peut-être Pierre sur le port, faisant des signes avec son mouchoir. Jules avait beau lui expliquer que les choses ne vont pas tout à fait ainsi, elle n'en voulait pas démordre. En tout cas elle ne fut jamais invitée. L'été pour elle, ce n'étaient pas les larges espaces où se confondent le ciel, le sable et la mer, la chevauchée éperdue des nuages dans l'or des couchants, l'air du large qui fouette le visage, les enfants qui jouent sur la plage immense, bronzés et joyeux, les longues siestes à l'ombre des tentes rayées de rouge, les soirs étoilés et les nuits sereines : c'étaient les rues de Lille désertes sous le soleil, l'atmosphère chargée de poussières et de miasmes, la Deule empestée, les nuits lourdes et sans sommeil. Le 14 juillet, tandis que l'orchestre installé sur le trottoir du cabaret voisin déchirait l'air sans trêve et sans pitié, elle reçut une dépêche : elle n'aimait pas les dépêches ; elle

considérait les dépêches un peu comme les boîtes d'explosifs, on ne sait jamais ce qui va se passer quand on les ouvre. La dépêche était de Jacques.

« Naissance fille. Mère et enfant se portent bien. Lettre suit. »

La lettre suivit, lentement, puisqu'elle n'arriva que dix jours après. Jacques expliquait qu'on avait baptisé la petite Angélina (Guy et Angélina ! a-t-on idée d'appeler des enfants comme cela !) dans la plus stricte intimité, vu les grandes chaleurs et pour éviter des déplacements pénibles ; qu'Antoinette leur faisait bien ses amitiés, et qu'Angélina leur souriait de loin.

Ils devaient rentrer le 2 octobre 1912 : c'est une date que Maman n'oublia pas. La bouchère avait annoncé leur retour à Sophie, et Sophie vint le dire à Maman. Elle aurait bien voulu aller à la gare, pour voir plus tôt sa petite-fille ; mais elle n'osait pas, elle avait peur d'être importune, pauvre Maman. Elle irait chez eux ; elle apporterait le châle de laine blanche qu'elle avait tricoté pour Angélina (elle ressemble sans doute à son père) ; elle ne resterait qu'un tout petit, tout petit moment.

Au boulevard de la Liberté, personne encore ; le train de Dunkerque était en retard. Mais la mère de Monsieur pouvait attendre dans le salon si elle voulait... Ayant ainsi parlé, d'un air morose, la bonne disparut pour vaquer à ses affaires, et la mère de Monsieur attendit. Une longue attente, dont le silence n'est troublé que par le tic-tac de la pendule, et le bruissement des vitres ébranlées par le passage des voitures. La clef dans la serrure : des pas, des voix; c'est Jacques, c'est Antoinette, ce sont eux qui entrent dans la salle à manger voisine.

Maman va se précipiter : mais d'après la conversation qu'elle entend malgré elle, le ménage est à un de ces moments où l'intervention d'un tiers en général, et d'une belle-mère en particulier, est indésirable.

— Enfin chez nous, — dit Jacques, — ce n'est pas malheureux !

— Je m'y attendais, — dit Antoinette, rageusement.

— Tu t'attendais à quoi?

— A ce que tu dises : ce n'est pas malheureux. J'étais bien

sûre que tu serais enchanté d'avoir quitté Malo. D'abord tu ne peux pas souffrir ma mère.

— Il n'est pas question de souffrir ou de ne pas souffrir ta mère, — dit Jacques, — mais...

— Tu vois bien ! — dit Antoinette.

— Qu'est-ce que je vois bien? — dit Jacques.

— Que tu ne peux pas souffrir ma mère, — dit Antoinette. — Tu l'avoues toi-même.

— Par exemple, — dit Jacques, — celle-là est plus forte. Je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui, ma petite femme, mais tu es d'une humeur !

— C'est cela, insulte-moi, — dit Antoinette.

Silence. Maman toussera-t-elle de façon qu'on l'entende à travers la cloison? Les hostilités reprennent.

— Ah ! Je t'en prie, mon ami, — dit Antoinette d'une voix qui monte jusqu'aux notes suraiguës, — ne hausse pas les épaules ! Je t'ai déjà dit que tu as une façon insupportable de hausser les épaules. C'est à se demander où tu as été élevé !

— J'ai été élevé aussi bien que n'importe qui, — dit Jacques, — et même mieux.

— On ne le dirait pas, — dit Antoinette.

— Tu ne t'y connais peut-être pas, — dit Jacques.

— Je ne m'y connais peut-être pas, — dit Antoinette, — mais je n'ai toujours pas été élevée par des sans le sou !

— Pour qui dis-tu ça? — dit Jacques, dont la voix s'altère.

— Pas pour le roi de Prusse, — dit Antoinette. — Je dis ça pour ceux qui font rougir même nos domestiques, quand ils viennent te voir !

Maman s'est levée, toute pâle. Maman se fait plus petite encore que d'ordinaire, plus menue, plus légère. En suspendant ses pas, en retenant jusqu'à son souffle, elle gagne la porte qui donne sur le couloir. Elle est dans le couloir ; elle se glisse, elle se faufile dans la rue. Elle est sauvée. Elle s'aperçoit qu'elle a laissé le beau châle de laine blanche sur la table du salon.

Maman et Jules n'habiteront plus Lille. Pour Jules, l'heure de la retraite a sonné, celle qui dit à l'homme : « Tu n'es plus bon à remplir ton emploi ; tu es trop vieux. Laisse ta plume,

ton fauteuil et ta place ; va-t'en. Tu as soixante ans : tu ne vois donc pas que les jeunes attendent? Va-t'en. » Le directeur des Postes et Télégraphes serre la main du vieil employé qu'il appelle son fidèle et dévoué collaborateur, et celui-ci n'est plus rien. Les habitudes qui le soutenaient de leur forte armature s'écroulent tout d'un coup ; il s'affaisse. Il n'agit plus ; toutes les heures lui pèsent ; il se promène, il rentre, il est à charge à soi-même, il se survit. La maigre pension qu'il a durement gagnée par ses peines, qu'il a payée de son argent, celle-là même a l'air d'une aumône qu'on lui jette par charité.

L'autre retraite est plus douloureuse encore ; elle marque la fin des illusions et des espoirs. Deux fils très aimants, mais lointains et insaisissables. Un fils tout proche, des petits-enfants, tout ce qu'il faudrait pour ranimer l'existence, pour la prolonger par l'amour : mais le malentendu qui surgit, qui devient irréparable ; non pas même la méchanceté profonde, seulement la sottise et la faiblesse qui viennent dire aux vieux parents : « Allez-vous-en, allez-vous-en tous les deux. Nous ne vous connaissons plus, vous n'êtes pas des nôtres. Ce que nous pouvons faire de mieux pour vous est de vous oublier. Allez-vous-en vite... »

Ils quitteront donc Lille, qu'y feraient-ils encore? Ils changeront le cadre de leur vie, puisqu'elle n'est plus la même. Ils iront habiter Lambersart, qui est la campagne ; la preuve, c'est qu'entre Lambersart et Lille, les maisons cessaient pendant au moins cinq cents mètres ; et la route traverse une vraie prairie, avec des vaches ; il y a même une ferme où l'on peut aller chercher, quand on sait l'heure, le lait encore tout chaud. Les architectes de Lambersart ne se sont pas fatigué l'imagination. Les petites maisons en briques, modestes, effacées, serrées les unes contre les autres, se ressemblent comme des sœurs. Elles ont toutes une véranda comme ornement, et comme appendice un jardinet. Ce jardinet sera la consolation : il offre à Maman cette terre vers laquelle ses aïeux, les paysans des Flandres, ont vécu penchés, et qu'elle aime aussitôt par un instinct retrouvé. On enlèvera les scories, les pierres, les trois poiriers étiques ; on réservera un petit coin pour le persil et le cerfeuil, une langue de terre pour les salades, un sillon pour les poireaux. A l'entrée, on dessinera

deux minuscules corbeilles, pour les fleurs. Il faut que Jules s'y mette, bon gré, mal gré, Maman le veut. Il se fait tirer l'oreille, parce qu'il est homme des villes ; il finit par acheter une bêche et de gros sabots, travaille, arrose cette terre ingrate à la sueur de son front. « Il va falloir fumer tout cela », déclare-t-il, en connaisseur. Ils verront pousser leurs roses, faute de voir croître leurs petits-enfants.

C'est fini. Ils sont entrés dans ce qu'on appelle si tristement « leurs vieux jours ». Ils végèteront jusqu'au moment où la mort voudra bien d'eux, et où Antoinette rappellera leur souvenir en disant : « Pauvre papa, pauvre maman ». Ils ne prennent pas les choses au tragique : les minces événements dont leur vie a été remplie sont ceux de toutes les vies ; les humbles vicissitudes qu'ils ont traversées sont celles de tous les hommes, affaire de plus ou de moins : telles qu'elles sont, ils ne voudraient pas en recommencer le cours. Ils se résignent : ils croient leur rôle terminé : — tant il est vrai qu'il n'est personne qui ne se trompe sur les surprises du destin ; que la mesure des souffrances n'est jamais pleine : leurs peines passées ne sont rien auprès de celles qui les attendent encore ; et la même heure qui a sonné la retraite, a sonné pour Maman un nouvel appel.

V

L'OURAGAN SUR LES NIDS

La petite maison de Lambersart a des airs de fête. Silencieuse d'ordinaire, elle est pleine aujourd'hui de voix et de rires. Des fournisseurs sont venus, apportant des paquets mystérieux. Un camion automobile est même arrivé de Lille avec deux grandes caisses ; la femme du comptable, qui demeure à côté, a demandé au conducteur ce qu'il y avait dans les caisses ; mais il a répondu qu'il y avait des langues de femmes et elle a été bien attrapée.

La petite maison de Lambersart a des airs de fête, parce que c'est aujourd'hui l'anniversaire de Maman. Cinquante-quatre ans ; elle a cinquante-quatre ans, 25 juillet 1860, 25 juillet 1914. Mais gardez-vous de lui en parler : autrement,

comment les rites traditionnels seraient-ils observés ; et comment aurait lieu la surprise?

Les deux grands fils sont là, Jean et Pierre : Pierre en permission de vingt jours, il vient de Brest. Qu'il est beau, dans son uniforme sombre de lieutenant de vaisseau ! Toujours fin, délicat, toujours timide, après avoir tant couru le monde ! Seulement, son visage s'est bronzé, et on ne voit plus quand il rougit. Il a laissé pousser une petite barbiche noire, pourquoi ne l'avait-il pas écrit à Maman? Maman le dévore des yeux.

Et Jean est là, lui aussi, mieux que pour une permission passagère : il vient d'être nommé au lycée de Lille. « Pro-fes-seur-de-rhé-to-ri-que, dit Jules, dans un des plus grands lycées de France. » Jugez un peu ! Il passera des vacances tranquilles à la maison, et en octobre, prendra possession de sa chaire.

Mais où sont-ils donc tous les trois, Jules, Jean et Pierre? Ils se sont éclipsés dans le salon ; Maman reste seule dans la véranda. Le moment approche où les rites vont s'accomplir : attention.

Les voilà qui rentrent à la file ; d'abord Jules, qui crie : « Vive Maman ! » l'embrasse sur les deux joues, et lui remet avec solennité une boîte qu'elle ouvre. Six mouchoirs de poche ! Quel magnifique cadeau de fête ! Et quel mari prévenant ! Et quelle surprise ! justement, Maman avait besoin de mouchoirs, la coïncidence ne saurait être plus heureuse.

Suit Jean, l'aîné, qui crie : « Vive Maman ! » l'embrasse sur les deux joues, et lui remet un gros bouquet. Suit Pierre : même rite. Ici maman est vraiment surprise ; car aux jours lointains où Jean et Pierre vivaient encore à la maison, et où les cérémonies de l'anniversaire sont immuablement fixées, les bouquets étaient accompagnés de cadeaux modestes, mais pratiques.

Alors Pierre et Jean la conduisent dans le salon, et que voit-elle? Deux beaux fauteuils, amples, capitonnés, douillets, deux merveilles de fauteuils. Vous poussez un ressort, crac, le dossier s'abaisse, si vous voulez faire un petit somme. Vous poussez un autre ressort, crac, la partie antérieure s'élève, si vous voulez étendre les jambes. Tout ce qu'on invente aujourd'hui, tout de même !

— C'est trop beau, — dit Maman, — c'est trop beau, vous allez me rendre paresseuse...

Vive Maman ! Jacques avait bien promis de venir, mais il n'a pas pu, il est à Malo avec sa femme et ses deux petits enfants. Vive Maman ! Jules sort une bonne bouteille « la dernière des dernières », dit-il avec un clin d'œil qui marque qu'il s'agit d'une plaisanterie, traditionnelle et toujours excellente. Pas de bière dans un jour aussi magnifique, du vin ; la dernière bouteille. Et qui arrive, juste à temps pour profiter du dernier verre de la dernière bouteille? C'est la florissante Sophie. Ses patrons ne voulaient pas la laisser venir ; mais pour rien au monde, elle n'aurait manqué l'anniversaire de Madame. Elle apporte à Madame sa surprise annuelle, une bouteille d'odeur. Car Sophie n'a jamais pu concevoir que rien fût supérieur, soit comme cadeau, soit comme surprise, à une bouteille d'odeur ornée d'une faveur rose.

On cause, dans l'intimité, des jours d'autrefois délicieusement retrouvée.

— Te rappelles-tu, — dit Jean, guère changé, lui non plus, solide, toujours agrémenté de cheveux en brosse qui ressemblent à de petits paratonnerres, un peu épaissi peut-être, avec des gestes moins vifs, moins brusques, qui ont pris je ne sais quelle onction professorale, — te rappelles-tu quand tu est tombé dans la Deule, en faisant une partie de canot?

Parbleu si Pierre se rappelle ; on aurait dit qu'il avait pris un bain d'encre. Et Jean, se rappelle-t-il le jour où il avait mis une mandarine sur la chaise de Lanfranchi, le pion de la cinquième étude? Parbleu, si Jean se rappelle; Lanfranchi n'avait pas vu la mandarine, et il l'avait écrasée d'un seul coup en s'asseyant brusquement, comme il faisait toujours. Quel fou rire dans l'étude !

Te rappelles-tu?... Te rappelles-tu?... Par la vertu de ce mot magique, les souvenirs s'attirent l'un l'autre : toute leur enfance revit sous les yeux de Maman.

— Maman, lequel de tes trois fils aimes-tu le mieux?

C'est encore une plaisanterie traditionnelle, et d'un effet sûr : à chaque fois, et depuis des années, Maman se fâche tout rouge, et répond d'un ton sec :

— Ne dites pas de bêtises.

Mais aujourd'hui, elle garde le silence. Elle pense à Jacques, on le voit bien ; à Jacques qui n'est pas là...

Alors on change de conversation. On parle de ce qui préoccupe tout le monde, les riches et les pauvres, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, les mineurs dans leurs puits et les montagnards sur leurs cimes, les malades couchés dans leurs lits et les voyageurs sur les routes : de la guerre, dont l'appréhension a franchi tous les seuils. Jean ne croit pas à la guerre ; il déclare, en fumant son cigare comme un grand seigneur (ces professeurs ne se refusent rien), que personne au monde n'est assez fou pour la déchaîner, pas même un empereur d'Allemagne. Maman trouve qu'il parle bien.

— C'est un bluff, — déclare énergiquement Jules, qui aime beaucoup ce mot; — c'est un bluff, un bluff. Ils nous ont déjà fait le coup avec le Maroc ; mais cette fois, ça ne prend plus, nous sommes bien tranquilles. D'ailleurs les Allemands sont de braves gens. J'ai été longtemps en correspondance avec un collègue de Munich qui faisait collection de cachets postaux ; chaque fois qu'il m'écrivait, il me demandait des nouvelles de ma famille. La famille avant tout pour les Bavarois ; les Bavarois sont doux comme des moutons.

On va faire un tour au petit jardin ; on admire l'œuvre de papa et de Maman. Il y a des fleurs, de vraies fleurs ; des œillets, des pensées, et bientôt il y aura des roses. Par exemple il est défendu de cueillir quoi que ce soit, les fleurs sont comptées. On tient très bien à quatre dans l'allée. Jules explique les péripéties de sa lutte contre les vers.

— Vous ne pouvez pas vous figurer combien il y a de vers dans ce jardin...

On oublie la guerre, — pour aujourd'hui.

Elle vint pourtant, la guerre.

Sur la flamme du foyer, qui recommençait à monter vers le ciel, elle jeta d'abord sa cendre. Pierre fut rappelé par dépêche le cinquième jour de son congé ; il expliqua à Maman que c'était un indice de paix.

— Tu comprends, nous voulons montrer aux Allemands que nous n'avons pas peur, et que nous sommes prêts. Alors ils hésiteront ; car il n'est pas humainement possible qu'un

peuple civilisé veuille la guerre... Le plus gros ennui est pour ma permission, qui est mangée ; mais on m'en tiendra compte la prochaine fois.

Jean éprouva bientôt un vif désir d'aller chercher ses livres à Bayonne ; puisqu'il devait faire le déménagement, autant s'en occuper tout de suite.

— Tu comprends, Maman, j'en profiterai pour régler une bonne fois ma situation militaire. Je n'ai pas encore fait mon changement de domicile pour Lille : voilà l'occasion. Je rentrerai dans une semaine au plus tard.

Elle vint. Elle vint d'un pas incertain, comme si elle avait eu peur elle-même de tout ce sang qu'elle allait faire couler. Elle suspendait sa marche, et l'espoir surgissait devant elle ; puis elle l'écartait rudement. Jules avait expliqué à Maman qu'aussi longtemps qu'on n'aurait pas mis sur les murs les affiches blanches, qui proclameraient ce qu'on appelait la mobilisation, elle pouvait espérer encore revoir ses fils ; aussi n'osait-elle plus regarder les murs. Le samedi 1er août, à cinq heures, comme elle surveillait la femme de ménage qui lavait à grande eau le trottoir, un homme vint, qui colla l'affiche blanche juste sur le mur de la maison.

Alors elle entra dans une autre vie ; on eût dit que tout était changé tout d'un coup, les bruits, les couleurs, le visage des gens, le sens de leurs paroles ; que rien n'était plus vrai de ce qui avait été vrai jusque-là. Elle était plongée dans un cauchemar d'angoisse, seul réel, tout ce qui l'avait précédé n'étant plus qu'une illusion dissipée et déjà très lointaine. Sa pensée allait sans trêve de ses fils qui étaient partis à son fils qui n'était pas revenu ; mobilisé, lui aussi, par l'affiche blanche ; ayant rejoint son régiment à Dunkerque sans doute, puisqu'il était à Malo ; emporté vers la mêlée. Sur quel navire, sur quelle mer son Pierre affrontait-il la mort? Dans quelle plaine son Jean marchait-il au-devant des balles? Elle ne pouvait fixer aucune image, sauf celle de leurs pauvres corps las, meurtris, blessés, saignants, de leur tête penchée et de leurs yeux clos. Elle se mettait à genoux devant le grand crucifix de la chambre à coucher ; elle priait la Vierge, mais sans entourer sa statue de fleurs, comme au mois de sa fête : elle s'adressait à la Mère des douleurs.

Tout était bouleversé. Elle ne pouvait aller trouver le docteur et le prier de visiter Jules, souvent fébrile, et dont l'état de santé l'inquiétait : le docteur était parti. Elle écrivait à ses fils, tous les jours ; mais la poste était désorganisée, elle ne savait pas leur adresse précise, et ne recevait rien d'eux. Lambersart s'était vidé peu à peu. Son voisin de droite, le comptable, était parti ; et parti son autre voisin, le veuf qui avait trois petits enfants. Le vieux capitaine du coin de la rue était parti malgré son âge. Le gros boucher aux joues rouges, dont les bras ressemblaient à des gigots, était parti. Il ne restait plus que les vieux, les enfants, les femmes.

Ah ! elle n'était pas la seule à plaindre, elle le savait bien ! De toutes les communes de France, les hommes partaient de la même façon, sans se retourner. Le pays n'était plus qu'un immense mouvement ; les gares ressemblaient à des fourmilières en travail, et les sifflets déchirants des trains traversaient l'air de la nuit comme des appels désespérés. Et ce n'était pas en France seulement que se préparait ainsi le sacrifice. Par les prairies et par les bruyères et par les steppes et par les sables, les hommes s'en allaient du même mouvement vers les villes où, ayant reçu leurs armes, ils deviendraient les soldats de la bataille immense ; au seuil des cabanes lourdes des neiges des pays sans été, des chaumières estompées de brume, des corons noircis de fumée, des maisons riantes sous l'éclatant soleil, partout des mères maudissaient la guerre, et, comme elle-même, pleuraient.

Elle n'était ni lâche, ni vile. Elle le savait bien, elle le savait bien ; il était nécessaire, il était juste, il était bon que ses fils accomplissent leur devoir, Jacques, Pierre et Jean. Ils devaient l'accomplir jusqu'au bout, jusqu'à la mort, puisque le salut de la France était en jeu ; et avec son existence, son honneur. Il ne fallait même pas qu'il y eût dans son cœur une place pour l'amertume ; la France n'avait pas voulu la guerre, elle avait dû la subir ; elle n'attaquait pas, elle se défendait ; elle luttait pour la foi des traités, pour la justice, pour l'avenir, pour que les enfants des autres femmes fussent délivrés de l'horreur des massacres. Elle savait tout cela. Mais comment n'aurait-elle pas souffert? Comment n'aurait-elle pas répété la plainte du Christ au Jardin des Oliviers, lorsqu'il n'accepta

la volonté de son Père que dans une sueur d'agonie? Cette lutte même, ce duel entre son âme qui voulait être forte et la faiblesse de sa chair maternelle, la torturait.

Jules semblait avoir tout d'un coup vieilli de dix ans. Ses traits s'étaient tirés, ses yeux voilés ; ses mains étaient agitées d'un tremblement sénile ; il ne mangeait plus, ne dormait plus. Il sortait pour aller aux nouvelles. On allait leur donner une bonne leçon aux Prussiens ! Déjà on commençait à reprendre l'Alsace, ce n'était pas trop tôt. L'Angleterre se mettait de la partie ; elle avait coulé sept bateaux allemands, pour commencer, dont deux cuirassés tout neufs, c'était un Calaisien qui l'avait dit. Ils passaient par la Belgique ; quelles canailles, après avoir juré de respecter la neutralité, et mis leur signature au bas des traités ! Mais les Belges ne se laissaient pas faire ; le roi Albert n'avait rien voulu savoir (un héros, ce roi Albert) ; et ils avaient reçu à Liége une belle frottée. Ils ne passeraient pas. Il y aurait une grande bataille, du côté de Waterloo probablement : les grandes batailles avaient l'habitude de se passer du côté de Waterloo. Dans trois mois tout serait fini. Six semaines de résistance pour laisser aux Russes le temps de s'organiser un peu ; puis les Cosaques arrivent, et alors, adieu Guillaume ! J'aime mieux être à Lambersart qu'à Berlin.

Pauvre Jules ! Il n'avait plus sa belle voix d'autrefois, il ne détachait plus les syllabes dans les passages à effet. Il parlait avec volubilité, prenait un mot pour un autre, bredouillait, bégayait. Il avait peine à déchiffrer *l'Écho du Nord* ; et sous prétexte de montrer un article à Maman :

— Tiens, lis-moi ça, et tout haut encore ; tu m'en diras des nouvelles !

Il la faisait lire pour lui, sans en avoir l'air.

Un beau jour, on apprend que les Allemands sont à Tournai. Comment seraient-ils à Tournai, puisqu'ils sont arrêtés à Liége? Ils ne sont plus à Tournai ; il paraît qu'ils sont à Lille. Oui ; des officiers qui sont arrivés en automobile. Et puis des uhlans. Ils sont allés trouver le maire, revolver au poing ; ils lui ont dit que la ville était à eux. Il n'y a pas eu bataille, parce que les Français se sont retirés exprès, ne voulant pas que Lille fût mise à feu et à sang. Voilà.

Les Allemands sont à Lille. Demain, peut-être, on verra le casque à pointe dans les rues de Lambersart. Ils ont tout ravagé en Belgique, tout brûlé. Un ouvrier belge vient d'arriver chez sa belle-sœur, auprès du Canon d'Or ; il raconte qu'ils ont incendié sa maison, sans motif, pour le plaisir. Ils ont des hommes désignés pour cela, qui jettent des pastilles incendiaires ; tout flambe. Ils ont fusillé des prêtres ; il les appellent comme ça des francs-tireurs. Ils ont forcé des vieux à marcher devant eux, et ces pauvres vieux ont été tués par les balles de leurs propres fils. Ils ont violé des femmes, ils ont assassiné des enfants ; les officiers ne disent rien, au contraire, ils sont pires que leurs soldats. Le Belge dit qu'ils ont bu le contenu de toutes les bouteilles, de tous les tonneaux qu'ils ont pu trouver dans les caves. Ils arrivent, ivres de vin et de sang. Ils sont là.

Mais Maman ne sut jamais ce qui se passa pendant les jours qui suivirent. Hélas ! La grande tragédie qu'elle jouait pour sa part ne suspendait pas les drames individuels de la misère humaine, ce fardeau de souffrance — si lourd à porter qu'il écrasait les corps avec les âmes, et qu'elle marcha voûtée depuis lors, — n'empêchait pas les autres douleurs de frapper leurs proies. Son mari, celui qu'elle n'avait jamais quitté, fût-ce un seul jour ; celui qui faisait partie de sa vie au point qu'elle ne distinguait plus leurs deux êtres, et qu'elle disait : « nous voulons », au lieu de dire : « je veux » ; celui qu'elle avait aimé d'un amour toujours frais, toujours renouvelé, depuis la première fois qu'il apparut à son regard; celui dont elle chérissait jusqu'aux faiblesses, parce qu'elles lui étaient devenues familières et nécessaires : Jules passa de l'agitation de la guerre à l'éternel repos.

Le coup qui l'abattit, ce fut la nouvelle inouïe qu'il apporta lui-même à Maman : les Allemands à Lille, les Allemands à Lille. Il avait toujours repoussé même cette crainte comme un sacrilège ; lorsqu'elle se réalisa, on eût dit qu'il préférait mourir. Le soir où il se figura les uhlans arrivant sur la Grand'-Place, au pied de la colonne d'où la Déesse du Siège regarde la ville, une fièvre violente le prit, et le terrassa. Le vieux pharmacien qui représentait la science et la vie ne sut que dire, et conseilla à tout hasard un sinapisme. Cela dura trois

jours ; le délire le tenait, et il ne reconnaissait pas Maman. Dans les intervalles lucides, il voulait regarder par la fenêtre ; il ne disait pas pourquoi. Maman levait le rideau, et, doucement :

— Il n'y a personne.

Il ne répondait pas et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

Elle hésitait à faire venir le prêtre, de peur de l'effrayer ; il le demanda lui-même ; non pas le vicaire, il ne voulait pas de celui-là ; il voulait le vieux curé, celui qui ne faisait pas de politique, et le saluait toujours aimablement quand il le rencontrait. Quand il se fut confessé et qu'il eut communié, il dit :

— Tu es contente de moi, Maman?

Vers la quatrième aube, la mort entra dans la maison en même temps que le jour blafard. La nuit avait été meilleure, plus calme ; la respiration du malade était devenue si légère qu'on l'entendait à peine. Il s'éveilla, vit Maman assise dans un des deux fauteuils donnés par les enfants, et lui sourit. Il tendit la main vers elle, voulut parler. Il dit, péniblement :

— Jeanne... Maman...

Sa voix s'affaiblit ; parmi les mots inintelligibles qu'il prononça, on pouvait comprendre seulement qu'il parlait du jardin ; et de Jacques. Tout d'un coup, ses doigts se crispèrent, il saisit la couverture, comme s'il eût voulu la ramener à lui. Il fit plusieurs fois ce geste ; puis il demeura immobile, et ce fut tout.

Sans l'aide de Sophie, Maman ne serait pas sortie de cette crise. Sophie arriva ce matin même. Ses patrons étaient partis elle ne savait où, en gardant seulement le chauffeur et une femme de chambre ; ils lui avaient réglé son mois, et l'avaient mise à la porte. Le plus naturellement du monde, Sophie prit la route de Lambersart.

Elle allait chercher un asile, et ce fut elle qui apporta le secours. Maman put se jeter dans ses bras pour pleurer. Maman put lui raconter comment il était mort. Elle força Madame à se reposer, à prendre un bouillon ; elle était sûre que Madame n'avait seulement rien pris depuis trois jours ; Madame savait bien que le bon Dieu ne voulait pas qu'on se détruisît de la sorte.

Tous les soins qui accompagnent la mort, et qui froissent

jusqu'au dégoût la sensibilité des cœurs meurtris, elle s'en chargea. Sophie s'occupa de la robe de Madame, acheta les cierges, prévint le secrétaire de mairie, fixa, elle, Sophie, le jour et l'heure de l'enterrement. Il pleuvait ; ce fut elle qui abrita Madame, qui la soutint pendant le trajet de la maison à l'église. Elle se tint près de Madame pendant le service funèbre ; et quand Maman avait la force de lever les yeux, elle voyait à travers ses larmes le bon, l'humble visage de Sophie. Elle ne put empêcher Madame d'aller au cimetière ; elle l'entraîna de force, au moment où la première pelletée de terre résonna sur le cercueil.

Ce n'est pas tout. De ses bras vigoureux, elle porta Madame au lit ; elle la borda, lui mit des briques chaudes, et Maman se laissait faire comme un petit enfant. Elle ne quitta pas son chevet pendant les jours qui suivirent, et où Maman espéra rejoindre Jules sous la pluie de septembre qui pleurait sur son tombeau. Elle aida Maman à supporter la pire des peines, qui fut de sentir qu'elle était condamnée à vivre encore, et que cette même mort qui avait pris son mari, ne voulant pas d'elle, retardait le moment de leur suprême réunion. Elle parlait à Madame de M. Jean, qui était si taquin, et qui s'amusait à lui tirer les cheveux quand il était tout petit ; ou faisait semblant de se brûler parce qu'ils étaient rouges ; et de M. Pierre, qui aurait jamais pensé qu'il se ferait marin, il était si doux. Et le jour où M. Jacques était tombé dans un chaudron d'eau bouillante ! Il avait eu bien de la chance de ne se brûler que les mains.

Un matin, elle arriva triomphante avec le journal ; elle n'était pas très forte sur la lecture, mais on lui avait dit qu'il fallait porter *l'Écho du Nord* à Madame, parce qu'il était plein de bonnes nouvelles : les Allemands avaient été battus dans un pays qu'on appelait la Marne, ou quelque chose comme cela ; les Français les chassaient, et la guerre allait bientôt finir. La preuve, c'est que tout le monde riait dans les rues.

— Madame devrait aller voir les enfants à Lille ; rien qu'une journée ; cela lui ferait prendre l'air ; et surtout, cela changerait ses idées...

Sophie avait raison. Oui, Maman irait là-bas ; elle irait

revoir ses petits-enfants, leur parler de leur grand-père. Elle s'accrochait maintenant à cette idée, qui remettait un espoir dans sa pauvre vie désemparée.

Tous les objets familiers de la maison, qu'elle aimait autrefois, comme des compagnons très anciens, qu'elle défendait de la poussière, lui faisaient peine à voir. Ils ne sentaient donc rien? Ils ne souffraient donc pas avec elle? Ces assiettes à fleurs roses, c'est Jules qui les avait pendues au mur après de longues recherches sur la symétrie à leur donner. Ce coucou, ce malheureux coucou qui chantait toujours à contre-temps, c'est Jules qui le remettait à l'heure, en consultant sa vieille montre, la meilleure des montres, prétendait-il, plus exacte que l'horloge des Postes. Cette garniture de cheminée ces deux candélabres et cette manière de chalet suisse, c'est lui qui les avait découpés à la machine ; les enfants, alors tout petits, regardaient avec admiration la petite scie qui mordait le bois, et faisait voler la fine poussière jusque dans leurs cheveux. Préparer le repas, mettre le couvert, accomplir tous les gestes qui avaient pour unique objet son bien-être, quelle ironie, puisqu'il n'était plus là ! Allumer la lampe du couloir, pour qui, puisqu'il ne reviendrait plus? Elle échapperait à la hantise de ces souvenirs trop présents, au moins pour un jour. Elle embrasserait les petits. Elle parlerait à Antoinette; et Antoinette ne lui cacherait pas les nouvelles de Jacques, si elle en avait; elle aurait pitié de Maman dans son malheur.

Cette grise journée d'octobre tire à sa fin. On ne distingue plus l'allée du petit jardin ; la brume s'épaissit. Un chien aboie. La nuit entre dans la maison ; elle emplit peu à peu les pièces ; elle jette ses draperies sombres dans les coins, sur les murs, partout. Le feu s'est éteint ; il fait froid. Demain, Maman ira là-bas. Le petit Guy la reconnaîtra peut-être ; il aimait bien bonne-maman. Et la petite-fille? Elle a deux ans déjà ; elle babille. Est-elle jolie? Quelle est la couleur de ses yeux? Ressemble-t-elle à son papa?

Pressée par Sophie, Maman monte dans sa chambre, sa chambre déserte. Elle se déshabille lentement, dans l'obscurité. Elle prolonge sa prière : du fond de l'abîme où elle est, elle appelle le Seigneur. Au moment où elle va se coucher, non pas pour le sommeil apaisant qui répare les forces et rend le

goût de vivre, mais pour les longues insomnies coupées de rêves douloureux, voici qu'une rumeur sourde et lointaine l'étonne. Cela ne ressemble à rien de ce qu'elle a jamais entendu. On dirait des coups assénés avec un marteau géant, sur un rythme irrégulier ; tantôt espacés, tantôt rapides et presque continus. Ce ne sont pas des coups de marteau, ce sont des détonations, les vitres de la chambre sont ébranlées et tressaillent. Qu'y a-t-il donc?

Elle ouvre la fenêtre, et frissonne à l'air froid qui s'engouffre dans la chambre en tordant les rideaux. Là-bas, du côté de Lille, le ciel rougeoie. De longues flammes s'élancent, ourlent de rose les gros nuages qui roulent au-dessus de la ville. La lueur s'avive, se meut, vacille ; des fenêtres flamboient comme au soleil couchant. Des flammèches volent ; des gerbes d'étincelles surgissent tout d'un coup, et se dissipent au vent. Quel immense incendie s'est allumé dans la grande ville? Un homme passe en courant ; on ne le distingue pas, on entend seulement ses pas dans le grand silence, et sa voix :

— Les Prussiens tirent sur Lille ! Lille est en feu !

C'est vrai. C'est la guerre.

Les voilà donc revenus, ces Allemands qu'on disait si loin? Ils brûlent la ville, c'est naturel, ils brûlent toutes les villes. Maman ne s'étonne plus ; elle n'a plus la force de s'étonner. Elle est sous l'étreinte d'une fatalité qui s'ajoute aux autres, aussi impossible à fuir que la mort, et de la même espèce. Lille brûle. — Et les enfants?

Sophie, enveloppée d'un châle, arrive à ses côtés sans qu'elle l'ait entendue venir, tant son attention est fixée sur la colonne de feu qui semble vouloir allumer le ciel. Toutes deux, elles regardent ; toutes deux, elles écoutent. Sur quel quartier tire-t-on? Quelles maisons brûlent?

— C'est vers la gare, — dit Sophie.

— C'est vers le boulevard de la Liberté, — dit Maman.

Les coups s'espacent ; le bruit cesse ; mais la flamme monte toujours, sinistre, dans l'horreur de la nuit.

— Madame, je vous en prie, fermez la fenêtre, — dit Sophie.

— Nous irons demain, — dit Maman.

Elles partirent au matin. Le brouillard d'automne, qui de ces plaines humides fait son habituel domaine, épandait autour

d'elles son mystère et sa douceur, émoussait les formes, voilait les couleurs, étouffait les sons. Elles sentaient sa moiteur sur leur visage ; il était si dense, qu'on aurait dit qu'elles le touchaient ; des gouttelettes se condensaient sur leurs vêtements ; l'air saturé d'eau semblait pénétrer dans leur corps même, et les glaçait. Elles ouvraient en marchant des sillons qui se reformaient derrière elles. Ombres noires perdues dans cette blancheur diffuse, elles suivaient de près la ligne des maisons, qui déchirait la ouate légère. De près, elles voyaient les portes fermées, les volets clos, comme si les habitants avaient eu peur d'apprendre ce qui se passait au dehors.

Sorties du village, sur la route qui mène à la ville, le brouillard se levait paresseusement. Des remous agitaient la masse remuée ; des nappes bleuâtres planaient, desssinant dans l'air des courbes capricieuses et molles. A droite et à gauche surgissaient les troncs des arbres, profilant leur silhouette sèche et noire au milieu des vapeurs. Mais les prairies étaient encore recouvertes du manteau de brume, et la tête des vaches paisibles émergeait à peine de ces blancheurs feutrées.

A mesure qu'elles s'approchaient de Lille, elles entendaient des cris, des galopements de chevaux. Des coups de fusil, qui paraissaient encore très lointains, claquaient ; une mitrailleuse crépitait, puis se taisait. Personne dans la maisonnette de l'octroi, personne sur le pont-levis ; sur l'Esplanade, des chevaux morts, couchés au milieu des feuilles jaunies, et baignant dans leur sang ; et tout d'un coup, une troupe de soldats courant ; des soldats étranges, et tels que Maman n'en avait jamais vus, vêtus de gris-vert, coiffés de casques lourds, lourds eux-mêmes, grands, hirsutes ; un chef vociférait d'une voix rauque. Ils dépassèrent les deux femmes sans leur prêter attention. Elles allaient.

Comme elles arrivaient à hauteur de la rue Royale, avant même qu'elles eussent la conscience exacte de ce qui se passait, en même temps qu'elles étaient assourdies par un fracas qui déchirait leurs oreilles, une trombe d'air les jetait sur le sol. Des murs s'écroulaient, des briques volaient autour d'elles ; un nuage de plâtras semblait jaillir du sol comme d'un volcan. Elles se relevèrent ; la maison qui était devant elles ne présentait plus qu'un amas de décombres ; des poutres flambaient. Leurs

robes étaient déchirées ; les cheveux de Sophie s'écroulaient sous son chapeau branlant ; les mains de Maman saignaient.

Elles couraient maintenant, leurs tempes battaient ; leur visage était brûlant ; leurs yeux voyaient trouble, et il leur semblait qu'au brouillard blanc de tout à l'heure, un brouillard rouge avait succédé. Au coin du boulevard Vauban le pied de Maman heurta quelque chose; elle faillit tomber encore. C'était le cadavre d'un soldat, qui tenait son fusil serré ; un chasseur à pied, tout jeune; de sa tempe coulait un mince filet de sang. Maman tira son chapelet, le posa sur la poitrine du mort, reprit sa course : une force invincible la poussait en avant, bien qu'elle n'eût plus de souffle et qu'elle sentît ses jambes fléchir sous elle... De temps à autre un écroulement semblable à celui qui les avait abattues, mais moins proche, ponctuait de son fracas sinistre la course des deux femmes éperdues.

La rue Nationale, entrevue au passage, leur parut immense. Place de la République, elles aperçurent d'autres soldats qui couraient ; des soldats français ; d'autres encore étaient arrêtés près du Palais des Beaux-Arts, et leur adressèrent la parole ; mais elles ne comprirent pas ce qu'ils voulaient dire. Elles allaient. Elles arrivaient près du but ; elles reconnaissaient la porte jaune de la maison ; elles l'atteignaient. Sophie tira la sonnette de toutes ses forces ; mais elles l'entendirent qui résonnait longuement dans le silence des demeures vides. Elles frappèrent, et ce bruit aussi résonna lugubrement. Alors elles s'assirent sur les marches ; tout sombrait autour d'elles.

Il parut à Maman que quelque chose avait remué derrière le soupirail de la cave. Elle cria, en se penchant :

— C'est nous, c'est Maman !

Rien ne répondit ; mais après une nouvelle attente, la porte s'ouvrit. C'était Antoinette, toute pâle, recouverte d'un manteau de voyage. Elle prit Maman par la main, l'entraîna vers l'escalier de la cave, la fit descendre avec elle.

Alors elle parla, heureuse de s'épancher. Dès la mobilisation, Jacques était parti avec son régiment ; on disait qu'il allait en Belgique, mais elle ne savait pas où il était maintenant. Joe était au 110e aussi, dans une autre compagnie, sous les ordres d'un capitaine qui justement habitait une villa voisine de la leur à Malo. Antoinette était restée à Malo jusqu'au

7 octobre ; en arrivant à Lille, elle n'avait plus trouvé ses parents, partis pour Paris sur la voiture de livraison de l'épicerie. On croyait d'abord qu'il n'y aurait rien ; et puis un train était entré en gare, tout plein d'Allemands ; les Français les avaient chassés, des chasseurs et des goumiers. Et puis un taube avait jeté une bombe près de l'hôtel des Postes. Et puis ils étaient revenus ; et puis on s'était battu, tout près de là, à la porte de Douai ; et puis ils avaient tiré sur Lille avec leurs gros canons. Alors elle était descendue dans la cave, avec Guy et Angélina ; et elle y avait passé toute la nuit ; et elle n'osait pas remonter.

La scène était étrange. Une bougie, plantée sur une bouteille, mettait un point lumineux au centre de la cave ; elle agitait sa flamme jaunâtre au moindre déplacement d'air, et l'on voyait les grandes ombres qui couraient sur le mur. Antoinette avait forcé Maman à s'asseoir sur un escabeau; elle-même et Sophie restaient debout. Le petit Guy, étendu sur un matelas, regardait bonne-maman de ses grands yeux tristes et étonnés ; sa sœur gazouillait, et jouait avec son soulier. On devinait, dans la pénombre, les trésors familiers de la cave, le grand tas de pommes de terre, la grille du garde-manger ; le tonneau de bière sur son chevalet avait l'air d'une bête tapie.

— Ce n'est pas tout ça, — dit Sophie, — il faudrait s'arranger.

Elle avait tout de suite déniché un balai ; elle balaya, de façon à faire un petit carré bien propre au milieu de la cave : la maison d'habitation. Puis elle enleva quelques toiles d'araignées qui pendaient du plafond, et qui l'offusquaient. On eut beau vouloir la retenir ; elle disparut dans les régions supérieures, revint avec deux chaises, et des couvertures pour Madame. Nouvelle expédition, qui vaut aux habitants un réchaud à alcool, du lait, du pain trouvés dans la cuisine. Et une lampe ! Impossible de se passer de lampe, on ne savait pas ce qui pouvait arriver. Sophie grimpait toujours, haletante et radieuse. Maman lui dit qu'elle ressemblait à la colombe de l'arche, et elle rougit de plaisir, encore qu'elle n'eût pas très bien compris. Le bruit étouffé des coups de canon arrivait pas intervalles ; la maison était ébranlée jusque dans ses fondements.

Maman dit :

— Il faut que nous repartions ; nous ne pouvons pas laisser la maison de Lambersart toute seule.

Elle lissa, du mieux qu'elle put, les plis de sa robe déchirée, remit droit son chapeau, rabattit son voile, et se leva.

Alors le petit Guy éclata en sanglots :

— Bonne-maman, ne t'en va pas, Bonne-maman !

Et Antoinette, timide, presque humble, à voix basse :

— Maman... je n'ai pas toujours été gentille avec vous...

Ce fut ainsi que maman resta. Elle abandonnerait, quoi qu'il en advînt, la maison de Lambersart, tout ce qu'elle possédait au monde. Elle reprendrait, puisque c'était nécessaire, son rôle d'autrefois ; elle redeviendrait celle qui veille sur les petits, soutient les faibles ; l'âme du foyer. Elle oublierait son propre deuil ; elle ferait appel à toutes les forces qui lui restaient, pour accomplir cette nouvelle tâche. Elle les guiderait, sa fille Antoinette, et ses petits-enfants, à travers la tourmente, jusqu'au jour où les autres reviendraient, Jacques, Pierre et Jean...

Cependant, au loin, trois cœurs ardents et douloureux, perdus dans la grande foule des hommes qui combattaient et qui mouraient, évoquaient la douceur de son amour. Leur pensée essayait de retrouver la sienne à travers les espaces ; comme les oiseaux d'un même vol qu'a dispersés la tempête et qui s'appellent dans le ciel, leurs désirs s'élançaient vers Maman, d'un élan désespéré ; et c'était la pire cruauté du sort, que ces âmes aimantes ne se rejoignaient point. Jacques, Pierre et Jean, se plaisaient à imaginer Maman, sauvée à temps du danger, réfugiée en quelque ville de France où les Barbares n'avaient pas accès, et d'où elle leur écrirait bientôt, de sa belle écriture régulière, de son style simple et doux. Elle leur parlerait de leur père : et toute leur misère serait oubliée, dans la grande joie des liens d'amour enfin renoués.

Or, peu après le temps où la bataille finissait dans Lille, où les soldats allemands s'avançaient au milieu des ruines en chantant la gloire de leur Dieu, où les habitants sortaient de leurs abris pour déblayer les décombres et recevoir l'envahis-

seur, peu après ce temps-là, Jean tombait. A un mois de distance, Pierre tombait à son tour.

Jean tombait sans connaître la gloire des morts héroïques, tué au poste où un autre avait été tué la veille, et où celui qui prenait sa place serait tué peut-être le lendemain. C'était sur une colline d'Alsace, dans une tranchée à la lisière d'un bois, le soir ; un éclat de shrapnell l'atteignait en pleine poitrine ; il s'affaissait, il était mort. Les rougeurs du soleil couchant étaient son apothéose, et l'odeur des pins l'encens de son sacrifice. On l'avait enterré la nuit, en profitant d'un moment de trêve ; déjà le souffle de l'hiver ébranlait la croix de bois plantée sur son tombeau.

Sous ce ciel gris et bas, chargé d'eau et de neige, au milieu de la plaine inondée qui ressemblait à un linceul, devant l'Yser, Pierre commandait une compagnie de fusiliers marins. Chaque pas qu'il faisait sur cette terre boueuse était une étreinte dont il se dégageait à peine, comme si elle avait voulu déjà le prendre tout vivant. On lui avait dit de tenir sa tranchée, il la tenait. La tranchée était devenue un fossé et un charnier ; trempé, couvert de glaise ainsi que d'un manteau, las, affamé, il tenait.

La nuit du 10 novembre, les mitrailleuses d'en face crépitèrent toutes à la fois ; on sentit venir l'assaut ; on entendit les hurlements des ennemis déjà tout proches, les cris des blessés, les appels des chefs. Le corps à corps s'engagea dans la tranchée même, et Pierre tint sa tranchée. Mais tandis qu'il avait l'orgueil de voir, dans l'éclair d'une fusée, l'assaillant qui se retirait en désordre, une balle vint le frapper à la tête. Son agonie dura trois jours.

Son corps repose au cimetière des marins, près de Nieuport ; il y a sur le tertre de sable un vieux christ en cuivre pris dans une des maisons démolies, et une bouteille où est enfermé son nom. Son repos est bercé par la plainte éternelle de la mer.

Jacques seul continuait sa route à travers la bataille — aussi longtemps que Dieu voudrait.

(*La fin prochainement.*)

PAUL DARMENTIÈRES

A PROPOS DE CLAUDE DEBUSSY

Peu d'artistes partagent la gloire enviable d'avoir opéré une révolution aussi profonde que celle accomplie, dans le domaine musical, par le compositeur français qui vient de disparaître. Depuis l'époque où les Florentins, voulant ressusciter à leur façon la tragédie antique en musique, créèrent le *dramma* ou *opera per musica*, un bien petit nombre de noms surgit de l'histoire du théâtre lyrique, au-dessus de la production courante : Monteverdi, Lulli, Rameau, Mozart, Gluck, Rossini, Wagner, sont quelques-uns de ces sommets autour desquels se groupent — et se disputent — les « épigones » de tout rang et de toute taille, qui se vouèrent à cette forme décevante du drame musical, à la recherche de cette quadrature du cercle que serait — si jamais elle pouvait exister — la fusion parfaite, idéale, de l'action, de la musique et de la poésie, mirage toujours poursuivi et jamais atteint.

Suivant son esthétique ou son éthique, chaque siècle a voulu essayer cette réalisation, toujours imparfaite, quel que fût le génie des musiciens qui y consacrèrent leur effort. Après Lulli, après Rameau, Gluck pensa y parvenir, et Wagner de même, cent ans après Gluck. Or, à peine Wagner avait-il conquis l'univers musical, que surgissait, en France, un musicien qui venait tenter à son tour de résoudre l'insoluble problème. Après *Tristan*, *Pelléas ;* après Wagner, Debussy. Sans doute, ceci ne tuera pas cela ; mais, quelque jugement que porte l'avenir

sur ce compositeur, dont je voudrais essayer d'indiquer sa place dans notre histoire musicale ; quelle que soit la longévité d'œuvres qui, vraisemblablement, vivront par autre chose et pour d'autres causes qu'une originalité formelle, il est dès maintenant acquis que l'œuvre de Debussy ne peut être considéré comme une exception brillante, mais qu'il forme un chaînon nécessaire de l'évolution de la musique moderne.

Un autre, peut-être, aurait pu l'enrichir des procédés que ses adversaires lui reprochaient et que ses adeptes se sont empressés d'adopter, soit par conviction, soit par mode ; mais lui seul était assez doué pour mettre sa sensibilité en harmonie avec les procédés techniques, matériels, somme toute, qui constituent son « système ». Aussi a-t-on pu avancer, non sans quelque raison, que Debussy ne ferait pas école, mais susciterait tout au plus des contrefaçons de sa manière.

Il est incontestable que la musique française moderne tient la tête parmi les écoles rivales, d'Italie, d'Allemagne ou de Russie, après avoir longtemps conservé un rang inférieur, au temps de Schumann, de Liszt et de Wagner. Cette renaissance, qui se perçoit à peine vers la fin du second Empire, se marque dès le lendemain de la guerre de 1870. Après la platitude du milieu du XIXe siècle, dont s'exceptent seuls un Berlioz à son déclin et un Gounod déjà glorieux, il se produisit, chez nos jeunes musiciens, un revirement salutaire vers la musique non dramatique, vers la musique pure, tandis que leurs aînés, négligeant le quatuor, la sonate ou la symphonie, se consacraient quasi-exclusivement, depuis la fin du XVIIIe siècle, à l'opéra ou à l'opéra-comique. Pour la musique religieuse, elle était descendue à un niveau des plus bas, dans l'attente d'un César Franck.

Musique d'orchestre et musique de chambre passaient, dans l'opinion générale, pour être l'apanage exclusif de l'Allemagne. L'une et l'autre n'étaient guère cultivées qu'en tant qu'exercice d'école, et encore ! Le grand public les ignorait, et seule une minorité d'amateurs daignait s'intéresser à leurs manifestations, à condition qu'il ne s'agît pas d'œuvres modernes. Il était entendu que le Français, n'ayant pas « la

tête épique », comme disait Voltaire, ne devait pas non plus avoir la tête lyrique ni symphonique. L'opéra-comique, la romance, voire le ballet, voilà le domaine qui lui était concédé. Un Berlioz ou un Félicien David n'étaient que de brillantes et fugitives exceptions, des curiosités plutôt, sans aucune influence sur le goût régnant, et qui, pour réussir ou plutôt se faire tolérer, devaient encore sacrifier au goût dramatique du public en composant leurs symphonies « à programme », espèces d'oratorios profanes ou opéras de concert.

Pasdeloup, en conviant un auditoire « populaire » à des concerts analogues, par leur composition, à ceux du Conservatoire réservés à un petit nombre de privilégiés ; Pasdeloup qui rêvait de faire une place aux « jeunes », tout en mettant à la portée du grand nombre l'audition des classiques, encourageait par là même les musiciens français à écrire autre chose que des opéras ou des opéras-comiques. Vers 1870, une renaissance symphonique s'esquissait, grâce à lui. Dans la vaste enceinte du Cirque Napoléon, il accueillait, à côté des grands classiques et romantiques, les essais de ses jeunes camarades ; ceux-ci ayant désormais quelque chance d'entendre et de faire entendre leurs partitions purent se hasarder à la composition symphonique pure. Après Gounod et Gouvy (ce Gouvy qui s'en alla vivre à Leipzig, ne pouvant se faire un nom en France), Massenet, Saint-Saëns, Bizet, Guiraud, Théodore Dubois, Lalo, Reyer, Franck, furent ainsi révélés aux dilettantes, entre une ouverture de Beethoven ou de Weber et une symphonie de Beethoven, de Mendelssohn, de Mozart ou de Haydn, à côté d'un fragment de Bach ou de Haendel.

C'était la période héroïque : le développement de la musique d'orchestre et de la musique de chambre dans notre pays date surtout de la période qui suivit la guerre. Le « Concert national », fondé par Édouard Colonne à l'Odéon, en 1872, les « nouveaux Concerts » de Lamoureux, créés en 1881, favorisèrent cette éclosion réfrénée jusque-là par la mode, les préjugés, le manque d'éducation des auditeurs, et surtout par l'absence d'organes de transmission entre l'artiste et le public.

C'est alors que nos chefs d'orchestre révélèrent pleinement Berlioz, à côté des anciens maîtres et des romantiques. C'est alors que timidement d'abord, puis plus audacieusement avec

Lamoureux, le public français fut mis en contact avec l'œuvre wagnérien, — dont le triomphe trop retardé chez nous devait restituer à la musique dramatique sa dignité perdue et rendre possibles de respectueuses et intelligentes reprises de Mozart et de Gluck.

C'est alors aussi que fut créée par Romain Bussine et M. Saint-Saëns, cette « Société nationale de musique » dont la devise : *Ars gallica*, indiquait nettement (on savait encore le latin à l'époque) son intention de se vouer à la défense et illustration de la musique française en dehors du théâtre. Depuis quarante-sept ans — à commencer par son fondateur Saint-Saëns, Bizet, Guiraud (le maître de Debussy), César Franck et son école, Massenet, Théodore Dubois, Alexis de Castillon, Ed. Lalo, Bourgault-Ducoudray, Ch.-M. Widor, Ch. Lenepveu et autres — presque tous les « jeunes » ont fait leurs débuts dans cet utile laboratoire d'expériences sonores. Grâce à la « Nationale », le prix de Rome inconnu qu'était Debussy, fit entendre ses premières compositions : *la Damoiselle élue* (8 avril 1893), le *Quatuor* à cordes (29 décembre), deux *Proses lyriques* (17 février 1894), le *Prélude à l'après-midi d'une faune* (29 et 30 décembre), les *Chansons de Bilitis* (17 mars 1900) et rassembla autour de lui « cette phalange enthousiaste, qui seule peut sauver de l'indifférence une musique neuve, même l'imposer à la stupeur de la foule ». (L. Laloy.)

Dès sa première apparition à l'Institut (23 juin 1883), lors du jugement du prix de Rome, Claude Debussy avait suscité l'étonnement de ses contemporains. Agé de vingt et un ans, lorsqu'il se présenta pour la première fois au concours, il s'y classait d'emblée au second rang. La cantate imposée, sur un poème d'Émile Moreau, s'intitulait *le Gladiateur*. Les concurrents de Debussy étaient M. Paul Vidal, qui fut l'heureux lauréat, René, X. Leroux et Ed. Missa. Nous ne savons ce qu'inspira à Debussy le livret d'Émile Moreau, mais les diligents analystes du théâtre et de la musique, Édouard Noël et Stoullig, ont rapporté l'impression que fit sur l'auditoire académique sa partition du *Gladiateur* :

« Chez M. Debussy (le premier second prix), écrivent-ils,

il y a certainement moins d'acquis, mais il y a peut-être plus de personnalité que chez M. Vidal. Le jury a sagement agi en l'obligeant à rester une nouvelle année sur les bancs de l'école ; déjà fort heureusement doué, il y acquerra l'instruction solide qui lui manque encore. Ajoutons que le jeune compositeur avait, comme on dit, un gros atout dans son jeu : mademoiselle Krauss, elle-même, chantait le rôle de Fulvia et l'a rendu divinement. Ah ! si seulement l'étiquette n'avait pas empêché d'applaudir ! La partie de la basse était tenue on ne peut mieux par M. Taskin ; on voit que M. Debussy ne peut se plaindre d'avoir été médiocrement interprété. »

Avec *l'Enfant prodigue*, scène lyrique d'Édouard Guinand, Debussy, qui avait pour concurrents René Missa, Kaiser et Xavier Leroux, obtint le premier prix l'année suivante, et l'on sait que Gounod soutint avec conviction sa candidature. Vingt-deux voix sur vingt-huit votants le lui décernèrent dès le premier tour de scrutin. « De l'avis unanime, le concours avait été remarquable et la partition de M. Debussy passait pour une des plus intéressantes qui aient été entendues à l'Institut depuis plusieurs années [1]. »

L'Enfant prodigue a eu la fortune assez rare, pour une cantate de concours, d'entrer depuis la grande vogue du compositeur, au répertoire de concert, — on l'a même dramatisé — et toute cantatrice qui se pique de modernisme s'est donné la peine d'apprendre l'air de Lia qu'avait créé madame Rose Caron en 1884.

Si l'on se reporte à la production lyrique de l'époque, on reconnaît sans peine que cet *Enfant prodigue* — titre symbolique pourrait-on dire — devait par ses harmonies osées, par ses rythmes de danses que teinte déjà un reflet oriental à la manière russe, singulièrement dérouter les critiques qui étaient conviés à apprécier dans leur nouveauté : *Henry VIII* et *la Korrigane* à l'Opéra, *Manon*, *le Baiser*, *l'Enclume*, *Partie carrée*, *Joli Gilles*, *Lakmé* ou *Saute marquis* à l'Opéra-Comique ; tandis que Pasdeloup, à la veille de sa retraite, donnait la *Symphonie orientale* de Godard, *le Camp de Wallenstein* de M. Vincent d'Indy, et

1. Noël et Stoullig, *Annales du Théâtre et de la Musique*, 1883 et 1884.

qu'au Châtelet, Colonne, tout en exhibant Rubinstein et Sarasate, ou Faure dans des fragments d'*Hérodiade* et de *Sigurd*, vulgarisait l'œuvre de Berlioz en permettant aux amateurs d'instituer une comparaison avec son confrère Lamoureux qui, débutant au Château-d'Eau, pratiquait un éclectisme plus orthodoxe en se vouant non seulement à Berlioz, mais encore à Schumann, à Wagner, à Emmanuel Chabrier...

Néanmoins le public ignorait encore dans sa plus grande partie l'œuvre wagnérien; encore plus l'école russe était-elle lettre close pour nos amateurs et même pour nos artistes, hypnotisés par l'homme de Bayreuth. Or, Debussy, étant encore élève du Conservatoire [1], avait eu l'heureuse chance de faire la connaissance de ces compositeurs orientaux qui, lorsqu'ils n'étaient pas entrés en contact trop intime avec l'école allemande comme un Tchaïkovsky par exemple, avaient gardé, tel Moussorgski, une saveur de terroir bien éloignée des poncifs germaniques issus de Mendelssohn et de l'école de Leipzig. C'est à l'audition ou à la lecture de ces partitions, encore mystérieuses pour tant d'autres, que Debussy devait recevoir la révélation de sa véritable nature d'artiste à laquelle il répugnait de suivre les sentiers battus. Grâce à ce hasard d'un voyage en Russie, dès 1879, en qualité de « pianiste familier » d'une dame Metch, femme d'un ingénieur russe des chemins de fer, il s'était créé une mentalité sensiblement différente de celle qu'auraient pu lui former ses bons maîtres du Conservatoire, César Franck ou Guiraud. Une fois à Rome, il crut pouvoir se livrer plus librement à sa fantaisie que lors du concours de l'Institut, et chercher des inspirations chez ses poètes de prédilection.

La première année, son « envoi » réglementaire fut un fragment de drame lyrique d'après Henri Heine, *Almanzor*. La

1. Debussy (Claude-Achille), né à Saint-Germain-en-Laye, le 22 août 1862, après avoir étudié le piano avec la mère de Charles de Sivry (le bon pianiste du Chat Noir), laquelle avait été élève de Chopin, était entré au Conservatoire en 1873 ; l'année suivante il y remporta une troisième médaille de solfège, puis une seconde et une première médaille en 1875 et 1876. Pour le piano, il remporta des accessits en 1874 et 1875 et le second prix en 1877 ; il reçut enfin le premier prix d'accompagnement en 1880, et seulement un second accessit de contrepoint et fugue en 1882.

seconde, il adressa à l'Institut une suite symphonique en deux parties, *Printemps*, qui, selon son commentateur, peut être considérée comme « les impressions d'Italie » du musicien. Mais l'emploi du ton de *fa dièze majeur* et le rôle instrumental joué par les voix (supprimées dans l'édition de 1913) ne furent pas, paraît-il, du goût de la commission de l'Institut, qui refusa l'ouvrage.

L'envoi de la troisième année fut *la Damoiselle élue*, poème lyrique, d'après Dante-Gabriel Rosetti, pour voix de femme, chœur et orchestre qu'il terminait à Paris, en 1887. Lors de l'audition des envois de Rome, au Conservatoire, ces deux partitions furent l'objet d'un conflit entre le jeune lauréat et l'Académie; celle-ci n'ayant pas agréé le *Printemps*, Debussy retira lui-même *la Damoiselle élue* du programme, d'où, par suite, son nom fut complètement supprimé. Le dernier envoi, une *Fantaisie* pour piano et orchestre, eut, dans une autre circonstance, un sort analogue, et a complètement disparu de la liste des œuvres du compositeur. La Société nationale devait, un jour, l'exécuter, mais après la répétition générale, l'auteur n'étant pas satisfait de la seconde partie, refusa de la faire entendre en public.

Le lauréat de 1884 revenait à Paris vers l'époque de l'Exposition universelle, et l'on peut croire qu'il fit musicalement son profit de toutes les auditions de musiques exotiques et pittoresques qui résonnèrent pendant six mois, du Champ de Mars au Trocadéro. Mais, une autre circonstance presque providentielle vint le confirmer dans les disposition que trahissent ses premières œuvres, et lui montrer clairement la route où il devait s'engager, consciemment et volontairement. Debussy, raconte son biographe, « fit la connaissance d'un vieux gentilhomme devenu professeur de musique. Il était musicien d'enthousiasme et du petit nombre d'initiés qui connaissaient alors *Boris Godounow*, de Moussorgski. C'est lui qui joua cette partition à M. Debussy, dans la version originale antérieure aux retouches de Rimski-Korsakov. Ce fut une révélation. M. Debussy était allé à Bayreuth en 1889, et avait entendu, ému jusqu'aux larmes, *Parsifal*, *Tristan* et *les Maîtres chanteurs*. Il retourna, l'année suivante, dans

la ville sainte et en revint désabusé, persuadé qu'on ne pouvait aimer à la fois deux formes d'art aussi opposées. »

Sans doute, Debussy ne pouvait-il plus trouver d'intérêt à l'audition des drames wagnériens, mais la rupture ne semble pas avoir été aussi immédiate, aussi définitive : lorsque l'Opéra donna, en 1893, la première représentation de *la Walkyrie*, afin d'initier le public de théâtre à la Tétralogie, M. Gailhard eut l'idée de donner la veille, 12 mai, sur la scène du théâtre, un concert-conférence sur *l'Or du Rhin*. Catulle Mendès fit la conférence, et de nombreuses pages de la partition de Wagner furent chantées ce jour-là, accompagnées par deux pianistes : ces deux pianistes étaient Raoul Pugno et Claude Debussy, dont, un mois auparavant, le nom avait été pour la première fois imprimé sur le programme de la Nationale. Le merveilleux pianiste qu'il était n'avait pu résister à cet acte de foi wagnérienne, qui ne faisait d'ailleurs aucun tort à sa renommée naissante. Acte de foi qui fut sans doute le dernier, car à la même époque précisément, MM. Camille Mauclair et Lugné-Poë faisaient représenter, sur la scène des Bouffes-Parisiens un drame alors bien peu connu, sinon inédit, de M. Maurice Maeterlinck, *Pelléas et Mélisande*, « qui rendit inopinément bien amusante la lecture des feuilletons dramatiques de l'époque, tant les critiques que l'on sait, d'une même voix, retrouvaient dans le drame nouveau toutes les situations théâtrales connues, depuis Shakespeare jusqu'à Courteline, en passant par Feuillet, Musset, M. Poé et Augier [1] ». Debussy, lui, lut ou vit *Pelléas*, et, sans se soucier de l'opinion de nos augures, enthousiasmé pour les beautés qu'il y découvrit, pour des situations et des personnages qui répondaient merveilleusement à sa façon de sentir et à sa fantaisie, — il rendit à Mendès un livret de *Chimène*, drame lyrique dont il avait, paraît-il, écrit déjà un acte.

Très moderne dans ses goûts littéraires, le jeune musicien avait trouvé dans le jeune poète belge l'éveilleur de son génie dramatique. Alors que la plupart de ses aînés, voire de ses contemporains, erraient à la recherche de « livrets » selon l'ancienne formule ou — c'étaient les plus osés — suivant la

1. Ad. Van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, p. 140.

formule wagnérienne, légendaire, et, pour textes de mélodies, choisissaient plutôt au hasard qu'avec un discernement averti, des pièces de vers susceptibles de contenter à la fois leurs éditeurs et leurs auditeurs, Debussy, après quelques tâtonnements d'ailleurs assez heureux, avait trouvé en Verlaine — déjà élu vers le même temps, par M. Gabriel Fauré — l'un de ses poètes. Puis ce fut Mallarmé, qui lui inspira le prélude à *l'Après-midi d'un faune*, — son chef-d'œuvre, — Mallarmé qui avait proclamé naguère : « La contemplation des objets, l'image s'envolant de rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent; par là, ils manquent de mystère; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu, le suggérer voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole ; évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements [1]. » Ces lignes du poète ne pourraient-elles servir d'épigraphe à l'œuvre entier du musicien de *Pelléas*?

Symbolisme, impressionnisme, ces deux mots reviennent souvent dans les critiques qu'il a inspirées. C'est qu'en effet, ils semblent le mieux le caractériser quand on veut chercher des termes de comparaison dans les arts voisins. Tandis que d'autres compositeurs, suivant un autre courant contemporain, cherchaient leur voie dans le naturalisme, Debussy, d'esprit plus raffiné, de sensibilité plus moderne, avait plus d'affinités avec les poètes qui, rompant avec les écoles défuntes, romantique ou parnassienne, s'efforçaient, au moyen du vers libre, de libérer la poésie de la déclamation, de la fausse sensibilité, de la description objective, de « vêtir l'idée d'une forme sensible qui néanmoins ne serait pas son but à elle-même, mais tout en servant à exprimer l'idée, demeurerait sujet ». (Jean Moréas.) Partant de ce principe, ou de principes analogues, Debussy ne devait donner d'autre but à la musique que l'expression immédiate de sensations, d'impressions,

1. Stéphane Mallarmé, *Enquête sur l'évolution littéraire*, 1891.

sans jamais rechercher la description précise, littéraire. Pour lui, les grands maîtres de la musique : Gluck, Beethoven, et Wagner lui-même avaient été prisonniers de l'intellectualisme. La musique devait donc, elle aussi, se libérer de tout l'appareil pesant de la science pédantesque où elle était emprisonnée depuis des siècles ; renoncer aux prétentions littéraires ou philosophiques qui l'alourdissent et la gênent. Et tout d'abord, la musique française devait reprendre conscience de ses qualités natives, — qualités qu'elle avait possédées à un degré éminent à l'époque des Rameau et des Couperin : la simplicité, l'élégance, le naturel, et surtout la grâce et la clarté de la forme. Elle devait donc se débarrasser de la rhétorique sonore que lui avaient imposée les écoles étrangères, avec ces constructions symétriques, cette carrure de phrases, ces retours périodiques et prévus de *leitmotive* ou thèmes conducteurs, et surtout ces développements thématiques que jusqu'alors les musiciens considéraient comme les bases mêmes de leur art.

Mais, pour bouleverser ainsi les traditions universellement reçues et si universellement respectées qu'il semblait bien, depuis un siècle et demi, que l'art ne pût s'en évader sans cesser d'exister ; pour opérer cette révolution dans les moyens d'expression musicale, il ne suffisait pas seulement de rompre avec ces errements, de s'évader de cette conception logique, quasi immuable de la forme-sonate, par exemple ; il ne fallait pas seulement briser les règles de l'ancienne esthétique, — il fallait faire plus encore que n'avaient jamais osé les maîtres : il fallait inventer une langue musicale nouvelle, une technique encore insoupçonnée, créer presque de toutes pièces un nouvel idiome musical, une nouvelle syntaxe, une nouvelle matière sonore, combiner un nouveau coloris instrumental par des mélanges encore inédits des timbres de l'orchestre, inventer enfin et surtout des combinaisons harmoniques d'une surprenante rareté, des rythmes d'une saveur étrange, si l'on peut dire, pour l'oreille la plus exercée, grâce à l'emploi de gammes, d'échelles sonores désuètes ou exotiques, empruntées tantôt aux modes de l'ancien plain-chant, héritier des antiques modes grecs, tantôt à l'Orient ou à l'Extrême-Orient. Telle fut la tâche que s'assigna Debussy.

Son « écriture », qui ouvre à la musique des horizons jadis insoupçonnés, d'une complexité extrême dont l'auditeur profane ne se rend pas compte, mais dont l'exécutant, en revanche, doit scruter longuement les mystères, laisse loin derrière elle tout ce qui l'a précédé.

Pour l'initié, le secret de Debussy réside dans « l'emploi libéré de la *résonnance* naturelle. Les accords de septième et de neuvième, considérés hier comme « dissonants » et voués aux fourches caudines de la « résolution » consonante quelconque, apparaissent ici en leur qualité de *résonnances*, c'est-à-dire d'accords formés d'*harmoniques* naturels du son fondamental. Nulle théorie ne résiste à un fait. Les éléments de ces accords sont, précisément comme ceux des accords « consonants », des parties intégrantes du son fondamental; leur affinité essentielle résulte d'un phénomène objectif, d'ailleurs expérimentalement constaté. D'où la douceur de ces « résonnances », leur charme plus étrange, plus savoureux à mesure qu'on y rencontre des harmonies plus éloignées, des sons dont l'affinité commune devient, encore qu'essentielle, toujours plus complexe et subsiste même en l'absence du son fondamental [1] ».

Nourri, comme tant d'autres, de l'enseignement officiel du Conservatoire, mais libéré de l'influence de Wagner (et de Franck, qui fut un moment son maître), que ses contemporains subissaient avec allégresse comme un facteur assuré de succès, Debussy s'efforçait d'atteindre par une harmonie rare, faite de surprises pour l'oreille, d'enchaînements imprévus, de raffinement instrumental tout en petites touches, à l'expression directe des sensations et des sentiments dans leur vérité la plus essentielle, mais non dans leur réalité objective. Par là, évidemment, il se rattache à la fois aux symbolistes et aux impressionnistes de la peinture et de la littérature de son temps.

« Impression plutôt que peinture », écrivait Beethoven en tête de sa *Symphonie pastorale*. *Mutatis mutandis*, ne pourrait-on inscrire ces mots du « vieux sourd (c'est ainsi que notre musicien appelait un jour Beethoven), en tête de l'œuvre d'un Verlaine, d'un Pierre Loti — ou d'un Debussy.

1. J. Marnold, *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, p. 80. Cf. p. 315 et suiv.

Pelléas et Mélisande n'offre pas seulement, comme les œuvres antérieures du compositeur, toutes les combinaisons harmoniques ou instrumentales qu'il inventa, mais encore, a-t-on pu dire sans exagération, une image de la vie d'une intensité inouïe. On ne saurait trouver, en aucune autre partition dramatique, une si parfaite cohésion entre la parole et le chant. Et pourtant, dramaturge et musicien ont créé « leur œuvre chacun de son côté, à des années d'intervalle et même, ensuite, on raconte qu'ils se sont brouillés. Cependant, quand le poète écrivait ses lignes, il ne songeait à rien moins qu'à la musique, Cependant le musicien a respecté scrupuleusement la lettre du texte emprunté ; il s'est contenté de calquer le trait naïf et de noter la prosodie du verbe. Il n'a pas mélangé le drame parlé et la musique. Il a seulement accolé celle-ci à la tragédie. Toutes deux s'en vont côte à côte, d'instinct et autonomes. Cependant elles semblent former un tout indissoluble et il en résulte un double chef-d'œuvre. Vanité de tout système ! (voire « wagnérien ») : il en résuite *un* chef d'œuvre [1]. »

Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, — qu'il s'agisse de peinture, de littérature ou de musique, — les innovations techniques, formelles, de Claude Debussy furent nécesairement ce qui frappa le plus les premiers auditeurs, et même les seconds, de *l'Après-midi d'un faune* ou des *Nocturnes*. Pour le profane, toute innovation provoque un sentiment de surprise qui éveille sa curiosité, ou une gêne presque physique qui l'annihile presque complètement. L'initié, par contre, à condition bien entendu qu'il soit de bonne foi, s'intéresse à toute technique nouvelle. Or, cette technique nouvelle, ces étrangetés harmoniques ou instrumentales, ces gammes exotiques, ces rythmes inconnus, furent pendant longtemps ce qui les captiva exclusivement dans l'œuvre de ce musicien « décadent » ; peu à peu, Debussy fit école, ou du moins son art suscita des imitations, des contrefaçons faciles et éphémères, et c'est ainsi que, depuis vingt ans, il n'est plus une partition à prétentions « modernes » où l'on n'en-

1. J. Marnold, *ibid.*, p. 75-76. Cf. L. Laloy (*Comœdia*, 11 juin 1914) : « La musique, dans *Pelléas et Mélisande*, superpose au drame littéraire un drame musical dont les mouvements sont analogues, mais indépendants. »

tende résonner sans rime ni raison cors ou trompettes bouchés ou telles sonorités de harpe devenues banales, sur le fond grisaille d'un quatuor en sourdine.

Ainsi que l'a observé fort justement l'un des premiers critiques français qui se soient occupés de Claude Debussy, M. Georges Servières, « il est extrêmement glorieux pour un compositeur d'avoir été un novateur, un inventeur de formes et un découvreur d'harmonies. Mais si, en art, il est difficile de créer du neuf, il devient aisé bientôt aux habiles de copier des procédés, surtout lorsque les théoriciens viennent réduire en formules, presque d'école, la substance du « modern style ». N'importe quel échappé de Conservatoire est ainsi mis en mesure de prodiguer les neuvièmes, les quintes sucessives, jadis proscrites, d'adorner chaque harmonie de doubles et triples appogiatures, résolues ou non, de disposer les accords parfaits par quintes et quartes, au lieu de les échafauder par tierces et sixtes, de moduler, « sur pédale » ou sans pédale, aux tonalités les plus éloignées, d'emprunter les modes du plain-chant, la gamme chinoise ou japonaise, la gamme en tons entiers, ou d'altérer notre gamme européenne. L'engouement des jeunes générations pour l'impressionnisme musical a valu à M. Debussy une légion d'imitateurs forts compromettants. Les uns le dépasseront par leur habileté technique. De même que les copistes de Gounod et de Massenet ont imité la manière de ces maîtres jusqu'à la satiété, les siens dégoûteront le public de ses procédés dont ils ne prendront que les recettes profitables à l'ignorance et à la paresse [1]. »

L'influence de Claude Debussy ne s'est pas seulement étendue aux musiciens de sa génération et à d'autres plus jeunes ; certains de ses aînés n'ont pas dédaigné de suivre avec intérêt ses découvertes et d'en tirer profit, non seulement en France, mais encore à l'étranger. Je me rappelle que, lors du festival français qui eut lieu à Munich, en septembre 1910, M. Richard Strauss, qui suivit de très près cette manifestation, hélas! sans lendemain, se fit donner par M. Rhené-Baton, après l'exécution des *Nocturnes*, de multiples explications

1. G. Servières, *le Guide musical*, 20 avril 1913, p. 338-339. Cf. du même auteur, son premier article (et le premier de cette importance sur notre musicien), *Lieder français*, paru dans la même revue musicale le 15 septembre 1895.

par le jeune chef d'orchestre français, afin de pouvoir révéler à son tour aux Berlinois l'ouvrage inconnu encore en Allemagne. L'auteur d'*Elektra* et de *Joseph* n'a pas manqué d'en faire son profit.

Il ne faudrait pas attribuer cependant la vogue réelle et persistante d'une œuvre soit à la technique seule de son auteur soit au snobisme contemporain : le snobisme n'a jamais imposé un artiste pendant vingt ans ; tout au plus le soutient-il pendant une saison ou deux. Pour qu'une œuvre d'art vive, il faut qu'elle contienne autre chose que des sons ou des couleurs, eussent-ils le plus grand charme pour l'œil ou pour l'oreille ; il faut qu'elle soit plus qu'un exercice de pure virtuosité, qu'elle renferme une part de vérité quasi-éternelle. Certes, dans l'œuvre divers, sinon très nombreux de notre compositeur, il est plus d'une page où, délibérément, il n'a voulu que se distraire à des sonorités rares ou inédites, comme par pur dilettantisme. Mais, en général, on trouve dans chacune de ses compositions, pour les voix ou pour les instruments, un sens souvent exquis du paysage, — paysage tel qu'il le conçoit à la manière de nos anciens peintres classiques, paysage idéal à la Poussin ou à la Watteau, où les éléments se jouent dans une nature calme, élégante, et sans colère. « Nul n'a su mieux que lui, écrit M. G. Aubry, évoquer les paysages non seulement dans leur aspect linéaire, mais avec toute la qualité, insaisissable, croyait-on, de l'atmosphère qui les baigna : il a fait, dans sa musique, chatoyer le soleil et la pluie, mouvoir la mer et le vent, et non pas par le facile et mécanique moyen d'une *imitation*, mais par une transposition musicale qu'on ne soupçonnait pas avant lui. » Ainsi sont conçus les trois tableaux symphoniques des *Nocturnes*, et les trois esquisses symphoniques de *la Mer*.

Ses panégyristes ont loué chez ce parfait virtuose un goût sûr, un sens inégalé des proportions, une aversion constante du disproportionné, du développement sans but expressif, du « délayage » en un mot ; et l'ont rattaché, pour sa discrétion à ne mettre dans ses œuvres que l'essentiel, à nos anciens musiciens français. Cet éloge n'était pas pour déplaire au maître de *Pelléas* qui lui-même, à partir d'une certaine époque, ne manquait pas une occasion de se ratta-

cher au vieux Rameau et de lui manifester sa vénération. On a voulu, à toute force, lui trouver un ancêtre intellectuel en la personne du chantre de *Castor et Pollux* : de même a-t-on voulu rattacher un Gauguin ou un Cézanne à M. Ingres.

Ce sont là jeux de critiques auxquels il ne faut pas attacher autrement d'importance. Que son œuvre soit ou non dans la « tradition » française, Debussy ne peut évidemment passer pour un continuateur de Beethoven ; mais devrait-il plus, par hasard, à un Berlioz, ou à un Saint-Saëns? Il est vrai que pour lui, — ne le répétait-il pas encore dans le dernier article qu'il a signé? — « nous sommes infidèles à la tradition de notre race depuis un siècle et demi... En fait, depuis Rameau, nous n'avons pas de tradition nettement française. » Mais il avait le goût trop sûr et l'esprit trop critique pour s'imaginer avoir renoué une telle tradition qui (musique dramatique et musique de clavier mises à part) ne s'était guère affirmée, au XVIIIe siècle, dans le domaine symphonique. Ce qu'il devait surtout aimer en notre XVIIIe siècle, qu'il recréait ou évoquait à sa façon, c'était le décor, le côté pittoresque des personnages presque irréels qu'on voit évoluer dans les paysages d'un Watteau, d'un Pater ou d'un Lancret. Par là s'explique sa prédilection pour le Verlaine des *Fêtes galantes* et des *Ariettes oubliées* qu'il mit en musique. Rien ne serait plus faux, du reste, que de vouloir y rechercher le pastiche ; ce ne sont que des évocations rapides, des indications vagues, parfois seulement un titre archaïque, comme celui de *l'Isle joyeuse*, ou des six trios, dont le premier parut récemment avec un frontispice gravé dans le style des cahiers de musique d'avant 1800.

Aussi bien, sa curiosité ne s'arrêta pas là et plus tard, on le vit remonter de Verlaine jusqu'aux vieux poètes français, ainsi qu'à nos maîtres polyphonistes du XVIe siècle ; il emprunta des poèmes à Villon, à Charles d'Orléans, à Tristan Lhermite ; il écrivit des ballades, des chansons, et composa pour chœur *a capella*, trois « chansons » à la manière des Jannequin et des Costeley, mais d'où la recherche de l'archaïsme n'exclut pas l'emploi des formules dont il avait été le créateur.

L'exotisme ne le séduisit pas moins, mais sans jamais

l'induire à des « peintures musicales » comme il en sévissait jadis, après Berlioz et Félicien David. La *Soirée dans Grenade*, *Iberia*, par exemple, ne sont, selon la formule debussyste, que des évocations rapides, chatoyantes, des impressions notées, des suggestions fugitives proposées à l'auditeur ; non pas de ces tableaux hauts en couleurs, où le musicien se croit obligé, pour lutter avec le peintre ou le littérateur, de suivre mot à mot un « programme » descriptif plus ou moins littéraire, sorte de guide-âne au moyen duquel le musicien impose à l'auditeur telle ou telle suite d'images plastiques que seuls, les sons seraient incapables de lui suggérer.

Dans son *Entretien avec M. Croche*, Debussy fait dire à cet interlocuteur de son invention : « La musique est un total de forces éparses. On en fait une chanson spéculative ! J'aime mieux les quelques notes de la flûte d'un berger égyptien, il collabore au paysage et entend des harmonies ignorées de nos traités... Les musiciens n'écoutent que la musique écrite par des mains adroites ; jamais celle qui est inscrite dans la nature. Voir le jour se lever est plus utile que d'entendre la *Symphonie pastorale*. A quoi bon votre art presque incompréhensible? Ne devriez-vous pas supprimer les complications parasites qui l'assimilent pour l'ingéniosité à une serrure de coffre-fort?... Vous piétinez parce que vous ne savez que la musique et obéissez à des lois barbares et inconnues... On vous salue d'épithètes somptueuses et vous n'êtes que malins : quelque chose entre le singe et le domestique. » Mais, ce paradoxe une fois lancé, le musicien révèle sa pensée intime : « Je rêvais... Se formuler?... Finir des œuvres?... Autant de points d'interrogation posés par une enfantine vanité, besoin de se débarrasser à tout prix d'une idée avec laquelle on a trop vécu ; tout cela cachant mal la sotte manie de se croire supérieur aux autres [1]. »

Cette doctrine du moindre effort, de l'« à quoi bon? » qui hante certains artistes n'imprègne-t-elle pas, en apparence, tout l'œuvre du compositeur? Debussy fut plutôt un grand contemplatif qu'un gros producteur, pour qui « se formuler »,

1. *Revue blanche*, 1er juillet 1901.

accumuler partition sur partition, est comme une nécessité impérieuse. Ne fut-il pas une sorte de dilettante supérieur, et un peu dédaigneux?

« Qui connaîtra le secret de la composition musicale? Le bruit de la mer, la courbe d'un horizon, le vent dans les feuilles, le cri d'un oiseau déposent en nous de multiples impressions. Et, tout à coup, sans que l'on y consente le moins du monde, l'un de ces souvenirs se répand hors de nous et s'exprime en un langage musical. Il porte en lui-même son harmonie. Quelque effort que l'on fasse, on n'en pourra trouver de plus juste, ni de plus sincère. Seulement ainsi, un cœur destiné à la musique fait les plus belles découvertes.

« C'est pourquoi je veux écrire mon songe musical avec le plus complet détachement de moi-même. Je veux chanter mon paysage intérieur avec la candeur naïve de l'enfance.

« Sans doute, cette innocente grammaire ne va pas sans heurts. Elle choquera toujours les partisans de l'artifice et du mensonge. Je le prévois et m'en réjouis. Je ne ferai rien pour me créer des adversaires, mais je ne ferai rien non plus pour convertir mes inimitiés en amitiés. Il faut s'efforcer d'être un grand artiste pour soi-même et non pour les autres. Je veux oser être moi-même et souffrir pour ma vérité. Ceux qui ressentent à ma façon ne m'en aimeront que davantage. Les autres m'éviteront, me haïront. Je ne ferai rien pour me les concilier.

« En vérité, le jour lointain — il faut espérer que ce sera le plus tard possible — où je ne susciterai plus de querelles, je me le reprocherai amèrement. Dans ces œuvres dernières, dominera nécessairement la détestable hypocrisie qui m'aura permis de contenter tous les hommes [1]. »

Le Destin favorable au maître n'a pas voulu que cette hypothèse se réalisât, et Debussy disparaissant, — au quatre-vingt-onzième anniversaire de la mort de Beethoven et au même âge que lui, — à l'âge où tant de nos musiciens sont

1. *Excelsior*, 11 février 1911, interview de Claude Debussy par M. Henry Malherbe, quelques semaines avant la représentation du *Martyre de Saint Sébastien*.

encore considérés comme des « jeunes », n'eut pas le temps de parvenir à ce stade de « détestable hypocrisie » qu'il redoutait d'atteindre avec la vieillesse.

« J'aime trop la musique, avait-il proclamé jadis, pour en parler autrement qu'avec passion. » Aussi ne faut-il pas s'étonner des jugements hardis, — boutades de gavroche — qu'il porta avec autant d'esprit que d'irrespect, sur les dieux de la musique, universellement (sinon conventionnellement) adorés ; ainsi que sur les réputations consacrées de nos jours. S'il concédait du génie au « naïf et brave homme de Jean Sébastien Bach, grand architecte dévot et non apôtre », Gluck n'était pour lui qu'un « pédant », moins encore que Richard Wagner, dont il qualifiait spirituellement la *Tétralogie* de « Bottin » et trouvait les chefs-d'œuvre « faisandés ». « *Parsifal* est joli... C'est du théâtre, ce poison de la simplicité. Wagner appelle lui-même ses œuvres des *spectacles.* » Parlant des *lieder* de Schubert : « C'est inoffensif, ces lieder, ça sent le fond de tiroir des douces vieilles filles de province... bouts de rubans fanés... fleurs à jamais desséchées... photographies décidément trépassées !... Seulement ça répète le même effet pendant d'interminables couplets et au troisième on se demande si on ne pourrait pas faire monter notre national Paul Delmet ! » Dans le *Faust* de Schumann, « on trébuche dans du Mendelssohn » ; Beethoven est un « vieux sourd », Berlioz, « un monstre », César Franck, « un Belge ». Si *la Statue* de Reyer est un « grand opéra bouffe », *Henry VIII* de M. Saint-Saëns ne lui inspire que l'épithète de « grand opéra historique ». Il en est peu qui s'échappent de ce jeu de massacre, et moins que tous autres les véristes de l'école italienne. Après la représentation de *Paillasse* à l'Opéra (en 1903), Debussy opinait : « Il y a des plaisanteries sur lesquelles il est de bon goût de ne pas insister. » MM. Puccini et Leoncavallo n'offrent guère qu'« une imitation presque complète des manies de nos maîtres les plus notoires ». Seul, ou à peu près, Massenet trouve grâce à ses yeux. Faisant le « bilan musical » de l'année 1903, dans le *Gil Blas*, il regrettait pourtant qu'on ne jouât à Paris ni *les Noces de Figaro*, ni le *Freischütz*, « œuvres qui contiennent tant de belles choses pour nous, tandis que *le Toréador* (d'Adolphe Adam) ou autres

ouvrages similaires nous rappellent que la musique française a traversé de bien fâcheuses épreuves. »

Ces propos blasphématoires où Debussy exprimait tout haut ce que tant d'autres, artistes ou critiques pensent parfois tout bas sans oser l'écrire, avaient contribué, non moins que sa musique, à lui faire un renom assez bien fondé d'iconoclaste, qui avait peu à peu groupé contre lui — je veux dire contre son art, car je ne crois pas que l'homme heureux qu'il était eût beaucoup d'ennemis — des adversaires irréductibles.

A côté de négations pures et simples, inspirées à certains par tout art moderne, quelles qu'en soient les tendances — qu'il s'agisse de peinture ou de musique, — Debussy provoqua de la part des critiques de bonne foi qui ne demandaient qu'à applaudir des chefs-d'œuvre, mais qu'ahurissaient ses inventions sonores et son parfait mépris des formes consacrées, des jugements qui s'exprimaient de la façon la plus imagée : dégénérescence, décadence, puérilisme mystique, obscurité symbolique, simple rabâchage, triomphe du procédé, « protoplasme musical érigé en principe », « art lilliputien pour une humanité des plus réduites », telles sont les expressions qu'accumule M. Cor dans *le Cas Debussy* pour caractériser la « formule » de l'auteur de *Pelléas*. « Simple roublardise », opine un autre : « chapelure sonore », juge M. Jean d'Udine qui, à l'encontre de plusieurs, croit à la parfaite sincérité de l'artiste, tandis que tel autre taxe son art de bluff, son succès de mystification, son public, « de troupeau de snobs ». « Hachis musical, kaléidoscope sonore », proclame M. E. Cottinet ; « échantillonnage sonore », écrit M. Adolphe Boschot ; et le mélomane wagnérien M. Cheramy : « L'amour de Pelléas me fait l'effet d'un traité de neurasthénie et d'impuissance. »

Debussy trouvait par contre des commentateurs, des biographes enthousiastes, et pour lesquels la musique ne commence qu'avec lui. Selon M. Louis Laloy, par exemple, sa musique « exprime des primordiales vérités, inaccessibles à l'entendement humain ; par elle nous sont révélées et la vie des choses et notre propre vie. Elle nous ramène à un état d'innocence, de pureté et de limpidité absolues, où la notion même du mal n'existait pas encore, aucune règle n'ayant été imposée. *Avant la faute*, telle pourrait être sa devise. »

Cela est très ingénieux, mais peut-on dire que l'art d'un homme qui pouvait ne rien ignorer de toutes les écoles passées et présentes, que sa devise fût : « Avant la faute », alors qu'il avait fait le tour de tous les péchés de l'humanité musicale, et que, si lui-même pèchait, ce n'était ni par excès de simplicité, comme un Erik Satie, ni par ignorance ?

« Il n'y a à mon sens, dit encore M. L. Laloy, que la musique de M. Debussy et les spectacles de la nature, qui font ainsi souffrir à force de joie et par l'excès même de leur beauté. » Il s'agit là de *la Mer*, « ces pages sublimes qui étreignent la gorge comme tout ce qui est surhumain... Il ne faut pas lui reprocher de ne pas avoir peint une mer assez effrayante. Avoir peur, c'est ne pas comprendre ; l'initié ne peut connaître la peur ; les éléments sont ses amis, et il s'avance fraternellement parmi leur apparition. »

Dans l'évolution de la musique, « il est peu de maîtres de génie, dit avec plus de sang-froid M. Marnold, qui lui aient fait accomplir un progrès aussi décisif, aussi audacieux et aussi logique à la fois que celui effectué par le musicien des *Nocturnes* et de *Pelléas*. » « Dans l'ordre technique, ajoute M. G. Aubry, sa présence peut se comparer à celles de Haydn, de Beethoven, de Liszt ou de Berlioz. Il n'est pas de compositeur, à l'heure qu'il est, parmi ceux qui révèlent quelque originalité, qui puisse écrire comme si Claude Debussy n'avait pas existé ; il a libéré l'harmonie de certaines entraves, il a donné à l'instrument musical une souplesse presque infinie. » Son œuvre est « le miroir fidèle du cœur humain d'une époque, comme l'ont été pour d'autres moments, l'œuvre de Mozart ou celle de Chopin. »

« Le « Debussysme », a jugé M. Bazaillas avec infiniment de goût, est une sorte de « quiétisme » artistique caractérisé par l'abandon et l'infinie souplesse d'une sensibilité qui ne sait que frémir et rêver, heureuse de se livrer, docile et à demi consciente, au charme de la suggestion musicale... Les inquiétudes et les frémissements de la sensibilité moderne y circulent. Dès lors, ces frissons me plaisent et ces suggestions me donnent à penser... A côté de la construction musicale, il y a place pour cet art qui commence et qui ne finit pas, tout fait de suggestion et d'intercession, — initiation discrète à la vie spirituelle.

Dans ce don d'amorcer le rêve et de provoquer la mobilité intérieure, M. Debussy est passé maître. Son art est celui de l'*intercession musicale*. A vrai dire, il ne créera pas de formes qui nous dominent et nous subjuguent ; il n'aura rien du dictateur artistique que, dans une sorte de crise de boulangisme musical, plusieurs paraissent souhaiter. Qu'il le veuille ou non, il faut voir en lui un *médiateur* qui se sert des sons comme d'une magie intérieure, pour s'insinuer doucement et pour nous révéler insensiblement à nous-mêmes. »

Les historiens de l'avenir pourront glaner, dans la presse de ces vingt dernières années d'autres opinions, pour ou contre, plus ou moins autorisées sur le « Debussysme » ; ils n'en trouveront pas, croyons-nous de plus clairvoyants et de mieux motivée. Par contre, s'ils interrogent l'opinion de l'extrême-droite musicale, il faut leur recommander celle du maître vénéré de l'école française, — non pas celle d'aujourd'hui, mais celle d'hier ou d'avant-hier, — de M. Camille Saint-Saëns. M. Saint-Saëns, avec une franchise que Debussy n'avait pas à lui envier, n'a jamais caché son aversion pour tout ce qui tient de près ou de loin aux tendances nouvelles, et je doute qu'il eût joint son bulletin, dans l'urne de l'Institut, à celui de M. Widor qui proposait de céder à Debussy, — mort quinze jours avant l'élection, — son fauteuil à l'Académie des Beaux-Arts. Il a cependant eu le bon goût, dans ses articles parus depuis la guerre, de se tenir à ce point de vue dans les bornes de l'union sacrée, sans toutefois s'empêcher, à la dernière page de sa brochure *Germanophilie*, de dire leur fait à ses jeunes confrères :

« Ce qui choque aujourd'hui, déclare-t-il ironiquement, ne choquera plus demain, quel qu'il soit. Cela revient à dire que l'on peut s'habituer à tout. C'est certain. On s'habitue à la saleté, à la grossièreté, au cynisme, à l'ivrognerie, au vol, à l'assassinat. Comment ne comprend-on pas qu'il y a des choses auxquelles *il ne faut pas* s'habituer?

« Quand on est arrivé à entendre avec plaisir, tout au moins avec indifférence, des accords faux, des discordances inexplicables, on est devenu l'égal des personnes dépourvues d'oreille, comme on dit ; et l'on a simplement prouvé que là, comme ailleurs, les extrêmes se touchent. »

Cependant, pour M. Vincent d'Indy, dont nul ne contestera la compétence, « Debussy est resté complètement fidèle à notre tradition musicale française »...

Debussy lui-même professait qu'il n'y a pas d'écoles, qu'il n'y a pas de disciples. Peut-être avait-il raison. Qu'est-ce que l'école de Lulli ou de Rameau, de Gluck ou de Mozart, de Weber ou de Wagner, de Meyerbeer ou de Massenet? L'histoire est là pour répondre. Il n'y a que des individualités, des tempéraments plus ou moins marqués, des génies qui font faire à l'art certains « progrès », que d'autres croient pouvoir ériger en systèmes, codifier en recettes abstraites et sans vie. Ils résument, ils expriment pour toujours les idées ou la sensibilité d'une époque, d'un moment de l'histoire, La postérité conserve pieusement leur souvenir et prend du plaisir ou de l'édification à lire, à regarder, à écouter leurs œuvres. Et voilà tout. Leurs épigones ne font qu'adopter leurs procédés, leurs formules, à monnayer leur « style », avec plus de succès immédiat qu'eux-mêmes, à l'usage de la foule.

Debussy fut-il un de ces génies aimés des dieux? Il est encore prématuré d'en décider. Fut-il l'annonciateur d'un art nouveau, ou bien, aboutissant d'une période à jamais révolue, l'a-t-il réalisé lui-même pour toujours? Bien perspicace qui pourrait répondre à cette question, à l'heure où il disparaît...

Un jour du mois de mai 1910 que j'allais lui demander (bien qu'il fût assez rebelle à l'interview) s'il croyait à une renaissance de l'idéal classique, je l'entendis s'exprimer avec une circonspection, je dirai presque avec un respect qui me surprit de la part de l'ancien critique de *la Revue blanche.* L'enquête qu'on faisait sur cette question qui n'avait rien de spécialement brûlant, l'étonna plutôt, et les propos qu'il me tint — et par quoi je veux terminer — peuvent se résumer ainsi :

« Chaque artiste a son tempérament ; l'art est toujours en progrès ; il ne peut donc y avoir de retour vers le passé, définitivement mort. Il n'y a que les imbéciles ou les timides qui portent leurs regards en arrière... Pour conclure : travaillons ! »

J.-G. PROD'HOMME

NOTES SUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE[1]

« Le collège idéal crée une âme de la maison. »
E. LAVISSE

Dans les bruyants manifestes qu'ils ont publiés au début de la guerre, les intellectuels allemands reprochent à notre nation d'être en retard sur la leur d'au moins un demi-siècle, au point de vue de la civilisation. Comme l'Angleterre, la France en serait encore à l'étape de l'individualisme [2], tandis que l'Allemagne en serait à l'étape très supérieure de l'organisation, ce qui suffirait à justifier la lutte qu'elle a engagée contre nous, la manière dont elle la poursuit et son rêve d'hégémonie, son but « étant d'organiser l'Europe qui, jusqu'ici, n'a pas été organisée [3]. »

Le reproche d'individualisme que formulent ici les Allemands pouvait d'autant moins nous surprendre qu'il est un

1. La *Revue de Paris* se propose d'étudier la Réforme de l'Enseignement. Aujourd'hui elle produit le témoignage d'un professeur honoraire, sur l'état actuel de l'enseignement.

2. « Les Russes en sont encore à la période de la horde ; les Français et les Anglais ont atteint le degré de développement culturel que nous-mêmes avons quitté il y a plus de cinquante ans ; cette étape est celle de l'individualisme. Mais au-dessus de cette étape, se trouve l'étape de l'organisation. Voilà où en est l'Allemagne d'aujourd'hui. — Vous me demandez ce que veut l'Allemagne? — Eh bien ! l'Allemagne veut organiser l'Europe, car l'Europe jusqu'ici n'a pas été organisée. » (Ostwald.)

3. « Dans la marche nécessaire et rationnelle que suit l'évolution de l'idée, écrivait déjà Hegel, le peuple qui représente un certain stade de cette évolution, possède, à l'encontre de tous les autres, un droit absolu. »

de ceux auxquels nos moralistes et nos philosophes nous ont le plus habitués. Et, par individualisme, ils entendent sans doute, comme les Allemands, la tendance que nous avons incontestablement à vouloir penser par nous-mêmes et à nous faire nous-mêmes notre credo ; à nous défier des admirations de commande et des affections imposées ; à défendre ombrageusement nos libertés et à tenir pour suspect tout ce qui paraît les menacer; à fronder l'autorité même légitime, par suite, à « nous considérer trop facilement comme principe et comme fin dans la société dont nous faisons partie » et à favoriser ainsi l'anarchie.

Cet individualisme dont beaucoup d'entre nous sont incontestablement atteints, tient aux caractères mêmes de notre race et à l'influence d'une très ancienne hérédité; les traces s'en retrouvent fort loin ; mais il n'est pas douteux que, depuis Descartes et surtout depuis la Révolution, il s'est considérablement aggravé et généralisé; aussi nos moralistes contemporains n'ont-ils pas eu de peine à en découvrir les fâcheux effets dans tous nos groupements sociaux, du plus simple, la famille, au plus complexe, l'État. Ces effets paraissaient si fâcheux à Pierre Leroux que, dès 1830, il accusait l'individualisme de réduire la société de son temps à « une poussière d'individus ». « L'individualisme, écrivait Brunetière soixante-dix ans plus tard, est la grande maladie du temps présent et non point, comme on l'a soutenu, le parlementarisme, le socialisme ou le collectivisme. » Cette opinion est également celle de tous les écrivains qui, ces derniers temps, se sont faits les apôtres de la solidarité.

Le deuxième reproche que nous adressent les Allemands lorsqu'ils dénoncent notre inaptitude à nous organiser, est plus propre à nous surprendre. Quel pays, en effet, est plus organisé que le nôtre, depuis qu'à l'ancienne division par provinces a été substituée la division par départements et que le même code est en vigueur par toute la France? Toutes les grandes manifestations de l'activité sociale ne sont-elles pas rattachées à des administrations particulières qui se rattachent elles-mêmes à un pouvoir central, comme les organes du corps humain se rattachent au cerveau? Quel citoyen au monde a, pour l'encadrer et le guider, de la naissance à la mort, plus de

lois, d'ordonnances et de règlements que le citoyen français? Ils sont même nombreux ceux qui pensent que, si la France pèche sur ce point, ce n'est pas par défaut.

Notre souci de l'organisation est donc aussi réel que notre individualisme, et l'une des originalités du génie français se trouve précisément dans la manière dont il les concilie. Il les concilie en laissant notre besoin d'organisation s'exercer surtout dans le domaine de la théorie, et en lui subordonnant le moins possible notre activité dans la pratique ; ce qui explique comment avec des cadres bien établis, des fonctions bien hiérarchisées, une société peut offrir, à certaines heures, tous les aspects de l'anarchie.

Et c'est bien en ce sens qu'il faut interpréter les reproches que nous adressent nos ennemis et aussi quelques-uns de nos plus clairvoyants amis. Ils nous reprochent moins, en définitive, notre inaptitude à nous organiser, que notre inaptitude à utiliser les organisations que nous avons le plus sagement et le plus minutieusement créées. Il ne peut y avoir en effet d'organisation efficace sans discipline, c'est-à-dire sans soumission à une autorité, sans subordination de l'intérêt individuel à l'intérêt de tous, sans collaboration généreuse et loyale; or, ce sens de la discipline qui est un des éléments les plus essentiels du sens social, est précisément celui qui nous fait le plus souvent défaut; d'où malaise général, dispersion d'efforts, décroissance de la richesse, faiblesse grandissante dans les luttes de toutes sortes que nous avons à soutenir contre les nations voisines.

Ainsi entendu, le reproche est des plus graves, et il est urgent, plus que jamais, après les rudes épreuves que nous traversons, de nous demander jusqu'à quel point il est mérité et par quels moyens nous pouvons remédier aux défauts qui le motivent. Une telle recherche, pour être complète, demanderait un examen minutieux de tous les rouages dont est constitué l'organisme social et des rapports qu'ils ont entre eux ; nous nous bornerons ici à l'étude d'un des plus importants d'entre eux : l'instruction publique et, plus précisément encore, l'enseignement secondaire, qui a été, ces derniers temps, l'un des plus attaqués.

CARACTÈRES DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Dans l'enquête que le Parlement a organisée en 1900 sur l'enseignement secondaire, cet enseignement a eu la singulière fortune de réunir contre lui la presque unanimité des suffrages, et quels suffrages ! Les suffrages de tous ceux de ses anciens élèves dont il était le plus fier [1]. Tous, sans doute, ne demandaient pas sa mort, mais tous, après l'avoir accablé de critiques, demandaient une conversion radicale, sans indiquer toujours, d'ailleurs, dans quel sens cette conversion devait se faire. Depuis 1900, bien des ardeurs se sont calmées ; le nombre des familles qui confient leurs enfants à l'enseignement secondaire, — il dépasse aujourd'hui deux cent mille, — continue à augmenter. L'examen de quelques-unes des critiques que l'on pourrait lui faire encore, nous permettra de préciser l'objet de cet enseignement, d'en étudier l'organisation et d'indiquer à quelles conditions en est subordonné le succès.

L'un des premiers reproches que l'on fait ordinairement à l'enseignement secondaire, est d'être un enseignement hybride qui se rapproche tantôt de l'enseignement primaire, tantôt de l'enseignement supérieur, sans réussir jamais à avoir un caractère bien distinctif qui justifie son titre [2].

Ce qui donne à ce reproche une apparence de raison, c'est qu'en effet nous ne saurions délimiter nos trois ordres d'enseignements comme on délimite les territoires de trois provinces, ni dire exactement ce qui appartient à l'un et ce qui appartient à l'autre ; et nous ne saurions le faire, parce que l'objet, l'idéal et la méthode de ces enseignements, surtout de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire, sur bien des points se confondent : la science et la vérité enseignées à

1. « Il m'a paru très singulier que ce soient les représentants des classes dirigeantes actuelles qui sont investis de la culture grecque et latine, d'un privilège de *maîtrise intellectuelle* en somme, qui prennent l'initiative de la détruire. » (J. Jaurès : *Enquête*, t. II, p. 40.)

2. Bérard : *Enquête*, t. I, p. 293.

l'école ne sont pas et ne peuvent pas être autres que la science et la vérité enseignées au collège ; que, dans les parties de l'histoire communes aux divers enseignements, l'ordre et l'enchaînement des faits restent nécessairement les mêmes, comme restent les mêmes, quelles que soient les personnes devant lesquelles on les expose, les grands principes du devoir et du droit. Et c'est pourquoi un unique idéal domine tous nos enseignements.

Pour élever peu à peu les enfants et les jeunes gens vers cet idéal, la méthode à suivre a des modalités infinies; mais les principes généraux auxquels elle doit se conformer ne changent pas. Elle doit amener les esprits à penser le plus possible par eux-mêmes ; à chercher à se convaincre par les raisons qu'ils découvrent, non par les raisons qu'on leur impose ; à trouver dans leur conscience et non exclusivement dans les yeux ou dans les paroles de leurs maîtres, leurs motifs de croire et d'agir — ce qui n'implique pas du tout le rejet de toute autorité —; à pratiquer fermement ce que leur conscience leur commande, et acquérir ainsi des habitudes solides qui fixeront les progrès qu'ils auront réalisés et leur rendront, pour l'avenir, l'effort vers le mieux de moins en moins pénible.

Voilà par où les divers enseignements se rapprochent ; voyons par où ils diffèrent et se séparent.

De nombreuses raisons : l'âge des enfants, le temps relativement court qu'ils passent à l'école, la nécessité pour la plupart d'entre eux d'acquérir un savoir immédiatement utilisable, imposent aux maîtres de l'enseignement primaire des programmes restreints et les obligent souvent à n'en donner que des explications insuffisantes. Demain, leurs élèves auront besoin de savoir compter, peser, mesurer, résoudre une foule de petits problèmes que la vie pose à chaque instant ; ils auront besoin de connaître les principaux événements de l'histoire ; ils auront besoin plus encore de principes de morale clairs et précis pour se bien conduire; tout ce savoir, leurs maîtres devront le leur fournir, le leur « apprendre », sans avoir toujours le temps de le leur faire comprendre. Leur enseignement aura donc, par la force même des choses, un caractère plus pratique, et plus dogmatique souvent, qu'ils ne le voudraient.

Au collège où le temps est moins mesuré et où les esprits peuvent plus librement s'ouvrir, l'enseignement gagne peu à peu en étendue et, quoi qu'on en dise, en profondeur, comme le montre le simple examen des matières qu'il étudie.

Le bilan des connaissances purement scientifiques, mathématiques et physiques, de beaucoup de collégiens, n'est guère plus étendu que celui des bons élèves de l'enseignement primaire; peut-être même est-il moins étendu que celui des élèves de l'enseignement primaire supérieur; mais ces connaissances sont généralement mieux assimilées, parce que le maître a pu mieux graduer ses leçons et y associer plus étroitement ses élèves en les habituant à chercher et à réfléchir; en les familiarisant peu à peu avec les abstractions nécessaires pour des études plus hautes; en veillant à ce que rien ne fût appris avant d'être compris, ce qu'il est impossible d'obtenir au même degré dans l'enseignement primaire, même avec le plus grand savoir et la meilleure volonté du monde.

A l'étude de notre langue et de notre littérature, s'ajoute, dans l'enseignement secondaire, l'étude des langues et des littératures anciennes, et aussi celle des langues et des littératures modernes. Ces études grammaticales et littéraires par lesquelles l'enseignement secondaire se distingue, plus encore que par ses études scientifiques, de l'enseignement primaire, ont une importance considérable pour la culture intellectuelle et morale. Plus que toutes les autres, elles contribuent à développer l'esprit de finesse qui ne va jamais sans l'esprit critique et dont le concours est précieux non seulement « pour devenir un homme, mais aussi pour devenir un savant [1] »; plus que toutes les autres encore, elles habituent les enfants à voir en eux et hors d'eux, grâce à la réflexion qu'elles exigent et aux minutieuses analyses qu'elles imposent, et entr'ouvrent peu à peu devant leurs yeux le livre de l'âme, le plus difficile assurément, mais aussi le plus intéressant et le plus utile à connaître.

1. « Ce qui est certain, c'est que les savants qui ont bénéficié de l'éducation classique, s'en félicitent tous, tandis que ceux qui en ont été privés, le regrettent pour la plupart... Tous sentent confusément que ce n'est pas seulement à l'homme mais au savant que les humanités sont utiles. » (H. Poincaré : *les Sciences et les Humanités.*)

Les études historiques éclairent et complètent les études littéraires. Dans l'enseignement secondaire elles ne sont pas limitées à l'histoire de France. Elles embrassent, dans ses grandes lignes, l'histoire de l'humanité, de manière à laisser dans l'esprit une vue d'ensemble des grands événements qui se sont produits au cours des siècles et de la marche que la civilisation a suivie.

L'année de philosophie qui termine le deuxième cycle des études secondaires, achève d'en bien mettre en relief le caractère et la signification véritables. — Cette année nous apparaît comme une longue réflexion critique sur les connaissances précédemment acquises, sur les méthodes qui ont permis de les acquérir, sur leur valeur scientifique, et, enfin, sur les grandes hypothèses que les philosophes ont imaginées pour les coordonner entre elles et en donner l'explication dernière que jusqu'ici la science n'a pu découvrir. C'est à l'ensemble de ces études de littérature, d'histoire et de philosophie, telles qu'on les poursuit dans les hautes classes de nos collèges et de nos lycées, que l'on donnait autrefois le nom très significatif et très juste d'*humanités*, nom qu'elles devraient s'efforcer de mériter plus que jamais aujourd'hui.

L'enseignement secondaire est donc un enseignement *général* et *désintéressé*. Celui qui l'a reçu et en a convenablement profité n'est ni un savant, ni un littérateur, ni un historien, ni même un philosophe, mais il est suffisamment éclairé et exercé pour comprendre la valeur de la science et des lettres, et pouvoir commencer à s'orienter lui-même dans la vie. En un mot, la qualité dominante et complexe que semble surtout devoir développer l'enseignement secondaire, c'est le bon sens, c'est-à-dire, comme on l'a très judicieusement défini, « le sens affiné de la vie entière, de la vie individuelle avec ses grandeurs et ses misères, de la vie sociale, avec la réciprocité féconde et généreuse de ses droits et de ses devoirs [1] ». (R. Poincaré.)

1. M. Appell a montré d'une manière saisissante l'importance de cet enseignement secondaire, à la fois littéraire et scientifique, dans les lignes suivantes : « La recherche de la vérité scientifique par une âme éprise de beauté morale est l'effort le plus noble que puisse se proposer une existence humaine; mais l'étude des sciences, détournée d'un idéal constant de droit et d'humanité, engagée dans la voie d'une étroite spécialisation et disciplinée en vue de la domination, conduit rapidement à une sorte de barbarie savante. Si l'acqui-

L'enseignement secondaire ainsi défini, il est facile de voir en quoi il diffère de l'enseignement supérieur. Si au collège l'élève reçoit un enseignement général, à l'université il reçoit nécessairement un enseignement particulier qui l'oblige à se spécialiser; c'est pourquoi nous avons dans nos universités des facultés distinctes et, dans chaque faculté, des chaires distinctes pour chaque ordre spécial d'enseignement. Par cela même qu'il est plus spécialisé et qu'il a affaire à des étudiants plus âgés, à des esprits plus ouverts, puisque déjà cultivés, l'enseignement supérieur est plus scientifique, plus poussé, plus critique et généralement aussi plus dogmatique, soit dans l'affirmation, soit dans la négation. — Enfin, l'enseignement supérieur est plus libre que ne le sont les deux autres, au moins dans l'enseignement public : au collège, le maître ne peut pas oublier que sa classe est ouverte à tous les enfants, quelles que soient les opinions politiques et religieuses de leurs parents.

En définissant l'enseignement secondaire, comme nous venons de le faire, et en décrivant son organisation, nous avons indiqué ce qu'il est théoriquement, ce qu'il pourrait et ce qu'il devrait être, plutôt que ce qu'il est en réalité. Or, suivant quelques-uns de ses critiques, la différence entre la théorie et la pratique serait si grande qu'il ne répondrait à l'heure actuelle ni politiquement, ni économiquement, ni

---

sition de l'esprit scientifique est nécessaire à l'éducation, les autres éléments qui doivent y être joints pour former *un homme digne de ce nom* nous sont indiqués par les « humanités » : la philosophie et l'histoire, les sciences religieuses et sociales, le droit des individus et des nations, les créations des penseurs et des artistes. La véritable éducation doit développer une religion intérieure, une conscience toujours plus sensible et plus haute, l'amour de la clarté, la puissance de former des idées générales, le culte de la justice, le respect des autres hommes. » Discours prononcé à la séance annuelle de l'Académie des sciences en 1914. Il serait intéressant de rapprocher de ces pages celles que le même savant a publiées le 1er janvier 1909 dans la *Revue des Idées modernes*, sous ce titre : *les Sciences dans l'Éducation nationale*. « L'enseignement secondaire doit consister en un système d'études libérales considérées comme nécessaires à tous les esprits cultivés et comme l'introduction commune aux diverses professions studieuses. » (Cournot, 1864.) — « Il faut revenir à l'idée que l'esprit de l'écolier est un instrument à façonner, non un magasin à remplir, et que l'enseignement secondaire a pour unique objet l'éducation intellectuelle et morale. » (Lavisse, *Études et étudiants*, 1890.)

moralement aux vœux et aux besoins du pays qui l'entretient à grands frais.

Politiquement, il aurait le grave défaut de prolonger et d'accentuer la séparation, l'opposition même du peuple et de la bourgeoisie. Il est vrai qu'après avoir été longtemps réservé aux enfants des familles riches et aux enfants pauvres qui se destinaient ou que l'on destinait à la prêtrise, il a ouvert de plus en plus largement ses portes aux élèves des écoles primaires; mais alors, dit-on, il donne à ces enfants toutes les qualités et, surtout, tous les défauts de la classe dite bourgeoise, et le mal, au lieu de s'affaiblir, s'aggrave. On croit en trouver la preuve frappante dans la conduite d'anciens élèves de cet enseignement. Les mieux doués d'entre eux, qui se font dans la société les positions les plus enviables et les plus brillantes, au lieu d'aller au peuple pour l'éclairer et le conseiller, restent enfermés dans leur « temple » par peur des luttes inélégantes, et laissent le champ libre aux ambitieux sans scrupule. Les esprits moyens que n'attirent pas les sommets, semblent moins désireux encore de se rapprocher de la foule et de s'associer à ses occupations et à ses travaux. Leur rêve, c'est le fonctionnarisme, même avec sa médiocrité non dorée, à cause de la situation paisible et sûre qu'il leur offre à l'abri des responsabilités et des risques, sans exiger d'eux ni des efforts bien soutenus ni une compétence bien précise. D'où, au point de vue économique, une infériorité réelle, notre pays ayant de plus en plus besoin d'hommes intelligents, hardis, entreprenants pour rendre à notre commerce et à notre industrie dans le monde la place qui leur est due.

Quant aux esprits inférieurs et veules, ils vont, en quittant le collège, grossir la légion des ratés et des déclassés, des résignés, des révoltés [1].

Et la cause de tous ces défauts? — Simplement, s'il faut en croire quelques-uns de ceux qui ont déposé dans l'enquête de 1900, l'inintelligente rédaction des programmes et l'inaptitude des maîtres à faire l'éducation des enfants qui leur sont confiés.

1. Cf. Lavollée : *Enquête*, t. II, p. 391 ; Hoyvet, *id.*, p. 302; de Coubertin, *id.*, p. 661 ; R. Poincaré, *id.*, p. 681 ; Bastiat : *Baccalauréat et anarchie.*

Sans doute, il est certain que l'instruction et l'éducation données pendant huit ou neuf ans par l'enseignement secondaire, créent une mentalité différente de celle que donne l'enseignement primaire; mais cela est inévitable. S'il en résulte un échange de sentiments hostiles entre le peuple et la bourgeoisie, notre devoir à tous, quel que soit l'enseignement auquel nous appartenions, est de faire tous nos efforts pour qu'ils disparaissent, et de combattre les malentendus et les préjugés dangereux pour l'ordre social. — Il est bien vrai encore que beaucoup d'hommes d'une grande autorité et d'un grand savoir ont peur d'aller au peuple pour lui communiquer un peu de leur sagesse ; ne le regrettons pas outre mesure ; lorsqu'ils cèdent à nos sollicitations, ils ne réussissent pas toujours, et rendent alors moins de services qu'en poursuivant leurs travaux dont bénéficie le pays entier.

Le fonctionnarisme, tel qu'il a sévi depuis de longues années, est une plaie qui semble s'étendre de plus en plus. Mais gardons-nous de croire qu'elle est un mal spécial aux élèves de l'enseignement secondaire. Le nombre des familles ouvrières qui recherchent pour leurs enfants les fonctions publiques ou privées grossit chaque jour dans des proportions inquiétantes. On ne saurait se faire une idée de la quantité de demandes reçues en un mois par l'administration pour la moindre place de dactylographe, de concierge, de facteur, de garde champêtre ou d'employé d'octroi, et encore moins de la quantité de protecteurs mobilisés par chacun des postulants. Le cerveau-peuple, plus encore que le cerveau-bourgeois, contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, est hanté par le mirage du fonctionnarisme, et de cela l'enseignement secondaire est évidemment innocent.

On objecte que les études de l'enseignement secondaire, par leur caractère général et désintéressé et par la place très grande qu'elles accordent aux lettres, ne peuvent qu'éloigner du commerce, de l'industrie et de l'agriculture et que le pays en souffre. Or, nous savons par le témoignage de très grands commerçants et de très grands industriels, que plusieurs de leurs meilleurs employés sont d'anciens élèves de cet enseignement, et le fait est naturel si l'enseignement secondaire contribue vraiment à développer les qualités que nous avons

signalées et qui se résument dans le *bon sens*. Au lieu d'accuser nos collèges et nos lycées de la crise économique dont pâtit la France, il serait plus juste d'accuser l'État lui-même, nos Chambres de commerce, nos grandes associations industrielles de n'avoir pas créé, en vue de leurs besoins, un enseignement professionnel distinct des autres. Si cet enseignement avait été organisé chez nous comme à l'étranger; s'il avait reçu les mêmes encouragements et les mêmes appuis; s'il avait su attirer à lui la jeunesse ouvrière et faciliter son apprentissage, attirer par la perspective de situations intéressantes et lucratives ceux de nos collégiens qui ne profitent qu'à moitié des études qu'on leur impose, la situation économique de notre pays serait certainement plus florissante.

Le troisième reproche fait à l'enseignement secondaire est moins justifiable encore, surtout quand on le limite à cet enseignement comme s'il avait le monopole des « résignés, des mécontents et des aigris ». — Des résignés, au sens que l'on donne ici à ce mot, on en rencontre non seulement parmi les anciens élèves de nos collèges, mais partout où sévissent l'ignorance et la paresse, génératrices de lâcheté. Partout également se rencontrent des mécontents et des aigris. Et ce sont là des faits d'une telle évidence que l'on ne peut pas ne pas être surpris de les voir presque constamment passés sous silence[1].

Restent les critiques élevées contre les programmes de l'enseignement secondaire et contre les maîtres chargés de les appliquer. Les plus graves de ces critiques sont assurément celles que l'on élève contre les maîtres, car nous aurons beau multiplier les décrets, accumuler les circulaires, transformer les programmes, nous n'aurons rien fait si les maîtres ne sont

1. « Depuis quelques années, certains hommes politiques opposent les études classiques et les idées avancées, et considèrent l'enseignement moderne comme démocratique et le grec et le latin comme réactionnaires. Comme si les études classiques n'avaient pas été le fonds solide où puisa la bourgeoisie française qui fonda la société moderne : comme si, au surplus, la tradition classique avait quelque chose à faire avec la politique : c'est la tradition de la France, c'est l'honneur de notre race, la plus haute expression de notre génie, quel que soit le régime politique, quelle que soit la forme sociale sous laquelle nous vivions. Le jour où nous romprions avec elle, nous nous diminuerions du meilleur de nous-mêmes. » (Paul Boncourt : *Rapport sur le Budget des Beaux-Arts*. Cf. Henry Berger : *Enquête*, t. I, p. 489.)

pas à la hauteur de leur tâche. Voyons donc à quelles conditions ces maîtres, directeurs et professeurs, sans même rien changer d'essentiel à l'organisation actuelle de notre enseignement secondaire, pourraient lui permettre d'atteindre plus pleinement le but qu'il poursuit.

L'ADMINISTRATION DU COLLÈGE

Le collège ou lycée est le vrai foyer de l'enseignement secondaire, et il faut qu'à ce foyer, comme au foyer d'une grande famille, s'attachent tous ceux qui y sont admis, maîtres et élèves, et qu'entre eux s'établisse comme une âme commune. Quand le collège n'obtient pas ce résultat, quand il reste une simple école où l'on développe des programmes et où l'on prépare des examens, il manque absolument à sa mission. « Le collège idéal, dit M. E. Lavisse, est celui qui crée une âme de la maison. »

La création de cette âme ne peut être obtenue que par le concours de tous ceux qui font partie de la maison, à quelque titre que ce soit ; mais il est un concours plus précieux que tous les autres, parce que tous les autres sans lui se trouvent paralysés, c'est celui du chef, principal ou proviseur, auquel la direction de la maison est confiée.

Le rôle de ce chef — rôle extrêmement complexe — est à la fois celui d'un administrateur et celui d'un éducateur, deux fonctions d'importance très inégale et dont la première ne doit jamais faire oublier la seconde.

Comme administrateur, le proviseur a pour tâche principale d'établir et d'équilibrer son budget, de veiller à l'application rigoureuse des lois et règlements qui concernent les collèges ; de recueillir et de classer les circulaires qu'il reçoit presque chaque jour, et, à l'occasion, d'y répondre; de tenir les familles au courant de tout ce qui intéresse leurs enfants; de renseigner l'administration supérieure sur la marche générale, l'ordre, le travail et la discipline de la maison, sur les progrès des élèves, sur la valeur des professeurs et des répétiteurs; de résumer, enfin, les rapports qu'il reçoit des uns et des

autres pour en transmettre le contenu, généralement par l'intermédiaire de l'inspecteur d'académie, au recteur qui le fait parvenir annoté à la direction du personnel, où il peut être communiqué au comité des inspecteurs généraux et quelquefois aussi... au ministre.

C'est à ce rôle, s'il faut en croire les enquêteurs de 1900, que se réduisait à peu près, il y a quinze ans, le rôle du proviseur. « Le proviseur, dit M. Léon Bourgeois, ancien ministre de l'Instruction publique, est un fonctionnaire débordé de besogne administrative. La centralisation qui rend le ministre légalement, parlementairement responsable de tout ce qui se passe dans chaque maison, a cette conséquence d'obliger le proviseur à consacrer le meilleur de son temps non à diriger cette vie intérieure, mais à en rendre compte. Ce sont incessamment des rapports, des notices, des statistiques, une correspondance sans fin avec inspecteur, recteur ou ministre [1]. » Le proviseur, constate M. Ribot, le président de la commission d'enquête, n'a aucune initiative : « Il ne peut ordonner une promenade, introduire une innovation quelconque sans se heurter à des règlements ; il n'a par conséquent aucun droit de modifier, d'assouplir les cadres des enseignements pour répondre aux besoins, aux vœux de la ville, de la région [2]. » « Peu à peu, dit M. Follioley — un proviseur honoré —, on nous a retiré toutes nos prérogatives, et nous sommes arrivés à être enserrés par les règlements d'une façon telle que, si nous nous laissions faire, nous n'aurions absolument qu'à suivre l'impulsion qui nous viendrait d'en haut [3]. » D'où un manque de prestige et, par suite, d'autorité sur les élèves et sur les maîtres.

Tout autre est la fonction principale du proviseur, sa fonction d'éducateur. Cette fonction n'a plus rien de bureaucratique et de mécanique : le proviseur l'exerce en s'inspirant moins des règlements que des faits, moins des ordres que lui ont transmis les « bureaux » que de l'expérience qu'il a acquise lui-même et des conseils de ceux qui l'entourent et dans lesquels il peut avoir confiance ; il l'exerce auprès des enfants, dont le déve-

1. L. Bourgeois : *Enquête*, t. II, p. 686.
2. Séance de la Chambre des députés du 13 février 1902, *Officiel*, p. 687.
3. Follioley : *Enquête*, t. I, p. 466.

loppement physique, intellectuel et moral est sa préoccupation constante et dominante; auprès des familles, dont l'aide intelligente est toujours extrêmement précieuse ; auprès des maîtres, dont les efforts peuvent avoir besoin d'être stimulés, encouragés et surtout coordonnés. Cette fonction, il l'exerce encore auprès de tous ceux qui sont ou qui peuvent devenir des amis pour le collège et lui constituer au dehors une sorte de garde d'honneur. Il est donc peu de fonctions dans l'Université qui soit aussi délicate, aussi haute et aussi complexe que celle du proviseur, et il en est peu également qui exige, pour être bien remplie, autant de qualités rares et difficiles à réunir.

La première des qualités dont le proviseur a besoin est précisément celle que Nicole réclamait, avant toute autre, du précepteur d'un prince et qu'il caractérisait ainsi : « C'est cette faculté qui fait qu'un homme blâme ce qui est blâmable ; loue ce qui est louable ; rabaisse ce qui est bas ; fait sentir ce qui est grand; juge sagement et équitablement de tout; propose ses jugements d'une manière agréable et proportionnée à ceux à qui il parle. » Cette qualité qui n'avait pas encore de nom au temps de Nicole n'est autre que le tact, le tact qui « ne s'emprunte point d'autrui, que la nature commence et que l'on développe par un long exercice et une infinité de réflexions », mais dont ni les titres, ni les diplômes, ni même les distinctions honorifiques les plus hautes, ne suffisent à garantir la présence. Celui qui en est dépourvu ou qui n'en est pas suffisamment pourvu, devrait être inexorablement exclu de l'administration de nos lycées et collèges : il ne peut être qu'un proviseur détestable. Que l'on songe, en effet, à tout ce qu'il faut de jugement, de finesse, de souplesse et d'habileté à un chef de maison universitaire.

Il lui en faut infiniment dans ses relations avec les familles, qui ne sont pas toujours suffisamment éclairées sur le véritable intérêt de leurs enfants, et parfois sont portées à voir de simples preuves d'incompétence ou d'injustice, dans toute remarque des maîtres qui n'est pas un éloge.

Il lui en faut beaucoup dans ses relations avec les maîtres. Il est des chefs de qui toute parole blesse, de qui toute demande provoque la résistance ; il en est d'autres dont toutes les

remarques et tous les conseils sont accueillis non seulement sans mauvaise grâce, mais presque avec reconnaissance. Nous en avons connu qui obtenaient de nous et des changements d'heures pour nos cours, — ce qui est, d'ordinaire, si déplaisant, — et des classes supplémentaires, sans autre rémunération et sans autre promesse qu'un merci et un bon sourire. — Aussi que de succès à la fin de l'année et quelle joie pour tous!

Dans ses relations avec les élèves, le proviseur doit être l'autorité qui conseille et aussi l'autorité qui sanctionne, et cette double tâche est d'autant plus délicate qu'elle exige, pour être bien remplie, la connaissance précise des enfants que l'on veut diriger.

Les difficultés que rencontre le proviseur sont plus nombreuses encore peut-être dans ses relations avec les personnalités du dehors dont le concours lui est nécessaire. Tout collège doit avoir ses amis qui lui forment une garde d'honneur ; une garde d'honneur toujours prête à lui servir de caution auprès de ceux qui en réclament une; de défense auprès des malveillants qui l'attaquent ; de guide et d'appui dans les circonstances délicates où il est imprudent d'agir seul. Le collège le plus vivant est celui qui est le plus largement ouvert sur le dehors; aucune réforme ne le trouve indifférent; tout progrès l'attire ; il rêve pour tous ses services, pour ses classes, pour ses laboratoires, pour ses jeux, d'organisations toujours plus parfaites; aime à rapprocher aussi souvent qu'il le peut, dans des réunions et dans des fêtes familiales, les « anciens » et les « nouveaux », afin que s'ébauchent entre eux des amitiés ; il se préoccupe d'obtenir, pour ceux de ses élèves qui en ont besoin et qui les méritent, les secours qui leur permettront de continuer leurs études au lycée et hors du lycée et de mettre, dans l'intérêt de tous, leurs aptitudes en valeur; tout cela n'est possible qu'avec une solide légion d'amis choisis. Cette garde d'honneur, ces amis, où les recueillir? Dans les rangs des anciens élèves, sans doute, mais il serait bien imprudent et bien maladroit de s'en tenir là et de ne pas chercher ailleurs. Et, quand on les a réunis, ces amis, il faut les conserver; il faut en obtenir l'aide escomptée, mais l'on conçoit combien la tâche est difficile, étant données la différence des intérêts, l'opposition des partis, la variété des

caractères, la rivalité des ambitions, la susceptibilité des petites vanités et des gros amours-propres, et de quelle habileté et de quelle diplomatie un proviseur doit être doué pour la mener à bonne fin.

Le tact emporte presque toujours avec lui l'autorité, et sans lui l'autorité ne peut être que déplaisante, serait-elle appuyée des grades et des titres les plus élevés. Le tact suppose de la délicatesse, de la bonté, de l'esprit, surtout l'esprit de finesse ; l'autorité suppose, de plus, du caractère. Par le tact, l'autorité sait se rendre aimable et se faire accepter ; elle sait faire comprendre, sans paraître s'y appliquer, son utilité et même sa nécessité, et faire agréer, par les services qu'elle rend et les satisfactions qu'elle procure, les obligations qu'elle impose. Par le caractère, elle sait, quand il le faut, parler ferme, commander et, quoi qu'il lui en coûte et quoi qu'il en coûte aux autres, réclamer les sanctions indispensables, l'intérêt des individus s'effaçant devant l'intérêt du collège qui se confond avec celui de l'État. Le chef seul a véritablement de l'autorité qui sait l'exercer ainsi et qui en accepte d'avance toutes les responsabilités. Rien n'est lamentable et pénible comme l'attitude d'un chef qui, par peur des responsabilités, cherche à s'abriter derrière ceux qui l'entourent : censeur, professeurs, répétiteurs, et prend pour devise le veule et piteux mot d'ordre :« Pas d'affaires ! » qui, d'ailleurs, conduit presque toujours aux affaires les plus fâcheuses et les plus nuisibles au collège. Dans un collège confié à la direction d'un tel chef, les meilleures volontés sont découragées; toute confiance et toute discipline disparaissent : la déchéance et la ruine sont proches.

Si tel est le rôle du provisorat, si telle est son importance sociale, il est évident qu'il ne saurait devenir, en aucun cas, un moyen commode soit d'utiliser les maîtres qui ont échoué dans le professorat, soit de procurer du repos à ceux qui sont fatigués, soit de récompenser les surveillants qui ont toujours correctement rempli leur devoir.

On connaît ce mot d'un humoriste à une maman mélomane qui se lamentait de ne pouvoir amener son fils à jouer convenablement d'aucun instrument : « Eh bien! Madame,

faites-en un chef d'orchestre! » Que l'administration supérieure, si jamais pareil conseil lui était donné, même par un député influent, se garde bien de le suivre. Le maître qui échoue dans ses fonctions, échoue non par défaut de savoir — puisque son savoir est prouvé surabondamment par ses titres —, mais par défaut des qualités qui lui seraient précisément les plus nécessaires dans les fonctions de proviseur. En outre, quelle autorité pourrait bien avoir auprès de ses subordonnés, le chef dont le passé de mauvais ouvrier serait connu de tous? — Le provisorat ne doit pas être davantage un poste de repos pour les professeurs fatigués. La simple énumération des tâches qui lui incombent prouve qu'il est de tous les fonctionnaires du lycée celui qui doit déployer le plus d'activité et le plus de souplesse, puisque sa présence et son intervention sont à chaque instant réclamées des côtés les plus différents. Le proviseur lassé qui ne songerait qu'à vivre paisible entre les murs de son lycée, n'entrebâillerait la porte de son bureau qu'à regret aux élèves, aux maîtres et aux familles ; croirait sa tâche finie lorsque, chaque semaine, il aurait passivement écouté son censeur lire dans chaque classe les notes des élèves et expédié en haut lieu tous les rapports qu'on lui demande, ne serait pas du tout le proviseur que le pays réclame, puisqu'avec lui le lycée ne pourrait être qu'un corps sans âme. — Mieux vaudrait encore et de beaucoup confier la direction du collège à un surveillant expérimenté, actif et soucieux de la prospérité de la maison. Mais alors, ce que l'on pourrait redouter, c'est que ce nouveau chef manquât de l'autorité suffisante pour faire bien accepter de tous sa direction et ses conseils.

Ce qu'il faut éviter plus encore, c'est de confier la direction de nos collèges aux arrivistes qui sabotent leurs fonctions tant qu'ils n'ont pas obtenu le poste de leurs rêves. Rien n'est démoralisant pour le personnel d'un lycée, comme l'arrivée d'un proviseur qui, à peine installé, laisse clairement entrevoir à tous le souci et le désir de les quitter au plus tôt, et, dans l'attente de ce départ, n'a d'autre préoccupation que de « laisser faire, laisser passer, pour éviter les affaires ».

C'est pour toutes ces raisons que l'on s'est demandé si, au lieu d'abandonner au ministère seul le choix des proviseurs,

il ne serait pas préférable d'adopter le système en usage dans les facultés et de laisser aux professeurs le droit de proposer eux-mêmes au ministre celui dont ils seraient heureux de faire leur proviseur. En procédant ainsi, on serait sûr d'échapper aux incapables en même temps qu'aux indésirables, et d'avoir à la tête de chaque établissement des chefs qui, en connaissant les traditions et les besoins, y seraient attachés comme on est attaché à une famille d'adoption, prêts à tous les efforts pour en assurer le succès.

Dans les très grands lycées—certains ont plus de mille élèves —il est tout à fait impossible au proviseur, même avec l'aide du censeur, de remplir d'une manière satisfaisante sa double fonction d'administrateur et d'éducateur : des élèves, il ne peut connaître que les très bons et les très mauvais; les autres ne sont pour lui que des numéros; mais dans les lycées de moindre importance, il en est autrement.

Le proviseur abandonne généralement au censeur la surveillance directe de la maison et tous les menus détails de la discipline journalière ; c'est pourquoi l'on rencontre le censeur partout, au réfectoire, au dortoir, dans les couloirs, dans les cours, dans les études et souvent aux heures où on s'y attend le moins ; il connaît tous les maîtres ; il connaît tous les élèves et sait toutes les notes et toutes les places qu'ils ont obtenues, aussi peut-il rapidement fournir sur eux tous les renseignements que le proviseur lui demande. Au censeur est également confié d'ordinaire le soin de répartir le service entre les maîtres, de s'assurer que ce service est bien fait et de veiller à ce que le travail des élèves, notamment pendant les études, ne soit jamais négligé. Cette partie de la tâche du censeur l'associe à l'œuvre éducatrice du proviseur. Une observation du censeur faite à propos, au sujet d'un bon ou d'un mauvais devoir, d'une bonne ou d'une mauvaise leçon, peut avoir une influence excellente sur la conduite d'un enfant. Le censeur comprendrait donc bien mal son rôle s'il le réduisait à celui de distributeur automatique de récompenses et de punitions.

Le censeur est donc bien « le second » du proviseur; aussi est-il essentiel que l'entente la plus parfaite existe entre eux.

Tout conflit d'autorité, toute rivalité d'influence entraînerait des ordres et des contre-ordres, des mesures contradictoires dont ne tarderait pas à s'emparer la malignité des uns et des autres; l'esprit du collège en aurait fort à souffrir.

LES PROFESSEURS

L'action du professeur s'exerce dans un rayon moins étendu que celle du proviseur, mais elle est infiniment plus profonde : beaucoup de maîtres laissent sur l'esprit de leurs élèves une empreinte ineffaçable, de sorte que, si le proviseur est celui qui contribue le plus à la création de l'âme de la maison, le professeur est celui qui contribue le plus à donner à cette âme sa nuance et sa qualité.

Pour que l'enseignement du professeur ait tout son effet, plusieurs conditions sont requises : il doit être en harmonie avec les autres enseignements que reçoivent ses élèves et avec l'enseignement qu'ils ont reçu les années précédentes; il doit être à leur portée; il doit être vivant.

Les organisateurs de l'enseignement secondaire ont pris soin de déterminer la tâche de chaque maître non seulement en elle-même, mais encore en fonction de toutes les tâches de ses collaborateurs. Ce qui transparaît dans chaque règlement, à chaque ligne des programmes, c'est l'incessante préoccupation d'obtenir le concours méthodique et sans à-coup de tous les maîtres, et la participation de leurs efforts à la réalisation progressive d'un idéal commun. Voilà ce que les professeurs ne devraient jamais perdre de vue, sous peinede ne rien entendre à la mission qui leur est confiée.

Le premier soin d'un maître, au commencement de chaque année, devrait être de se renseigner exactement sur les travaux que ses élèves ont faits les années précédentes, leur dire pourquoi ils les ont faits et leur annoncer, en les définissant, ceux qu'ils auront à faire[1]. Les élèves sont ainsi, tout de

1. Cf. Lavisse, *Revue bleue*, 1er mai 1915, p. 132.

suite, amenés à se rendre compte de la continuité de l'enseignement qu'on leur donne et de l'utilité de ce qu'ils ont appris pour l'intelligence de ce qu'il leur reste à apprendre. Si cette précaution était toujours prise, on ne rencontrerait pas si fréquemment des élèves qui, à l'examen du baccalauréat par exemple, tout en étant à même d'expliquer assez convenablement quelques vers de *l'Iliade* ou de *l'Enéide*, sont tout à fait incapables d'indiquer le plan général de chacun de ces poèmes dont ils ne connaissent que des fragments décousus. Ainsi morcelé, l'enseignement perd une grande partie de sa vie et de son intérêt.

Le professeur devrait, en second lieu, s'entendre avec ses collègues de la même classe pour que les divers enseignements s'accordent le mieux possible. Plus les professeurs chargés d'une même classe sont nombreux, par suite de la spécialisation à outrance, plus leur entente est nécessaire. Il ne faut pas que les élèves puissent supposer qu'il existe entre les différentes branches de l'enseignement qu'on leur donne des cloisons étanches et, surtout, que les unes leur paraissent l'emporter sur les autres en valeur et en dignité. Ce dont les élèves doivent être bien persuadés, au contraire, c'est que tous les enseignements, par les aptitudes qu'ils développent, sont indispensables à la culture intégrale de nos facultés et que celui-là est un incomplet qui ne comprend pas la nécessité de se plier à leurs disciplines différentes.

L'enseignement du professeur doit se maintenir à la portée de sa classe. Il est tout naturel qu'un maître à ses débuts se méprenne sur l'état d'esprit de ceux qui l'entendent, et les croie aptes à comprendre tout ce qu'il comprend lui-même. Ayant beaucoup appris et beaucoup retenu, riche d'un savoir tout frais encore, il éprouve un très grand plaisir à le produire devant des esprits tout neufs qui ne peuvent pas ne pas en être éblouis. C'est ce que remarque finement M. Léon Bourgeois : « Il y a, nous dit-il, certaines manières de « faire la classe » que j'admire et que je redoute en même temps. Je parle de beaucoup de professeurs distingués, brillants même, qui y mettent toute leur ardeur et tout leur talent. C'est une occasion pour eux de se distinguer personnellement, en suivant et en faisant valoir leurs propres goûts, devant

quelques élèves d'élite auxquels ils se communiquent. Mais les autres, dont nous avons cependant la charge? Certes, ces professeurs sont très aimés de tous les élèves : ils laissent tranquilles les médiocres et les mauvais, et les « forts » sont ravis d'un maître dont ils semblent partager un peu la renommée... Je ne puis cependant m'empêcher de penser que le but de l'enseignement public, qui doit s'adresser à tous, est mieux atteint, et le profit pour l'État encore plus considérable, lorsqu'un professeur plus modeste parvient à faire travailler l'ensemble de ses élèves, à entraîner la masse dont il a la charge, à tirer de tous ce qu'ils peuvent véritablement donner [1]. »

Le défaut qui est ici relevé a été considérablement aggravé par le préjugé qui, depuis près d'un siècle, s'est de plus en plus ancré parmi nous, à savoir qu'un auteur ou qu'un professeur ne saurait être profond s'il est simple et intelligible. Nous continuons à soutenir, en théorie, par habitude cartésienne, que l'esprit ne doit se rendre qu'à l'évidence et ne juger que lorsqu'il voit clair : dans la pratique, nos préférences vont à ce qui est obscur. L'opinion des élèves, déclare M. Buquet, directeur de l'École centrale, « c'est que le professeur dont on ne comprend pas bien le cours est un grand homme. Moins on comprend ce qu'il enseigne, plus on croit qu'il est supérieur aux autres [2] ». C'est également l'opinion des étudiants de nos facultés et, aussi, de beaucoup de personnes qui lisent et qui jugent.

On a beaucoup insisté, dans l'enquête que nous avons citée déjà, sur la baisse rapide des études dans nos collèges et sur l'infériorité des élèves d'aujourd'hui comparés à ceux d'autrefois [3]. Le reproche est manifestement faux lorsqu'on le généralise, et il nous serait facile d'en fournir la preuve; s'il est juste pour certains enseignements et pour certains collèges, la cause principale en doit être cherchée dans le défaut même que nous venons de signaler. Certains maîtres ne savent

1. L. Bourgeois : *Enquête*, t. II, p. 693.

2. Buquet, *id.*, t. II, p. 503.

3. Ce qui doit nous rassurer un peu sur la valeur de ces constatations, c'est qu'elles reviennent périodiquement tous les vingt-cinq ans, à peu près, dans les mêmes termes. (Cf. Mgr Dupanloup, *l'Enfant*, p. 376-390.)

plus ou ne veulent plus, comme autrefois, se mettre à la portée des élèves. Il est vrai que la matière des sciences et des lettres s'est enrichie, mais il est non moins vrai que les élèves entrent dans nos classes plus jeunes qu'autrefois et que le cerveau des enfants est resté ce qu'il était; il convient, par conséquent, d'en user avec lui comme on en use avec l'estomac, c'est-à-dire de lui donner une nourriture appropriée. Il est fâcheux que pour se conformer à ce conseil, il faille presque de l'héroïsme. Tant d'efforts sont nécessaires, de l'aveu même des plus grands maîtres, pour être toujours clair et on en est, généralement, si mal récompensé!

Mais la clarté ne suffit pas à rendre un enseignement profitable, il lui faut, de plus, la vie, et il n'est vivant que si le professeur sait y intéresser ses élèves en associant leurs efforts aux siens. Toutes les méthodes qui laissent une classe réceptive et passive doivent être rigoureusement écartées et, au premier rang, celle qui ne s'adresse guère qu'à la mémoire et fait de la récitation du « manuel » son exercice privilégié. Cette méthode dispense le professeur de penser et simplifie son rôle à tel point que l'on pourrait, sans grand dommage, en charger le veilleur ou le sommelier; elle offre l'avantage de conduire ordinairement sans secousse les intelligences les plus humbles aux lauriers du baccalauréat; mais à quel prix, nous ne dirons pas pour les bons élèves — ceux-là résistent à tout — mais pour les moyens et surtout pour les médiocres! Au prix des qualités les plus précieuses, l'aptitude à penser par soi-même et à se diriger d'après ses propres raisons et non d'après les raisons d'autrui. De cette méthode, somnifère et morte, on peut rapprocher la méthode dite des cahiers : si certains professeurs ne jurent que par manuels, certains autres ont les manuels en horreur et leur substituent leurs propres cahiers, qu'ils dictent fidèlement aux élèves, lesquels doivent non moins fidèlement les apprendre et les réciter. Remarquons qu'il ne s'agit pas de cahiers de sommaires, cahiers de notes prises aux différents cours, mais de cahiers où sont reproduits les cours complets, de telle sorte que les élèves passent la moitié de leur classe, à écrire sous la dictée — l'esprit heureusement ailleurs — et le reste à réciter ce qu'on leur a dicté la veille. Une telle méthode, qui réduit

les élèves à n'être que des phonographes, est pire que la précédente. — Le texte dicté en classe ne doit être que le thème de la leçon à faire, ou le résumé de la leçon qui a été faite, mais il faut que la leçon soit faite et en tenant l'esprit de tous constamment en éveil.

Le maître ne peut s'occuper de l'instruction de ses élèves sans contribuer à leur éducation. Son enseignement est éducatif à la fois par la discipline qu'il impose, par les matières sur lesquelles il porte et par les émotions qu'il suggère. — Il est éducatif par la discipline qu'il impose, parce qu'il force l'élève à penser avec des idées et non avec des mots, et développe en lui la probité de la pensée qui est la meilleure garantie de la probité des sentiments et de la conduite. — Il est éducatif par les matières sur lesquelles il porte, parce que de la plupart d'entre elles, notamment des chefs-d'œuvre littéraires des leçons d'histoire, se dégagent les plus beaux exemples de vertu et les plus hauts préceptes de morale. — Il est plus éducatif encore par les émotions qu'il fait naître, car l'enfant prompt à s'enthousiasmer, ne peut admirer sans l'aimer ce qui est beau et ce qui est grand. Enfin l'enseignement est directement éducatif dans l'année des études philosophiques et morales, qui l'habituent à raisonner ses croyances et lui apprennent en même temps que la grandeur du devoir, la plus précieuse des vertus sociales : la tolérance.

Quelle que soit cependant la valeur propre de cet enseignement, son influence reste subordonnée à la valeur du maître qui le donne. Or, il en est qui ne seront jamais, malgré leur savoir, que de mauvais éducateurs : les uns, indolents et ennuyés, dont la loi du moindre effort est la règle suprême sont bien vite jugés tels par les élèves, et ne peuvent avoir sur eux aucune autorité ! D'autres, taquins et difficiles, habiles à découvrir les défauts, heureux de les critiquer purement et simplement, qui se font craindre et même haïr. — D'autres, beaucoup plus rares, transforment leur chaire en tribune et se croient libres d'y défendre toutes les opinions qui leur sont chères, au risque de blesser les sentiments des élèves et de leurs familles. D'autres enfin ne voient dans leur profession qu'une des nécessités douloureuses auxquelles il faut

se soumettre pour vivre; « viennent comme des bureaucrates ou des employés de ministère passer deux heures dans leur lycée; ne connaissent pas leurs élèves, n'ont aucun rapport avec eux[1] ». Heureusement ces maîtres sont une petite minorité dans nos lycées et collèges.

Le vrai maître est celui qui accepte le tout de sa tâche avec bonne humeur, parce qu'en le faisant il sait se rendre utile ; il souffre des défauts de ses élèves, mais se réjouit de leurs succès et le laisse voir, usant de son esprit pour encourager et stimuler, non pour humilier et déprimer ; il est respectueux des opinions et des croyances de ses élèves sachant que ceux-ci sont incapables d'apprécier la valeur de ses critiques; il voit dans sa classe non un bureau ni une salle de conférence, mais une famille, et dans ses élèves non des auditeurs de passage ou des clients, mais des enfants ou des jeunes gens dont il doit faire des hommes; enfin, sachant que certains conseils, les plus indispensables souvent, ne peuvent se donner en classe, il n'hésite pas à voir les élèves en particulier, à causer intimement avec eux, non plus seulement comme professeur, mais comme ami. — Le maître qui comprend ainsi son devoir, ne manquera jamais d'autorité, car il sera aimé et respecté.

Et cependant, même avec toutes ces qualités, il n'obtiendrait que des résultats insuffisants, s'il vivait isolé des professeurs qui collaborent avec lui à la formation morale de ses élèves. Nous avons montré l'importance de cette collaboration au point de vue de l'instruction ; au point de vue de l'éducation, elle est plus grande encore. Supposez une classe dont tous les professeurs ont l'habitude de se consulter et de se renseigner sur leurs élèves communs ; ils s'informent aussi auprès des répétiteurs, qui, vivant le plus de temps auprès des élèves, connaissent bien des détails essentiels qui peuvent échapper aux maîtres. Dans cette classe tout va bien : pas d'à coup dans les conseils et les réprimandes, pas de fausse manœuvre dans les directions; les avertissements à donner sont confiés à celui des maîtres qui a sur l'enfant le plus d'influence; on verrait ainsi, ce que j'ai vu souvent, un professeur

1. R. Poincaré : *Enquête*, t. II, p. 677.

de lettres exhortant ses élèves à l'étude des mathématiques et un professeur de mathématiques exhortant ses élèves à l'étude des lettres ; et puis, des maîtres félicitant ou blâmant un élève pour des actions bonnes ou mauvaises faites en dehors de la classe.

A cette collaboration devrait s'ajouter celle des familles. Il est bien plus difficile de l'obtenir : beaucoup de professeurs en ont peur et, au lieu de la rechercher, l'évitent : ils craignent les visites importunes, les réclamations injustifiées, les conseils impertinents et saugrenus, les confidences embarrassantes et la perte de temps que tout cela entraîne. D'autre part, beaucoup de parents ne se prêtent pas à ces relations, le plus souvent par insouciance, parce qu'ils croient tout leur devoir rempli le jour où ils ont soldé la pension de leur fils. Rien n'est plus regrettable. Si les maîtres et les parents consentaient à se rapprocher et à s'entendre, ils pourraient s'éclairer mutuellement sur les aptitudes des enfants, sur leurs qualités, sur leurs défauts, sur les moyens d'utiliser et de développer les unes et de combattre les autres. Le collège deviendrait ainsi, dans une certaine mesure, un prolongement de la famille, et les enfants, encadrés entre leurs parents et leurs maîtres, seraient perpétuellement incités au progrès intellectuel et moral.

Ce qu'il faut encore, c'est que le professeur s'attache à son collège, même quand il sait qu'il n'y restera pas longtemps, ses titres lui réservant des postes plus élevés; il doit s'intéresser à ses succès, à ses fêtes, comme à ses épreuves et à ses deuils, toujours prêt à mettre à son service son talent et sa bonne volonté. Il faut que les « anciens » accueillent les jeunes maîtres, à leur arrivée, avec cordialité, et que les jeunes paient leur bienvenue par le regain de bonne humeur et de vie printanière qu'ils apportent. Souhaitons aussi que les relations entre familles universitaires soient fréquentes; c'est un des moyens de créer une âme de la maison.

(*La fin prochainement.*)

P.-FÉLIX THOMAS

LE SILENCE BLANC

— Carmen ne durera pas plus d'un couple de jours.

Mason cracha un morceau de glace, et contempla tristement le pauvre animal. Puis prenant la patte de la chienne, il se mit à détacher avec ses dents la glace qui formait entre les ongles des grappes douloureuses.

— Je n'ai jamais vu un chien doté d'un nom ronflant qui valût un rouge-liard, — reprit-il, sa tâche terminée, après avoir poussé de côté l'animal. — Sitôt mis à l'épreuve, ils faiblissent et meurent. Avez-vous vu jamais faire de même à ceux pourvus d'un nom sensé, comme Cassiar, Siwash ou Husky? Non, monsieur. Regardez Shookum ici près ; le voilà.

Crac ! La brute amaigrie frappa, rapide comme l'éclair, et ses dents blanches manquèrent tout juste la gorge de Mason.

— Vous en voulez, vous en aurez.

Un mauvais coup de fouet asséné derrière l'oreille, envoya l'animal rouler dans la neige, avec un sourd gémissement, une écume jaunâtre découlant de ses crocs.

— Comme je le disais, regardez Shookum, ici présent, il est à son affaire. Voulez-vous parier qu'il dévore Carmen avant que la semaine ne soit passée.

— En face de votre affirmation, j'en avancerai une autre, — répliqua Malemute Kid, en renversant le pain congelé qu'on avait mis devant le feu à dégeler. — Nous mangerons Shookum avant la fin du voyage. Qu'en dites-vous, Ruth?

L'Indienne apaisa le café bouillonnant en y laissant tomber un morceau de glace, regarda successivement Malemute Kid, son mari et les chiens, mais sans daigner répondre. Ce n'était point nécessaire : la chose était trop évidente. Pas d'autre alternative possible, avec deux cents milles à faire en se frayant sa piste, six jours de nourriture à peine pour les voyageurs, et rien pour les chiens. Les deux hommes et la femme se groupèrent près du feu, et commencèrent leur frugal repas. Les chiens restèrent tout harnachés, car c'était la halte de midi, regardant chaque bouchée avec des yeux d'envie.

— Plus de lunches à partir d'aujourd'hui, — dit Malemute Kid. — Et attention aux chiens, ils deviennent méchants. S'ils en trouvent une chance, ils auront vite fait de mettre l'un de nous par terre.

— Et je fus jadis éduqué à l'école du Dimanche, et président d'une société!

Le coq à l'âne lâché, Mason tomba dans une contemplation songeuse de ses moccassins fumants. Mais Ruth l'en tira en remplissant sa tasse.

— Dieu merci, nous avons du thé ! J'en ai vu pousser là-bas, dans le Tennessee. Que ne donnerais-je pas pour un bon pain bien chaud ! Ne vous en occupez pas, Ruth ; vous n'avez plus longtemps désormais à mourir de faim, ni à porter des moccassins non plus.

A cette saillie, la femme perdit son air sombre, et dans ses yeux surgit son grand amour pour son maître blanc, le premier blanc qu'elle eût jamais vu, — et le premier homme aussi qui traitât une femme comme quelque chose de plus qu'un simple animal ou qu'une bête de somme.

— Oui, Ruth, — continua son mari, recourant à l'extraordinaire jargon qui leur permettait seul de se comprendre mutuellement, — attendez que nous en ayons fini avec cette contrée, et que nous soyons partis pour le dehors. Nous prendrons le « canoë » des hommes blancs, et en route sur l'eau salée. Oui, une eau mauvaise, une eau rude, — de grandes montagnes qui montent et qui descendent tout le temps. Et si grande, si grande, si immense ; vous voyagez dix, vingt, quarante sommeils (il comptait les jours sur ses doigts en une sorte d'écriture primitive), — et tout le temps l'eau, la

mauvaise eau. Et puis vous arrivez à un grand village, avec beaucoup de gens, autant que de moustiques l'été prochain. Et des wigwams si hauts, oh, si hauts ! comme dix, comme vingt sapins !

Il s'interrompit, impuissant à se faire ainsi comprendre, jeta un regard d'appel à Malemute Kid, et finit par mettre laborieusement les vingt sapins bout à bout, par le langage des signes. Malemute Kid eut un gai sourire, sceptique. Mais les yeux de Ruth étaient grands ouverts d'admiration et de plaisir. Elle se doutait que Mason plaisantait, et une telle condescendance touchait son cœur de pauvre femme.

— Et alors vous entrez dans une... dans une boîte, et pouf ! vous voilà partis en l'air !

Il lança en l'air sa tasse vide, à l'appui de son dire, et la rattrapant d'un geste adroit, il reprit :

— Et pif ! vous redescendez. Oh ! les grands magiciens ! Vous allez à Fort Yakon, et moi à Arctique cité, — à vingt-cinq jours de voyage, — grosse ficelle entre, tout le temps. Je prends la ficelle et je dis : « Hallo, Ruth ! comment êtes-vous? » — Et vous : « Est-ce mon bon époux? » — Je réponds : « Oui. » — Alors vous : « Je ne puis plus cuire de bon pain, je n'ai plus de soude[1]. » — Et je vous dis : « Regardez dans la cache, sous la farine ; bonsoir ! » Vous regardez et vous trouvez force soude. Et tout ce temps-là, vous à Fort Yukon, et moi à Arctique cité. Quelle magie !

Ruth eut un sourire si ingénu à ce conte de fées, que les deux hommes éclatèrent de rire. Puis, une querelle entre les chiens vient couper court au défilé des merveilles du grand univers, et lorsque les deux hommes eurent séparé les combattants qui grondaient encore, Ruth avait déjà amarré les traîneaux, et tout était prêt pour le départ.

— Hardi ! En avant ! Hardi là !

Mason mania sûrement son fouet, et, au gémissement sourd des chiens sous le harnais, il fit démarrer le traîneau avec la barre d'arrêt. Ruth suivit avec le second team, laissant à Malemute Kid, qui l'avait aidée à partir, le soin de fermer

1. Levain.

la marche. Herculéen et rude, capable de renverser un bœuf d'un coup de poing, Malemute ne pouvait voir battre les pauvres animaux. Il les gâtait d'une façon bien rare pour un conducteur, — et même, pleurait presque avec eux dans leur misère.

— Allez, partez, pauvres bêtes aux pattes tendres, — murmura-t-il après plusieurs essais infructueux de démarrage.

Mais sa patience fut à la fin récompensée et ses chiens, tout gémissants de l'effort douloureux, se hâtèrent de rejoindre leurs camarades.

Fini désormais pour la conversation. Le labeur de la piste ne permettait plus semblable extravagance, — ce labeur de la piste sur la terre du Nord, le plus terrible de tous et le plus anéantissant. Heureux l'homme qui peut, au prix du silence, supporter un jour de route, et sur une piste battue.

Et quand il s'agit de se frayer son chemin, c'est bien pire encore. A chaque pas, la longue raquette plate s'enfonce dans la neige, et la jambe suit jusqu'au genou. Il faut alors soulever sa raquette, droit, tout droit, pour la débarrasser de la neige qui la couvre; et si, ce faisant, l'on dévie d'un pouce et même moins, le désastre est inévitable. On avance ensuite l'autre pied, il s'enfonce. et il faut encore le retirer perpendiculairement, pour faire un demi-yard. Le débutant, tout novice, peut s'estimer heureux s'il évite à ses deux raquettes une dangereuse proximité, et ne s'étale pas de tout son long sur ce terrain perfide ; en tous cas, au bout de cent mètres, il abandonnera épuisé. L'homme capable de précéder les chiens pendant tout un jour, est en droit de se fourrer le soir dans son sac avec une conscience en paix et un orgueil sans borne. Et celui qui, sur la longue piste, couvre de suite vingt étapes, celui-là les dieux mêmes peuvent lui porter envie.

L'après-midi s'écoula et sous la terreur montant du silence blanc, les muets voyageurs se courbèrent sur leur tâche davantage encore. La nature a bien des artifices pour convaincre l'homme de sa petitesse, — le flux et le reflux incessant des marées, la fureur de l'ouragan, la secousse du tremblement de terre, les décharges sans fin de l'artillerie céleste, — mais le plus prodigieux de tous et le plus stupéfiant, c'est la phase,

pour ainsi dire passive, du Silence Blanc. Tout mouvement cesse, le ciel s'éclaire et forme une voûte d'airain ; le plus léger murmure semble un sacrilège, et l'homme se sent timide, et s'épouvante du son de sa propre voix. Unique vie falote perdue dans les étendues spectrales d'un monde inanimé, il tremble de sa propre audace, et comprend qu'il n'est qu'un ver de terre, et rien de plus. Des pensées étranges se lèvent d'elles-mêmes, et le mystère des choses semble vouloir parler. Et sur l'homme tombe la crainte de la mort, de Dieu, de l'univers, — l'espoir de la Résurrection et de la vie, l'aspiration à l'immortalité, les vains efforts de son essence pour rompre sa captivité d'ici-bas ; — c'est alors, si jamais, que l'homme se sent seul en présence de Dieu.

Le soir approchait, lorsque l'on arriva à une longue courbe de la rivière, Mason, à la tête de son attelage, voulut couper court et traverser l'étroite langue de terre. Mais les chiens échouèrent devant l'escarpement de la rive. A maintes, maintes reprises, ils glissèrent en arrière, malgré le secours de Ruth et de Malemute Kid, qui, tous deux, poussaient au traîneau. Enfin, vient le grand effort de tous. Les misérables créatures affaiblies par la faim, y mirent leur restant de force. Peu à peu, le traîneau atteignit le sommet de la rive; mais le premier des chiens inclina sur la droite, faisant dévier derrière lui toute la file. Les raquettes à neige de Mason se trouvèrent prises. Mason fut lancé à terre, l'un des chiens tomba dans les traits, et le traîneau redégringola la pente. Tout était à recommencer.

Le fouet claqua sec, et s'abattit durement sur les chiens, sur celui-là surtout qui était tombé.

— Arrêtez, Mason, — implora Malemute Kid, — le pauvre diable use la fin de ses pattes. Attendez, nous allons mettre en tête mon attelage.

Mason, froidement, resta immobile jusqu'au dernier mot de son camarade, puis tout de suite après, lança son long fouet qui vint s'enrouler complètement autour du corps du chien coupable. Carmen, — car c'était Carmen, — s'affaissa dans la neige, gémit pitoyablement, et puis roula sur le côté.

C'était un moment tragique, un lamentable incident de

voyage, — un chien mourant et deux camarades irrités. Ruth jetait de l'un à l'autre des regards inquiets. Les yeux de Malemute Kid exprimaient tout un monde de reproches, mais il se contint pourtant, et se pencha sur le chien pour couper ses traits. Pas un mot ne fut prononcé. On attela ensemble deux des teams, et la difficulté fut vaincue. Puis les traîneaux reprirent leur route, le chien mourant se traînant à l'arrière. Tant qu'un chien peut se mouvoir, on ne lui donne pas le coup de grâce, et on lui laisse cette dernière chance, — de ramper jusqu'au camp, s'il le peut, dans l'espoir d'y trouver un élan abattu.

Regrettant déjà son acte de colère, mais trop entêté pour s'en excuser, Mason avançait lentement en tête du petit cortège, sans songer au péril suspendu sur sa tête. La futaie poussait serrée dans l'abri du vallon, et les voyageurs se frayaient un chemin au travers. A cinquante pieds environ de leur route, un immense sapin dominait tout le reste. Il s'était dressé là depuis des générations, réservé tout ce temps par la destinée à cette seule et unique fin, — comme peut-être aussi Mason.

Celui-ci se baissa un instant pour serrer la courroie défaite de son moccassin. Les traîneaux firent halte, et les chiens s'étendirent sur la neige, sans un glapissement. Le silence était absolu et presque tragique ; pas un souffle n'agitait la forêt couverte de givre ; le froid et le silence des espaces infinis avaient glacé le cœur de la nature, et clos ses lèvres tremblantes. Mais un soupir soudain passa dans l'air : les voyageurs ne semblèrent pas l'entendre au moment même ; ils le sentirent plutôt passer, précurseur d'un mouvement dans ce monde pétrifié. Et le grand arbre, chargé de neige et du poids des années, joua son dernier rôle dans la tragédie de la vie. Mason entendit le craquement avertisseur et voulut se jeter de côté ; mais à peine debout, il reçut le choc en plein sur l'épaule.

Le danger soudain, la mort rapide, — combien de fois Malemute Kid y avait-il fait face ! Les aiguilles du sapin frémissaient encore qu'il donnait ses ordres, déjà lui-même en pleine action. Et la jeune Indienne ne perdit pas non plus son temps à s'évanouir ni à pousser d'inutiles gémissements,

comme l'auraient fait peut-être beaucoup de ses sœurs blanches, sur l'ordre de son compagnon, elle pesa de tout son poids sur l'extrémité d'un levier improvisé à la hâte, soulageant ainsi la pression terrible qui faisait gémir son mari. Cependant, Malemute, attaquait l'arbre avec sa hache. L'acier résonna gaiement en attaquant le tronc gelé, le bûcheron accompagnant chaque coup en respirant bruyamment, et le scandant de ses « Huh ! huh ! »

Enfin le Kid étendit sur la neige la chose lamentable qui naguère était un homme. Mais pire encore que la douleur de son camarade était la muette angoisse peinte sur le visage de la femme, son regard interrogateur, à la fois plein d'espoir et désespéré. Ils n'échangèrent que quelques mots : les gens du Nord apprennent de bonne heure la futilité des paroles, et la valeur inestimable des actes. De plus quand la température est de 65° au-dessous de zéro, un homme ne peut rester de bien longues minutes étendu dans la neige, et survivre. Aussi les courroies qui amarraient le chargement des traîneaux furent coupées à la hâte, et l'on étendit sur un lit de rameaux le patient roulé dans ses fourrures. Devant lui pétilla un feu, fait de ce même bois, cause de son malheur. Et ses deux compagnons tendirent derrière lui, le recouvrant à moitié, le toit primitif, — une pièce de toile, chargée d'arrêter la chaleur, pour la rejeter et la rabattre en avant, — un truc bien connu de ceux qui étudient la physique à ses sources.

Mais les hommes qui ont partagé leur couche avec la mort, savent bien quand l'appel est sonné. Mason avait reçu un coup terrible, et l'examen le plus sommaire le démontrait, son bras et sa jambe droite, et l'épine dorsale, étaient brisés, les membres inférieurs paralysés à partir de la ceinture ; enfin des lésions internes étaient des plus probables. Un gémissement, de temps à autre, était son seul signe de vie.

Aucun espoir ; rien à faire. L'impitoyable nuit s'écoula lentement, Ruth montrant le stoïcisme désespéré de sa race, et de nouvelles rides s'ajoutant à celles qui sillonnaient déjà le visage de Malemute. En fait, celui qui souffrait le moins, c'était Mason. Il se croyait de retour dans la Tennessee, au pays des grandes Montagnes Volcaniques, et revivait les scènes de son enfance. Les souvenirs de son pays natal

oubliés depuis si longtemps, se déroulaient en une mélodie vraiment pathétique : baignades dans les trous profonds, chasses aux rats musqués, ou recherches des melons d'eau. Pour Ruth, c'était incompréhensible, mais le Kid, lui, comprenait et sentait, — sentait comme seul peut le faire celui qui a été des années durant, privé de toute espèce de civilisation.

Avec le jour, la connaissance revint au moribond, et Malemute Kid se pencha sur lui davantage encore pour saisir son chuchotement.

— Vous vous rappelez, lorsque nous prospections sur le fleuve Tanana, il y aura quatre ans à la prochaine débâcle? Elle ne me tenait pas tant au cœur alors. Elle était plus jolie, et j'en étais un peu emballé. Mais, vous savez, j'en suis venu à en penser long sur son compte. Elle a été une bonne femme pour moi, m'aidant toujours dans les moments critiques. Et quand il faut agir, vous le savez, elle n'a pas son égale. Vous rappelez-vous le jour où elle franchit les rapides du Moosehorn, ses pagaies fouettant l'eau comme la grêle, pour nous tirer de ce rocher, vous et moi? — et le temps de la famine à Nuklukyeto ? — et cette fois où elle affronta la débâcle pour nous apporter les nouvelles ? Oui, elle a été une bonne femme pour moi, meilleure que l'autre ? Vous ne saviez pas ? Je ne vous en avais jamais rien dit; eh! Oui, j'en avais déjà tâté, là-bas dans le Sud. C'est pourquoi je suis venu ici. Nous n'allions pas ensemble. Je partis pour lui donner une occasion de divorce et elle la saisit.

» Mais tout cela n'a rien à faire avec Ruth. Je pensais faire table rase du passé, et partir l'an prochain très loin, très loin d'ici, — avec elle, — mais c'est trop tard. Ne la renvoyez pas parmi les siens, Kid. Retourner de la sorte, c'est rudement dur pour une femme. Pensez-y ! — quatre années presque de notre lard et de nos fèves, de farine et de fruit séché, et puis se remettre à son poisson d'antan et à son caribou. Ce serait une mauvaise chose pour elle d'avoir tâté de nos façons, d'être venue à les trouver meilleures que celles de son peuple, et de revenir ensuite chez celui-ci. Prenez soin d'elle, Kid, — pourquoi vous-même ne — mais non, vous vous êtes toujours écarté des femmes — et vous ne m'avez jamais dit pourquoi

vous êtes venu ici. Soyez bon pour elle, et renvoyez la aux États-Unis aussitôt que possible. Mais arrangez les choses de telle sorte qu'elle puisse revenir, — peut-être aura-t-elle le mal du pays, vous savez.

» Et quant à l'enfant, — il nous avait rapprochés, Kid. J'espère seulement que c'est un garçon. Pensez-y ! — la chair de ma chair, Kid. Il ne faut pas qu'il reste en cette contrée. Et si c'est une fille, encore plus impossible. Vendez mes fourrures ; elles atteindront au moins cinq mille dollars, et j'en ai mis autant à la banque. Prenez mes intérêts, qu'ils ne fassent qu'un avec les vôtres. Je pense que le filon du claim donnera bien. Que le garçon reçoive une bonne éducation, veillez-y ; et surtout, Kid, ne le laissez pas revenir ici. Ce pays n'était pas fait pour les blancs.

» Je suis un homme mort, Kid. J'en ai plus que pour trois ou quatre jours, au maximum. Vous êtes en route. Il faut continuer. Souvenez-vous, c'est ma femme, c'est mon garçon — grand Dieu ! C'est un garçon, je l'espère ! Il ne faut pas rester auprès de moi, — et moi, un mourant, je vous ordonne de continuer.

— Accordez-moi trois jours, — supplia Malemute Kid. — Votre état peut s'améliorer, un heureux changement survenir.

— Non !

— Seulement trois jours.

— Continuez, il le faut.

— Deux jours.

— C'est ma femme et mon garçon, Kid. Ne me demandez pas cela.

— Un seul jour.

— Non, non ! Je vous ordonne...

— Un jour seulement. Nous pourrions le prendre sur nos provisions, et peut-être pourrai-je abattre un élan !

— Non, — eh bien, entendu ; un jour, mais un seul, et pas une minute de plus. Et puis Kid, ne me... ne me laissez pas finir ainsi tout seul ! un doigt sur la détente, et rien qu'un coup. Vous comprenez. Songez-y ! La chair de ma chair, et ne pas vivre pour voir le gars, rien qu'une seule fois.

» Envoyez-moi Ruth. Je veux lui dire adieu, et lui faire

comprendre qu'il faut penser au garçon, et ne pas attendre que je sois mort. Si je ne le faisais pas, peut-être refuserait-elle de partir avec vous, Adieu, mon vieux ; adieu...

» Kid ! Écoutez — creusez le traîneau, à l'arrière, près de la glissière. J'y ai mis de la poudre d'or.

» Et puis, Kid ! — Celui-ci se courba davantage pour saisir les dernières paroles, le faible souffle où s'humiliait l'orgueil du mourant. — Je suis fâché — pour — vous savez — Carmen.

Laissant la jeune femme sangloter faiblement au-dessus de son mari, Malemute Kid passa sa fourrure, mit ses raquettes à neige, et, le fusil sous le bras, s'éloigna dans la forêt. Ce n'était pas un novice ; il connaissait les moments terribles de la terre du Nord, mais jamais encore il ne s'était trouvé en face d'un problème aussi angoissant. En théorie, la question était simple, et la solution mathématique : trois vies à sauver contre une seule, et déjà condamnée. Mais il hésitait pourtant. Car cinq ans côte à côte sur la terre et sur l'eau, aux camps et dans les mines, en face de la mort sous tous ses aspects, avaient scellé les liens de leur amitié ; si fortement même qu'il avait souvent ressenti pour Ruth une jalousie vague, depuis l'époque où elle était venue se mettre entre eux. Et maintenant, voici qu'il fallait trancher ce lien, et la tâche lui incombait.

Il ne demandait qu'un élan, rien qu'un seul ; mais tout gibier semblait disparu, et, la nuit tombante, ce fut un homme épuisé qui regagna le camp, le carnier léger et le cœur bien lourd, Mais il se hâta, au vacarne soudain des chiens, aux cris perçants de Ruth.

Arrivant en trombe au campement, il vit la jeune femme entourée de la meute grondante la hache à la main, frappant de tous côtés. Les chiens avaient secoué le joug de fer de leurs maîtres, et se jetaient sur les provisions. Malemute Kid, tenant son fusil par le canon, se met de la partie, et le jeu antique de la sélection naturelle s'accomplit, dans toute la rigueur de ce cadre primitif. Fusil et hache se levaient retombaient en cadence, atteignant le but ou le manquant ; les corps souples des chiens bondissaient, et l'on voyait leurs yeux féroces et leurs crocs humides ; ce fut un combat sans merci contre l'homme et la bête. Après quoi les vaincus ram-

pèrent jusqu'à la lisière de l'espace éclairé par le feu, et, léchant leurs blessures, gémirent leur misère aux étoiles.

Toute la provision de saumon séché avait été dévorée, et il leur restait peut-être cinq livres de farine, pour deux cents milles à parcourir au milieu de cette solitude désolée. Ruth retourna près de son mari, et Malemute Kid se mit à dépecer le corps encore chaud de l'un des chiens, dont la hache avait fracassé le crâne. Chaque morceau fut soigneusement mis de côté, et la peau et les rebuts seuls furent jetés à ses camarades de tout à l'heure.

Au matin, ce fut une nouvelle bataille. Les chiens se jetaient les uns sur les autres, et Carmen qui s'accrochait encore à son faible reste de vie, fut portée bas par la meute. Le fouet s'abattit en vain sur la troupe. Ils criaient et s'aplatissaient sous les coups, mais n'en refusèrent pas moins de s'éloigner jusqu'au dernier brin disparu, — os, peau, poil et tout.

Malemute Kid s'en alla à sa tâche, en écoutant Mason, de retour dans le Tennessee, où il adressait à ses compagnons des anciens jours des discours confus et des encouragements vigoureux.

S'aidant des pins des alentours, il avança vite, et Ruth le vit faire une cache semblable à celle dont usent parfois les chasseurs pour préserver leurs réserves de vivres des chiens et des carcajous.

Il courba successivement l'une vers l'autre, et presque jusqu'à terre, la tête de deux jeunes sapins, et amarra ensemble les deux cimes avec des courroies de cuir d'élan. Puis il rappela durement les chiens à leur soumission d'antan, et les attela à deux des traîneaux sur lesquels il charge tout, sauf les fourrures qui enveloppaient Mason. Celles-ci, il les roula et les assujettit étroitement autour du corps de Masson ; puis il attacha les deux bouts des courroies aux deux sapins courbés. Un seul coup de son couteau de chasse libérerait les arbres, et le corps s'en irait ainsi très haut en l'air.

Ruth avait reçu les dernières recommandations de son époux, et elle ne fit aucune résistance. Pauvre fille, elle avait appris l'obéissance à rude école. Depuis son enfance, elle s'était inclinée devant les maîtres et seigneurs du monde ; elle avait vu toutes les femmes le faire, et la résistance d'une

femme lui semblait contre nature. Son compagnon la laissa exhaler son chagrin, une seule fois, comme elle donnait à son époux le baiser d'adieu, — usage inconnu à ceux de sa race, — puis, il la conduisit au traîneau de tête, et l'aida à mettre ses raquettes à neige. A l'aveugle, d'un mouvement instinctif elle prit le gouvernail et le fouet, et lança les chiens sur la piste. Alors le Kid revint près de Mason, tombé dans le coma ; et, longtemps après que la femme eût disparu, il resta penché près du feu, attendant, espérant, implorant la mort de son camarade.

C'est une chose pénible d'être seul, avec des pensées tristes, dans le Silence Blanc. Le silence des ténèbres est miséricordieux, il vous enveloppe d'une sorte de protection, et souffle avec lui mille sympathies vagues. Mais le Silence Blanc, brillant, clair et froid, est impitoyable, sous son ciel d'acier.

Une heure, deux heures passèrent, et l'homme ne mourait point. A midi plein, le soleil, sans montrer le bord de son disque au-dessus de l'horizon du Sud, jeta par les cieux un soupçon de lueur qui s'éteignit bien vite. Malemute Kid se leva et se traîna jusqu'à son camarade. Il regarda tout autour de lui. Le Silence Blanc paraissait rire, et une grande crainte le saisit. Il y eut une détonation sèche ; Mason bondit dans sa tombe aérienne, et Malemute Kid s'enfuit sur la neige, lançant ses chiens en un galop furieux.

JACK LONDON

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR P. RENEAUME)

PÊCHEURS AU DANGER

La pêche de 1915 fut autorisée depuis le phare d'Alprecht jusque par le travers de Fécamp. Les plus grands voiliers de Boulogne, réquisitionnés pour la guerre, traînaient les filets à sous-marins. Il restait trente bateaux harenguiers qui partirent mouiller leurs tézures. Quelques petits cordiers à vapeur quittant leurs lignes à cent hameçons prirent aussi du filet et augmentèrent la flotte qui cherchait les bancs. Des hommes mettaient en mer les mailles de coton pour le poisson, d'autres les mailles d'acier pour l'ennemi plongé.

Sur le chalutier patrouilleur armé d'artillerie de 47^{mm}, l'équipage de pêche a le fusil et le revolver. Les marins se coiffent du béret à pompon rouge de la marine de guerre, mais gardent leurs cirés et leurs bottes de mer. Ils arrangent à leur manière ce que l'État leur fournit et, divers en leur mise, évoquent la fantaisie de costume des vieux corsaires.

Ces gens qui sont sur leur sabot se sont moins équipés pour le combat qu'ils n'ont gardé pour la guerre leur costume de métier où restent les écailles des derniers poissons pêchés.

Le patron du bateau a la paie d'officier mais non le port du galon réservé à la marine cuirassée. Avant il lisait sur la mer le passage du poisson ; maintenant il guette l'huile et les bulles d'air émises par le sous-marin. Par temps calme le passage du bateau en plongée soulève une vague que le pêcheur suit pour frapper au canon, comme font les baleiniers. Le poisson d'acier se défend. Sur vingt hommes de l'équipage

du *Saint-Pierre*, dragueur de 302 tonnes, torpillé en novembre 1915, cinq laissés vivants par l'explosion ont passé quatorze heures dans l'eau. On les a repêchés. Deux sont morts. Du *Saint-Georges* de treize hommes d'équipage, un seul a été sauvé.

Naguère les femmes ne venaient sur les digues qu'aux tempêtes prier pour que les bateaux rentrent, et voir plus vite si celui de leur homme ne manquait point l'entrée du port malgré les grandes vagues lançant leur écume par-dessus les coiffes blanches des prieuses agenouillées. Aujourd'hui, par le plus beau temps, on ne sait pas si le bateau reviendra. Les matelotes disent : « Ceux de Dixmude ne sont pas tous morts. Sur terre il y a encore chance de se sauver. Sur mer il n'y a pas de grâce. La terre porte le blessé. La mer l'achève. »

La nécessité de nourrir le pays a fait rendre en 1917 aux preneurs de harengs les voiliers réquisitionnés, toute la catégorie H de leurs inscrits, hommes de quarante-cinq à cinquante ans, et quelques matelots plus jeunes. La marine de pêche a repris fortement son métier, avec les mêmes équipages sur les mêmes bateaux revenus de mailler l'Allemand. Le filet changeait et la paie passait à 160 francs brut par mois et nourris à bord, 40 francs d'indemnité de nourriture à terre et la *gainée* progressive de 2 p. 100 jusqu'à 130 000 francs de produit brut de la pêche, 3 p. 100 de 130 000 à 150 000, 5 p. 100 au-dessus de 180 000 francs.

L'abondance de prix et le cours élevé de la vente mettent avec la *gainée* le mois des hommes de pont à 5 et 600 francs. Les petits bateaux naviguant à la part sont rentrés avec mille mesures d'un double décalitre vendues 1 500 à 1 800 francs les cent. La moyenne de part pour un homme, selon que lui appartiennent le bateau, les voiles, les agrès, les filets, est de 1 000 à 2 000 francs. Les matelots des navires d'armateurs ont la gainée sur des marées vendues de 45 000 à 75 000 francs.

Mobilisés pour le dragage des mines ou le patrouillage contre les sous-marins, ils avaient la paie de leur grade : 80 francs de mensualité pour les hommes de cinq ans de service, mais les femmes touchaient les allocations. Elles préfèrent que les hommes soient au hareng. Laisser passer les

bancs sans y prendre sa gainée, c'est un malheur. Avant la guerre la paie de commerce était de 100 francs pour un matelot, 110 francs pour un chauffeur, nourris à bord, et du poisson pour leur famille. On comptait bonne enchère pour un bateau qui rapportait 5 000 francs dans sa semaine, 50 000 francs pour les deux mois de pêche au hareng. Tous frais déduits il restait 50 p. 100 de bénéfice à l'armateur. Des patrons de pêche sur les chalutiers gagnaient 12 000 francs par an. Le patron fait la valeur du bateau.

Le hareng abonde, — autant de mailles, autant de poissons — et il vaut cher, car la quantité des marchandises de bouche diminue en France. Les armateurs ont acheté dans les ports de Dunkerque à Brest tous les vieux petits voiliers faits pour la pêche sur la côte, qui tiraient le merlan à la ligne et la sardine au filet. 20 ont été inscrits en 1915 au port de Boulogne, 120 en 1917. Des sabots mal goudronnés valant 2 000 francs avant la guerre ont été payés 20 000 et sont amortis en deux mois. Tout bois qui va sur l'eau est à haut prix quand le poisson se vend si bien : de 12 à 20 francs la mesure qui tient 150 harengs ou plus si l'acheteur sait donner la pièce à qui l'emplira tassée et débordante.

Un bateau de 120 tonneaux ramène après huit jours de mer 1 100 mesures de harengs frais, sa dernière levée de filets et 500 barils de salés, vendus de 80 à 100 francs la tonne de 100 kilos.

« Toussaint, hareng plein », disent les pêcheurs. Quand la brume vient, la mer les fait riches. Les grands bancs passent. Mais la police est sévère sur la vague augmentée d'explosions. Le pêcheur doit fréquemment montrer ses papiers aux patrouilleurs. Un homme en ciré blond de toile à l'huile de lin qui a amarré sa petite barque à la digue du Portel pour venir vendre son poisson à Boulogne dit : « On a ramené du merlan et de la sole. On en a bien pour 200 francs, mais on a risqué d'attraper un coup de boulet. C'est tombé à deux mètres en avant de nous. Ça venait de la pleine mer. »

Manquer la marée, c'est manquer le gain. Le pêcheur veut que chaque jour la mer le nourrisse. Malgré les coups de canon et les mines, il faut prendre les bêtes qui sont dans la vague. La halle de Boulogne a vendu la sole 10 francs le kilo. Voici

novembre et la harengeaison, moisson de la mer. Ce Portelois de cinquante ans navigue sur la *Grâce-de-Dieu* qui est à lui et au vieux Huet, et les filets au fils Lobez, fusilier-marin. Les deux anciens ont dit à sa mère : « Vous aurez le profit comme s'il faisait marée avec nous. » Ils l'ont aidée à descendre le fort poids de mailles du grenier où sont rangés les paniers à mettre les lignes de fond ; devant leur osier est droite, talons joints, la paire de grandes bottes de mer dont la lourde marche de l'homme mouillé a plié le cuir au genou. Le ciré est tendu sur un bâton passé dans les manches comme aux boutiques où on les vend aux pêcheurs. La mère Lobez n'a pas à faire attendre les hommes de la *Grâce-de-Dieu* pour racommoder les mailles cassées. A la fin de la saison dernière le filet n'a été mis au grenier que réparé fil par fil. Avec les morceaux trop rongés pour être remaillés elle augmente la clôture de son jardin, gardée par les tézures tendues sur pieux. Cet artisanat de la pêche à main reste vivace dans les villages de la côte malgré la grande flotte à moteur de Boulogne.

Devant les transports anglais et les bateaux-hôpitaux blancs et verts à croix rouge qui passent les jetées, les matelotes du Portel disent : « Ma mé de Dieu ! maintenant une torpille peut couler un bateau comme ça. »

Femmes et filles des hommes qui vont sur les petites barques que l'écume franchit, elles croyaient leurs matelots au plus grand danger de la mer, mais la mort est maintenant plus facile sur les grands navires et beaucoup de Portelois y sont. Elles ont vu ramener derrière la grande digue le *Sussex* torpillé dans la traversée de la Manche et retirer de sa brèche avant des tronçons de femmes, des cadavres de matelots et des pièces de toile anglaise que la vague déroulait et ramenait en linceul sur les morts.

La guerre n'a fait qu'augmenter, pour ces femmes accoutumées à l'angoisse, l'inquiétude habituelle. Elles disent : « dans la guerre on use le chapelet », car elles prient sur les grains luisants avec une rapidité augmentée. Pendant le murmure de leurs *Ave Maria* sur la jetée, des torpilleurs sortent, rapides, tranchant bien le flot. Des hommes lèvent vers les prieuses leur béret à pompon rouge.

La procession des matelotes aux jours religieux est fervente. Les Porteloises, habillées en fête de la jupe rouge et du châle brodé, pendent à leurs oreilles deux grappes de raisin en or. Leur coiffe blanche précise la tête et ne l'auréole point comme le soleil en dentelle des Boulonnaises. Le visage des femmes sous cette blancheur sans orgueil prend une grande pureté. Les yeux baissés et les lèvres remuantes pour l'incessante litanie à la Vierge, elles marchent sur l'herbe arrachée aux pâtures afin d'orner le chemin des processionnaires. Aux maisons pendent des filets de pêche neufs empruntés à la fabrique et qu'on rend le soir. Sous le vol des bannières blanches brodées de cœurs rouges et d'étoiles d'or, les filles chantantes avancent en double file, évoquant par leur costume centenaire les aïeules priant pour les hommes qui partaient en mer se battre à coups de hache. De la petite église de granit il semble que sortent des femmes d'un temps lointain, ressuscitées dans une hallucination. Leur marche à tête penchée sous la coiffe monacale où oscillent les grappes d'or vient des tombes qui depuis trois cents ans entendent le bruit de la mer. Surprenantes de pureté abolie, les femmes hiératiques avancent dans la musique du cantique. Leurs voix litaniques fraîches et fortes répètent des mots millénaires et leurs mains refont des gestes que des mains depuis longtemps enterrées ont faits identiquement.

Sur les voix psalmodiantes passe le bruit des coups de canon d'un pêcheur qui tire au sous-marin et du bord de la vague vient le « Hisse! » d'un équipage à la part qui hâle une barque rentrée avec la marée. Un vieux qui en monte avec son panier de poissons sur le dos, ce qui est le travail des femmes quand elles ne processionnent pas, s'agenouille devant le Saint-Sacrement. Quand il se relève, la place de sa prière reste marquée par l'égouttement du poisson.

Du front de mer où le vent libre empoigne les bannières aux broderies patientes et riches, on voit les bateaux au large et leur ordre indique qu'ils ont changé de métier. Les chalutiers vont en formation d'escadre, dans une symétrie militaire où rien ne se retrourve du caprice ancien donné à leur marche par la mobilité du poisson. Il ne faut plus suivre le banc, mais aller en ligne jusqu'au travers d'Ostende guetter la mer autour

des monitors anglais, grands radeaux de fer à deux pièces de 240, dont les détonations devant la côte belge s'entendent jusqu'à Gravelines où sont des morutiers à voiles désarmés dans le petit port de la ville fortifiée. Il en reste aussi à Dunkerque mouillés contre la sirène rouge qui hurle l'alarme quand les obus frappent la ville. Leurs barils à sel sont alignés à terre et sur leur pont que ne mouille plus la vague vient parfois un mousse ou un homme trop vieux pour les bateaux de guerre.

L'escadre des monitors entourée des pêcheurs armés du canon de 47 s'aligne devant Dunkerque où les matelotes de Boulogne viennent voir leurs hommes permissionnaires. Les haubans des chalutiers portent les signaux et leur mât le drapeau tricolore. La brume du matin posée sur la mer pâle absorbe les reliefs des cuirassés gris et des chalutiers noirs. Contre l'écran de brouillard on ne voit que la silhouette de leur masse sous la rigidité fine des mâts. Un destroyer en pleine vitesse précipite du fond de la brume une blancheur d'écume où apparaît sa proue noire. Les signaux changent dans les mâtures. Et l'escadre disparaît à marche d'une telle lenteur autour des lourds monitors, qu'on hésite à juger si elle s'avance vers la haute mer ou si le brouillard s'épaissit sur elle et biffe les silhouettes des navires.

Temps de brume, bon temps pour la pêche. Dans le brouillard où attend la guerre, les harenguiers ramassent fortune. Des bateaux argentés de poissons rentrent à Boulogne. La richesse arrive au port.

A quatre heures la nuit de novembre masque la haute ville et touche le sommet des mâts où luisent des pointes dorées. Sous la ténèbre prompte les masses de poisson à quai font des lacs d'argent. En haut de Saint-Pierre une lumière persiste, fautive, car aucune ne doit être visible dans la ville en butte aux avions allemands. La lampe éminente, insolite dans la nuit totale, semble par l'invisibilité nocturne de la ville en colline, posée en plein ciel, en avant des étoiles. Les globes du quai teintés de bleu donnent une clarté rare et courte et font une constellation de saphirs. Les seuls feux à verre blanc sont ceux remués dans le travail, les quinquets des cabarets et les fanaux de bord. Leur clarté franche est rare dans le

remuement visqueux des hommes et du poisson. Le sol invisible glue aux pieds. Autour des tonneaux debout en files ordonnées un vieux pêcheur est factionnaire, car la nuit si noire est propice aux voleurs de harengs salés.

Des gens des petites barques retournent à pied au Portel. Les matelotes, panier au dos par la corde qui leur empreint les seins, auront dur à monter Capécure et l'Ave-Maria, la tête basse pour équilibrer la charge qui les tire arrière. Un homme porte une lanterne au verre blanc grillagé de fer. D'une autre équipe sans feu pour la guider, on entend les pas sur la route. La nuit et les hommes invisibles sont mêlés. Les plus fréquentes lumières sont sur la flotte au large. Par les lampes nombreuses sur les vagues et rares sur la terre, il semble que le monde se soit retourné et que la ville éclairée soit à la place de la mer. De chaque coté de la laize blanche du flot à la pâleur remuante dans la ténèbre, on ne sait plus d'où vient la vague et où est le sillon.

Au quai où les bateaux sont aussi serrés que les pages d'un livre, les mareyeurs supportent la nuit hermétique. Les falots ronds éclairent court leur travail sur le pont des voiliers. Par l'enlèvement à la marine de pêche des vapeurs réquisitionnés pour la patrouille, la guerre a décalé d'un siècle la technique du métier. La marine semble revenue au temps de la voilure dans un vieux port au luminaire rare. Les pêcheurs sur bateaux de bois et de toile, mal éclairés à l'huile, travaillent de leurs gestes anciens sur le plus vieil outillage. Tous les sabots démodés par la pêche à vapeur et encore capables de flotter sont ressortis des ports. C'est la guerre et c'est le gain. Cette époque où la mer enrichit l'homme profite surtout aux armateurs qui avaient du matériel à voiles, les bateaux modernes des maisons les mieux outillées ayant été réquisitionnés.

Par le métier remis à sa technique antérieure se reconstitue une nuit du temps où rentraient dans la Liane les pêcheurs et les corsaires à main dure contre l'Anglais.

Parmi le grouillement du quai, les barils font des plans d'ordre rectiligne dont les masses droites posent des blocs d'ombre sur le sol obscur. Dans les bateaux emmêlés à la ténèbre, paraissent les taches blanches des poulies et des matricules sur les coques : B. 2583. B... Au deuxième rang

on ne lit plus que le B majuscule, blême dans l'ombre. Les chiffres sont indistincts. Les fanaux liés au-dessus des tas de harengs où les mains gluantes des hommes travaillent, éclairent l'argenture du poisson frais vif. L'ombre des hommes lourds dans les raides bottes et les cirés écailleux est lente sur le pont gluant.

A l'avant désert d'un grand bateau amarré de flanc au quai, la lumière de deux hublots bagués de cuivre pose un tréma d'or sur noir. L'équipage est au milieu contre les bacs de harengs. Deux hommes sous le fanal remplissent les paniers hâlés à la corde par l'équipe de terre, vieille manutention outillée de câble et d'osier. Le levage à bras du poisson et l'embarquement au palan des barils de sel tiennent le travail dans sa forme primitive où les corps des hommes donnant toute la force se cadencent aux cris rythmiques. Trois qui arriment le baril à quai, le retiennent par l'amarre de guidage pour freiner sa descente et ne pas le laisser aller à pleine volée sur le pont. Ils s'arc-boutent en file sur le câble, le premier calé au bord du quai débordé par la semelle de sa botte. La tête reculée en contrepoids aux pieds glissant vers l'eau et les bras étirés liant à la corde leur corps oblique, les trois hommes crient ensemble : « Oh !... »

Une matelote coiffée de laine noire qui vient leur parler s'écarte d'un pas pendant leur grande peine, mais, le temps que le bord désarrime le baril et que les hommes de terre tiennent à main molle la corde flottante, elle leur demande :

— Quand c'est que vous en serez venu à bout?

Le premier à l'amarre au bord du quai dit :

— On en a pour jusqu'au matin. Espérez pas votre homme. Vous n'aurez pas contentement de lui ce soir.

Gardant sévère sa figure grêlée d'écailles, le hâleur désespère malicieusement l'épouse impatiente. Il tend son bras gluant vers le pont :

— Il est là. Faut qu'il y reste.

La matelote s'obstine contre le railleur :

— Vous finirez demain. Il fera mauvais. Vous pourrez pas aller en mer.

Elle ne dit point de paroles insidieuses. Elle sent le gros temps. Le vent tourne. Elle se plaint à deux autres mate-

lotes qui ont panier au dos mais vide et se tiennent droites, allégées :

— Quand il était aux patrouilleurs, on le voyait une fois tous les trois mois. Maintenant qu'on espérait mieux, c'est pire. Il vient pour une demi-nuit et il repart.

— Mais il gagne, — dit l'amie. — Il y a de la gainée sur un bateau comme ça, où le hareng déborde. Son mois viendra à cinq cents francs.

La plaigneuse la dément :

— Et plus de dix francs de panier à retirer par semaine. On devrait les nourrir à bord, qu'il n'y ait rien à remettre : ni la goutte, ni le café, ni le chocolat !...

Le hâleur ajoute :

— Ni la chique. Puisque tant vous le voulez votre homme, je vas y gouverner le baril sur le pied. Si je lui écrase rien autre vous serez contente. Ça vous goûte?

La femme défend le métier :

— Si tout le monde faisait comme ça, il n'y aurait plus de matelots. On ne se met point au lit quand il n'y a de l'héreng à prendre et de l'argent dans la mer. Faut être fainéant comme vous pour y penser.

L'homme raidi sur le câble tendu, occupe sa bouche à crier « Oh !... » et ne répond pas.

Les femmes partent dans l'ombre épaisse éclairée par les tas de poissons; elles font route avec un pêcheur qui tient par les ailes un grisart vivant. Il le leur montre sous un quinquet. Les yeux noirs de l'oiseau de mer ont la lumière calme des pierres précieuses.

Le son des *bugles* anglais, des *pipes* écossaises, dans les camps de Capécure et les coups de canon en mer tiennent sur le métier le rappel de la guerre. Les volets de fer des estaminets du quai, où entrent les matelots, sont en berne devant les lampes masquées. Leur succession fait au bas des maisons une raie de lueurs pâles. Une matelote qui regarde le ciel dit :

— Il fait trop noir ! ils ne viendront pas.

Le pêcheur n'aime plus le temps clair, mais la ténèbre drue qui l'abrite d'être vu par l'homme bombardeur qui vole au-dessus des oiseaux de mer.

Sous le tricotage des mâts et des câbles où s'emmêle la nuit,

le remuement des harenguiers émet des bruits répétés : le tapement des paniers vides jetés du quai sur le pont, le coup de voix des hâleurs et le choc des crochets de fer que les hommes des bacs passent dans les anses des paniers pleins.

A quai, les harengs raides glissent des doubles décalitres versés par les commis des cabrouets dans les dix hauts paniers serrés sur la charette à deux roues ; cinq mesures par panier. Il ne manque à ce métier revenu à sa figure d'il y a cent ans que les postillons des chasse-marée pour placer en face du bateau à voiles la voiture à fouet. L'ancêtre au chapeau ciré tenait les rênes pour le même travail que le machiniste de la Compound sur rails tire le régulateur. Serrer dur le harnais des chevaux ou graisser la glissière de bielle, c'est pour enlever à la plus grande vitesse le poisson frais. S'il n'arrive à l'heure de la vente il est perdu. Marchandise avenante aujourd'hui, détériorée demain, dépréciée si le roulage de nuit ne l'amène à l'ouverture du marché matinal. Qu'elle manque l'heure d'emplette avant midi, et sa valeur périt. Le lendemain, devant le poisson arrivé frais vif du matin, celui en retard de la veille, l'œil terne et l'ouïe blanche, ne vaut plus que par le mensonge de la dame des halles.

Sur le sol gluant du quai où les sabots des chevaux écrasent de la boue d'écailles, le chasse-marée chargé de la pêche du voilier démarre et se rue sur la route, les ressorts pliés par le fort poids des caisses humides. La vitesse est son orgueil. Il dépasse tout ce qui roule devant lui. Qu'à la pleine lune le vent de mer le pousse et le travail est fin, car les chevaux précipités sont faciles à mener sur la route visible. Mais à vent debout, dans la ténèbre dure, le fouet sifflant sur la bourrasque cinglée, il pique tête basse, jureur dans le sale métier. Gare devant ! Son honneur est d'arriver vite. Vatel s'est tué parce que les chasse-marée de Boulogne à Chantilly étaient en retard. Les hautes roues de sa voiture agile frappent de vacarme la tranquillité des bourgs endormis où des lanternes sont aux croisées des chemins, pour lui montrer où passer juste et que ses moyeux n'arrachent pas l'angle des pignons. Les chiens aboient à son roulement qui s'entend venir de loin dans la campagne, s'approche, augmente. Les gens réveillés distinguent le martèlement des sabots, le choc

des bandages de fer contre les pavés inégaux, et sur les imprécations de l'homme maudissant la sale route de ce pays, la musique du fouet de chanvre et des sonnailles de cuivre. Tout redevient un murmure dans le lointain où le vacarme assaille le bourg voisin. L'homme emporté dans la nuit voit à peine la route familière, pâle dans l'ombre tassée. Au relais il mange son morceau, en tournant autour des palefreniers mal réveillés dont les mains sont trop lentes à sortir l'ardillon des boucles. Il jure sur eux :

— Serrez ! C'est pas vous qui aurez l'affront si ça lâche en route et que j'arrive en retard.

Le dernier cuir à peine. assuré, déjà son fouet est haut. La bouche encore pleine, il attaque d'un « Hue ! » puissant le silence qui attend devant lui. La nuit engloutit sa course. Le palefrenier qui rentre les bêtes fumantes dit :

— Ca n'est pas un qui dort sur son bidet. Il bouffe la route encore plus vite que son pain.

Combien dans ce métier de grand risque, orgueilleux de la rapidité en pleine ombre, ont frappé le pavé de leur tête en sueur et râlé sous l'éparpillement du poisson sorti des caisses crevées par les ruades. La fureur de vitesse du chasse-marée attelé semble prête devant les barques où le travail cesse. Le passé est dans cette nuit. Il est quatre heures du matin.

L'aube, destructrice du rêve, commence par une pâleur dans le ciel gris. La masse noire de la flotte de pêche se défait lentement de la brume. Au ras des mâts apparaît la dentelle du vol des mouettes. Assidus à suivre la flotte en mer, les oiseaux qui voient loin sous l'eau savent avant le harenguier la place du banc. Ils piquent tout ce qu'ils peuvent dans ce que les filets tirent et viennent au port manger ce qui tombe des barques. Le jour montre la belle couleur du hareng frais : le dos bleu, le ventre argenté, la tête marquée de rouge ; celui salé est entièrement blanc, ventre et dos.

Un équipage hisse à la poulie du grand mât un filet tiré à bord avec un hareng pris chaque cinq mailles. Les hommes n'ont pas eu le temps de les défaire à la levée. La masse de fil de coton chargée de bêtes pèse lourd. Des bateaux rentrés à tézures pleines ont dû les faire tirer par la grue de 40 tonnes

et mettre à quai où les femmes démaillaient la prise. La housse du canon de 47 est blanche d'écailles sur le bateau qui déplie son filet chargé.

Cette semaine de novembre, la flotte de Boulogne a été chanceuse; le seul harenguier sauté est un Fécampois devant Dieppe, équipage de 27 hommes et 2 mousses. Tous perdus. Le bateau a bondi dans une explosion d'eau et de feu. Sur la vague redevenue tranquille en quelques instants de minimes épaves ont flotté. Les matelots des navires proches témoignent qu'il a dû hâler la mine dans ses filets. Elle a éclaté en touchant le bateau. La mort venait avec les harengs.

« C'est dommage pour les Dieppois, disent les Boulonnais. On a rétréci la zone de pêche pour draguer les mines. Ils sont bloqués au port. Le hareng passe. »

La mine flottante est un plus grand danger pour le pêcheur que pour le navire de charge qui file sans fouiller la mer. Le harenguier mouille une tézure de 6 à 7 kilomètres comptée en 300 filets de 20 mètres qui valent cher au prix où est le coton. Avant la guerre un chalutier venu en plein jour sur les bouées d'un bateau armé au hareng lui a perdu 100 filets : 2 000 mètres, et a payé 25 000 francs. Quand le *Saint-Jean* a abandonné par gros temps un kilomètre de mailles et de poisson scié sur le bordage par la houle, un bateau l'a retrouvé et rendu. Le risque pour les filets est grand car il flotte beaucoup d'épaves. Par les débris de bateaux dont la guerre l'emplit, la mer devient meurtrière. Un harenguier y a crevé sa coque. La mort n'est plus seulement dans le vent qui hausse le flot. Le pêcheur savait lutter contre la bourrasque. La vague tranquille contient des menaces mystérieuses et puissantes : la torpille, la mine, l'épave. La mort est dans l'eau calme.

Cette marine de Boulogne aux ancêtres pirates et corsaires a tout fait sur la mer : la bataille et la pêche. Les agresseurs aux lourdes haches ont remorqué dans la Liane des prises qui faisaient leur fortune. Aujourd'hui le gain de mer n'est plus que par le poisson. Rien ne les arrête pour le prendre. Avant guerre, de mars à fin mai, ils cherchaient le maquereau sur les côtes d'Irlande. En juin ils montaient aux îles Shetland

par 61° de latitude commencer de pêcher le hareng et descendaient en suivant les bancs jusqu'au travers du Havre où ils étaient en février. Ils désarmaient un mois pour réparer les bateaux et s'assurer que les plus vieux flotteraient encore un an.

Depuis la guerre les navires fatiguent moins. La réduction des zones ne permet que trois mois de pêche au hareng. Ils vont mouiller la tézure au cap d'Alprecht et la lèvent au Gris-Nez. Le bateau n'est qu'une bouée d'attache pour suivre la dérive de ses sept kilomètres de filets. Le hareng des fonds se lève à la mer étale et le pêcheur calcule le courant pour arriver à morte eau à l'endroit où le poisson monte. C'est une grande science que d'amener le filet à être en plein dans le banc quand la marée va changer. La tézure d'un bateau peut être tirée bourrée de harengs et celle de son *ronié*, qui est le bateau dont les filets lui sont parallèles, *ranché* contre lui, amenée sans un poisson.

Le bon patron de pêche sent le *fretquin*, l'odeur du hareng. Il voit à la couleur des eaux s'il est sur le banc de poisson blanc ou sur les chiens de mer qui le suivent, font barrage sur le hareng et viennent le mordre dans le filet. La masse des voraces à peau fauve change la nuance de l'eau. Quand la mer devient blanche et que les petites bulles d'air, les moussettes, y montent, le patron de pêche dit : « Vite, en barque ». Le lendemain, il peut avoir assez à bord pour rentrer à Boulogne. Les margots, grands oiseaux qui de haut voient loin sous la vague, savent quelle barque va lever plein son filet et, comme elle le tire, ils plongent nombreux, remontent, retombent en grêle, chaque fois le bec plein de la chair vivante du hareng. Mais les mailles tiennent quelquefois 20 000 chiens, de la racaille de poisson bonne à rejeter à la mer ; du maquereau ou du hareng sur 2 000 mètres puis du chien : 5 000 mètres de tézure mouillée pour perdre sa peine. Dans l'Océan où sont les religieuses, squales dont l'aileron s'érige en voile sur l'eau, on en hâle mortes, pétries dans des centaines de mètres de mailles abîmées de déchirures. Devoir trier les chiens ou démêler les squales sur le pont, c'est pour rien user les filets et le temps ; le patron malin et chanceux trie avant de pêcher et ne mouille sa tézure que pour rencontrer le bon poisson, non l'ordure invendable à repousser à l'eau. Il faut une heure

et demie pour mettre à la mer les 7 kilomètres de filets, cinq heures pour les retirer sans poisson. Quand la prise est bonne, son poids règle le travail. A bord du *B*..., les 25 hommes et le mousse ont une fois commencé de démailler à 8 heures du soir ; le lendemain après-midi à 4 heures ils n'avaient pas encore fini. Le *B*... chargea ses deux *roniés*, bateaux voisins de lui, et rejeta encore du poisson par-dessus bord. De ses bacs trop pleins, des nappes de harengs coulaient aux forts coups de roulis. Les deux *roniés* achevèrent de lever les filets. Les hommes du *B*... n'en pouvaient plus. Tout l'équipage travaille ensemble, aucun relai. Rester vingt-cinq heures sans dormir ni manger tranquille est fréquent aux bonnes pêches. Quand la marine au hareng met son filet dans l'épaisseur du banc, elle connaît les jours et les nuits de travail sans arrêt. On ne dort, et trop, que quand on amène les mailles vides. Les hommes du *Pierre-et-Paul* qui met à quai à 6 heures ce matin n'ont pas eu repos depuis deux nuits. Le bateau rentre avec la *botte*, les cordages mêlés aux filets pleins de poissons. Le patron a craint le gros temps et fait hâler sans démailler. Le panneau ouvert de la cale émet une fumée blanche. Le hareng huileux s'échauffe entassé dans les fils de coton. Le feu semble être à bord. Il faut craindre la tempête pour bourrer ainsi le bateau.

Le *Blanc-nez*, moins chanceux, n'a pas sauvé sa tézure; une mine y tenait. Il la vit à temps pour couper les câbles et laisser les filets à l'eau.

Deux bateaux sont encore en mer ce matin. Si leur tézure n'est pas toute à bord, les équipages auront du mal. Le vent a changé. Le pêcheur qui dérivait avec ses filets tirés droit de lui par le courant est poussé dessus. Il faut amener vivement, ou la tézure s'embrouille en paquets impossibles à hisser. On doit couper. Quand le vent tourne après vingt-quatre heures de travail et qu'on finit de mouiller, il faut hâler et recommencer pour vingt-quatre heures. Les hommes mouillés mangent tout dormants. Travail du filet, puis travail de salaison. Au nord de l'Écosse, où le hareng est gras, on sale en quatre, un quart de baril de sel pour un baril de poisson ; plus près de Boulogne, en six, afin de garder doux le hareng qui sera utilisé plus vite.

Il ne faut pas maintenant y aller à poignée lourde : la tonne de sel de Nancy payée 30 francs avant la guerre vaut 160 francs. La marine de Boulogne s'en sert pour ses harengs et pour la morue qu'elle va chaluter à Terre-Neuve alors que les Bretons la lèvent à la ligne. Des Boulonnais de 600 à 800 chevaux de force motrice chargent 6 000 quintaux comptés à 55 kilogrammes. Pendant leurs trois mois sur le grand banc ils ne viennent que trois fois à Saint-Pierre alors que les petits morutiers y doivent décharger tous les huit jours, et jurent contre les pirates de Boulogne venus enlever le poisson par masses et arracher les lignes tendues. Ces ravageurs apportent trop de poigne dans un métier qui se faisait au hameçon. Les Boulonnais continuent, dans la fierté d'être une des premières marines de pêche du monde, redoutable par la brutalité de ses engins. Ils ont un métier taillé dans une race et d'un bloc puissant contre la fatigue à pêcher ou la tempête. Les mousses l'ont eue dure sur les sabots de la Liane. Ils subissaient les vieilles risées du bord, et la fantaisie des matelots rompait leur sommeil d'enfants pour leur ordonner de charger le poêle ou d'aller couper une tartine dans la cambuse. Aujourd'hui la coutume est d'embarquer ensemble le père et le fils. Le mousse ne dort plus sur la planche. Il a sa couchette et les hommes lui sont aimables pour qu'il leur verse bien à boire. Il est distributeur du jus. Ceux du *B. 2583* qui déchargent encore à 10 heures du matin lui tendent de leurs mains fatiguées et gluantes d'écailles leur bol de fer. Un homme crache ce qu'il vient de mettre en bouche.

— Il y a à boire et à manger. Et pas de goutte après une marée si dure. Va le dire au patron.

C'est l'armateur présent à quai. Bourgeois du hareng, toute sa fortune est en bateaux. Il n'a de terres que les pâtures à étendre les 43 kilomètres de filets de ses six harenguiers. Le pré est trop court pour n'en faire qu'un lit. On met pardessus. Cette marine est forte par son gain toujours remis au travail. L'armateur n'y limite pas son risque d'argent. Tout est à la mer. Le patron de pêche devenu trop vieux pour naviguer n'achète pas des rentes à coupons, mais arme un bateau. Tant ils gagnent à la mer, tant ils en mettent. Les écus ne désertent pas le métier plein de risque et de profit.

Des femmes dont les maris patrons gagnent 2 000 francs par mois ou qui facturent, revendeuses de poisson, 500 000 francs de marée par an, gardent le costume des matelotes au buste marquise dans le corset de vieille forme. Une saurière qui vit dans la fumée de bois a la peau bise, couleur de craquelot. La nuance en est dans sa chair et le parfum dans ses habits. Desséchée et odorante, elle sent son métier qui est de mettre le hareng sur la fumée de bois de hêtre, d'orme ou de charme, pas de sapin ni de chêne qui donnent mauvais goût au poisson. Elle travaille la pêche ramenée salée en tonnes et dit des mots durs contre les matelots quand elle y trouve des *baiseux*, harengs qui se collent et pourrissent parce qu'il n'y a pas de sel entre eux.

Le mousse du *B. 2583* n'ose pas demander la goutte à l'armateur dont la figure est d'un homme qui a mal dormi, ayant entendu le vent tourner et calculé le risque du bateau rebroussé sur les filets. L'insomnie de l'armateur est d'écouter le temps. Sa pensée suit la barque en mer et l'enchère qu'elle porte. Mais le métier malgré son risque augmenté est d'un riche profit. La guerre, disent des patrons de pêche, a laissé reposer et multiplier le poisson en réquisitionnant les chalutiers à vapeur qui draguaient la rogue et la laitance, arrachaient les fonds d'herbes succulentes, les grasses pâtures sous-marines dont vivent les espèces fines. La pêche donne maintenant autant qu'il y a vingt ans quand on ne chalutait qu'à la voile. De petits cordiers ont rapporté 7 à 800 turbots pris en une nuit et jeté sous halle des enchères de 15 000 francs, alors qu'avant la guerre ils ramenaient 20 à 30 pièces par marée. Les Portelois qui amorcent leurs lignes avec du ver et du foie de porc gagnent 1 000 francs par mois. Sur leurs barques non pontées, sans logements pour l'équipage, ils reçoivent l'écume de la vague et toute la fureur du temps. Quand les lignes sont à l'eau, ils se serrent l'un sur l'autre pour rassembler leur chaleur et mettent sur leurs têtes les mannes vides des califets. Ces paniers sont leur seul abri sous la pluie. Une barque entre aux pêcheurs ainsi coiffés d'osier. Hommes de la côte qui hissent leur bateaux à bras sur le sable, ils n'ont jamais si bien gagné leur dure vie.

Sur les équipages à terre qui se pressent à embarquer les

barils, car une marée vaut cher quand la pêche est si dure, la pluie tombe. Le patron Courgain dit :

— Voilà le beau temps.

Épais petit homme aux bras en cerceau, éloignés de son buste, il semble que ses mains lui soient deux très lourds fardeaux. Depuis trente-cinq ans sur les bateaux de la même maison, il a débuté mousse sur le *Pierre-et-Paul* qui portait au mât une croix dorée. 1914 fut la plus malheureuse année de sa vie, car il dut rester à terre au temps de la harengeaison. Il pensait à tout le poisson qui passait libre dans la mer sans filets. Maintenant que la flotte sort, ses yeux sont redevenus rieurs.

— Belle journée, — dit-il, — car il n'est point un promeneur qui aime la lumière et la sécheresse. La bruine et le vent doux font le beau temps du pêcheur.

Accoudé sur le devant de son bateau, il hume la mer, sent le *fretquin* et dit :

— Il y a du hareng. Il y a aussi de la torpille, mais ce n'est pas cela qui a appris aux marins le risque de ne pas revenir.

A la chapelle des pêcheurs, en haut de Saint-Pierre, où le grand Christ qui regarde la mer fait de ses bras écartés un geste que les pêcheurs voient de loin, les plaques de prière pour les harenguiers, les chalutiers, tous les péris de la marine de pêche, ont toujours couvert les murs. Ne pas revenir est le vieux risque du métier que la guerre n'a pas enseigné; elle n'a fait qu'empêcher de sortir. Quand on n'aime pas le péril en mer, on se met porteur de caisses ou comptable mareyeur, comme ceux qui rient quand Courgain, rentrant au bureau, un jour de pluie, dit :

— Quel beau temps!

Équipages de guerre ou pêcheurs, les Boulonnais de marine sont tous à la mer, mousses et hommes de cinquante ans. Ceux qui sautent, c'est à la grâce de Dieu. Le Christ de Saint-Pierre fait pour tous son grand geste de bois. Le malheur n'est point que le métier devienne plus risqué, mais qu'on le limite dans une année où il y a tant de poisson. Il faut s'exposer pour gagner, que ce soit près des champs de mines ou dans le plein milieu de la bourrasque en sauvant les filets chargés qui tirent le bateau à la mer si on ne coupe les câbles. Cour-

gain a une fois avec 24 hommes et 2 mousses, tous aussi raides de fatigue que du poisson frais, travaillé huit heures dans des vagues énormes pour rester lié aux câbles et ne pas chavirer. Il est revenu avec toute sa tézure et 15000 francs de poisson dans les mailles.

Sortir maintenant avec du canon sur le pont est une vieille habitude pour les hommes de ce port corsaire. Courgain lève sa lourde main droite en salut au patron du *B. 2583* qui désamarre, premier prêt de la flotte poissonnière. Débrouillé de tous les bateaux serrés à quai, le *B. 2583* avance lentement entre les jetées. Sa flamme de pêche bleue le pavoise avec le pavillon tricolore. Deux hommes essaient la rotation du canon sur son axe et la manœuvre de la culasse. Sous la grande voile grise rapiécée de carrés bruns, leurs gestes de guerre reportent le métier à sa forme ancienne. Ces hommes qui vont aux harengs semblent aller aux Anglais. Deux bateaux de guerre peints en gris sont devant les jetées. Le pêcheur armé passe entre eux, évoquant par sa voile et son canon les vieux corsaires et cent ans d'histoire sur la mer oublieuse.

PIERRE HAMP

UNE INTERPRÈTE DE RACINE

MADEMOISELLE DES ŒILLETS

> Elle garda au théâtre le nom de son mari qui, à la vérité, était un joli nom de comédie.
>
> JAL (*Dict. biographique.*)

I

L'AURORE NAISSANTE

Par une sorte de malechance qui tenait de la disgrâce, M. l'abbé de Pure, parti tout d'une traite de son logis auprès du Pont-Neuf à l'Hôtel de Bourgogne pour voir jouer la comédie, se heurta, dans la rue du Foin, non loin de celle des Deux-Écus, à un plat coquin qui, sous prétexte de lui faire hommage d'un petit écrit de sa façon, lui vida sa bourse de quelques livres dix sols. M. l'abbé pesta. Il songea qu'il était quatre heures, que le rideau s'allait lever bientôt sur la tragédie du meilleur, du plus cher de ses compagnons : M. Pierre Corneille.

Depuis huit jours, dans tous les salons, les ruelles et les cabarets, partout où la Muse domine, où se voient les belles et se goûte le vin, ce n'étaient qu'échos, tantôt de critique et tantôt de louange, autour de cette œuvre, de cette *Sophonisbe*, la digne suivante de *Sertorius* ; et, rien ne donnait à

l'abbé de Pure une joie plus sereine et plus haute que d'escompter le succès de son génial confrère. Aussi, l'abbé hâtait-il le pas, méditant de son ami et songeant aux bontés de M. Corneille. « *Outre*, lui avait confié ce grand homme, *que je serai bien aise d'avoir quelquefois mon tour à l'Hôtel* (de Bourgogne), *je ne puis manquer à la reine Viriate, à qui j'ai tant d'obligation*[1]... » La reine Viriate, « reine de Lusitanie à présent Portugal », M. l'abbé s'en souvenait tout en bousculant, dans la rue du Foin, les passants lui barrant la voie, ç'avait été, dans *Sertorius*, voici deux années déjà, mademoiselle des Œillets.

Mademoiselle des Œillets ! Le joli nom ! Les jolies fleurs ! Voici qu'en arrivant vis-à-vis de Saint-Eustache, devant la rue du Jour, M. l'abbé de Pure pensait à cette comédienne. Et, il la voyait comme une fleur elle-même, un œillet de l'été, dans ce beau jardin du théâtre où M. Corneille, toujours inspiré et toujours adroit, disposait les rares beautés de son talent.

Justement, à ce moment-là, un clair soleil régnait dans la rue du Jour. M. l'abbé de Pure en goûta le plaisir ; tandis qu'il contournait le logis des Filles Sainte-Agnès, un embarras[2], causé par un fardier placé en travers de la rue, augmenta son retard. Il faillit, dans un groupe de vauriens et de filles de boutique, être assez froissé ; mais — encore qu'homme de Dieu — il joua des coudes ; car, comment ne pas témoigner d'impatience, alors qu'à deux pas, devant le public le plus choisi du monde, allait s'accomplir ce miracle d'une comédienne exquise venant dire, avec le talent de sa façon, les vers les plus beaux qu'ait composés encore l'homme le plus qualifié pour faire causer les ombres fameuses des Grecs et des Romains?

« *Je lui prête un peu d'amour.* » Voilà les propres mots que M. Corneille, nommant *Sophonisbe*, avait prononcés

1. *Corneille à l'abbé de Pure.* (Cité par Marty-Laveaux.)

2. L'auteur savant d'*Ostorius*, M. l'abbé de Pure, était apparemment l'ornement obligé de beaucoup de ces embarras dont souffrait la ville. Boileau, dans sa fameuse satire de 1660 (*les Embarras de Paris*), le dit ouvertement :

... les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.

devant quelques auteurs, en lisant la *Préface* dans laquelle il présente son œuvre au public. Et, comme l'amour est un des rares sentiments qui donnent au théâtre — et particulièrement à la tragédie — sa raison d'enchanter, M. l'abbé de Pure activait sa marche et faisait de grands pas pour atteindre, avant qu'il fût l'heure du lever du rideau, à l'Hôtel de la rue Mauconseil. Bientôt, il y parvint, et, déjà, sur l'affiche à fond rouge exposée par les comédiens, il voyait étinceler, à côté des noms de la des Œillets et de la Beauchâteau, ceux non moins agrestes, printaniers et doux de Montfleury, de Floridor et de M. de la Fleur. Cette fois, M. l'abbé, voyant qu'il touchait au but, ralentit l'allure, mais, comment parvenir chez MM. de l'Hôtel, quand les gardes de la porte ont peine à faire entrer les plus grands personnages? Et, comment pénétrer, tandis que, jusqu'en la rue Pavée, la queue des petites gens, en voulant pour quinze sols, se poussait pour prendre place au parterre?

Par bonheur, des auteurs dont c'est le métier d'aller voir les pièces pour en deviser ensuite auprès des grands ou les analyser dans les gazettes, descendaient d'une chaise portée par des Savoyards. M. l'abbé de Pure vit que c'étaient Donneau de Visé et l'abbé d'Aubignac. L'occasion était trop belle pour entrer dans la maison; et, nos deux abbés avec le rimeur eurent tôt fait, tant ils y mirent d'audace, à dépasser les courtauds, valets et menu peuple accourus là comme si c'eût été Garguille ou Turlupin et non M. Corneille qui tinssent le théâtre et fissent, en marchant sur les mains ou dansant sur un pied, la joie des curieux.

Ainsi poussés, cahotés, pressés jusqu'à n'être plus que les ombres d'eux-mêmes, les trois compagnons pénètrèrent dans la salle ; et, tout de suite, ils virent que Baptiste, suivant M. Despréaux « le plus habile moucheur de chandelles qui fût au monde », en était seulement avec ses mouchettes à tailler les mèches ; le souffleur n'avait point pris place ; les violons n'avaient pas préludé. Alors, ils eurent le sentiment qu'en se montrant polis, fermes et, s'il le fallait brutaux, ils parviendraient jusque sur le théâtre ; car, il faut bien le dire, c'était une des incommodités de ce temps-là que des gens qualifiés tenaient à honneur, en s'asseyant autour de

la scène, de se mêler de la comédie et de se donner en spectacle autant que les acteurs.

Déjà, toutes sortes de gens étaient arrivés, s'entassant sur les tabourets. Beaucoup, pour applaudir, avaient mis des gants neufs ; les uns étaient ridiculement engoncés de grands cols, d'habits à canons et de flamberges qui leur pendaient du corps ; les autres, jasant, devisant entre eux, parlaient de tout excepté de la pièce ; et, là, — sous prétexte de l'ordre — se voyaient jusqu'à des mousquetaires fort encombrants de parole et d'habits, ajoutant aux difficultés de la mise en scène.

Toutefois, le moment vint qu'il fallut commencer le spectacle. Ce fut peu d'instants après qu'on eut posé le décor. M. Corneille, toujours en habit noir et cet air de marchand de Rouen qui faisait sa rusticité, allait au milieu du public, des acteurs et des machinistes. Il donnait des ordres, et le faisait de ce ton modéré, modeste et presque timide dont ce grand homme accompagnait toujours les mots qu'il prononçait. Dans la salle houleuse, complète et comme impatiente, on n'attendait plus que l'entrée de Sophonisbe ; mais, une espèce de sot, tout paré de rubans comme Mascarille et tout aussi ridicule que lui, venait en arrivant en hâte pour gagner sa place, de se renverser tout du long au milieu des chandelles.

Il en résulta des cris, des rires, voire des menaces de ce fâcheux, car — comme l'a dit Tallemant, cette engeance est si sotte qu'il ne faut — dans cette manière de jouer les pièces avec le public autour — « qu'un insolent pour tout troubler ».

Pourtant, les violons préludèrent. Il n'y a pas de musique dans *Sophonisbe* ; mais, un air léger, dansant, discret, exprimé sur les cordes, apaise toujours, prédispose au silence et met mieux les gens en état d'écouter. Donneau de Visé le pensait ainsi, l'abbé d'Aubignac de même ; pour M. l'abbé de Pure, étant trop ému, il ne disait rien. Le derrière dépassant à moitié d'un méchant tabouret de paille, il était des plus mal assis; mais, la grandeur du spectacle qui s'allait jouer devant lui l'occupait déjà ; et, s'il est vrai qu'en suivant les jeux de la physionomie de M. Despréaux, l'on pouvait surprendre le reflet des passions des acteurs dans les pièces de M. Racine, il en était de même de M. l'abbé de Pure pour M. Corneille. Et,

c'était un admirable miroir de tous les jeux de la pièce que ce visage mobile et admiratif de l'honnête abbé !

Enfin, Sophonisbe parut. Elle était ce que son rôle exigeait qu'elle fût, c'est-à-dire résignée, modeste, très calme, avec beaucoup de grandeur. Drapée, comme il convient à la fille d'Asdrubal, dans une longue tunique carthaginoise, coiffée du diadème, elle s'avançait avec toute la majesté qui convenait à son caractère. Il faut dire que le rôle de Syphax, roi de Numidie, était tenu par Montfleury. C'étaient là, mademoiselle des Œillets et lui, deux partenaires bien faits pour se compléter. A la quatrième scène du premier acte, M. l'abbé de Pure entendit bien que, de tragique, le dialogue entre eux devenait galant. C'est au passage où Sophonisbe — rappelant le passé — s'écrie avec une sorte de tristesse et de crainte :

Mais, Seigneur, m'aimez-vous encor?

à quoi, SYPHAX

Si je vous aime?

SOPHONISBE

Oui, m'aimez-vous encor, Seigneur?

SYPHAX

Plus que moi-même.

SOPHONISBE

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,
Vous souvient-il encor de qui vous le tenez?

SYPHAX

De vos bontés, madame...

C'étaient là des façons de Céladon dont on eût pu croire peu capables des personnages d'un temps si reculé. L'abbé d'Aubignac l'affirmait du moins ; mais Donneau de Visé, conquis par la pièce, entendait ne pas s'en distraire [1] ; et, pour l'abbé de Pure, il était visible, à la façon dont son nez rougissant frémissait, dont ses yeux luisaient et dont toute sa face de bonhomme était tourmentée, qu'il avait atteint aux limites de l'extase et du plaisir. Encore que ce ne fût pas M. Corneille lui-même qui parlât et jouât les rôles, ceux-ci ne laissaient pas

1. L'ABBÉ D'AUBIGNAC : *Deux dissertations concernant le poème dramatique en forme de remarques sur deux tragédies de M. Corneille intitulées* Sophonisbe *et* Sertorius *envoyées à madame la duchesse de R.* (Paris, 1663). — DONNEAU DE VISÉ : *Nouvelles nouvelles* (3e partie, 1663).

d'être tenus avec tout le sentiment qu'exigeaient les caractères si parfaits de cette belle œuvre. Montfleury était un admirable Syphax ; Floridor rayonnait dans Massinisse ; Lelius, véritablement, se trouvait tout entier revivre en M. de la Fleur ; la Beauchâteau, dans Erixe, ne s'était jamais appliquée avec plus d'âme, et, pour la des Œillets, — Donneau de Visé le proclamait à la fin des actes ! — elle était « une des premières actrices du monde ». « *Je ne lui donne point d'éloges parce que*, disait-il, *je ne lui en pourrais assez donner*[1]... »

Le fait est que, jamais dans aucune des œuvres qu'elle eût jouées jusque-là — pas même dans *Sertorius* — la des Œillets ne s'était élevée à ce degré de puissance. L'application, l'âme et le sentiment qu'elle apportait à jouer *Sophonisbe* étaient d'autant plus méritoires que les moyens physiques n'étaient point, chez elle, en sa faveur, ni développés de même que le talent. A la vérité, elle était plus petite que grande, sa taille plus mignonne qu'imposante ; elle n'avait point un de ces visages qui subjuguent et dominent les cœurs rien que du fait de leur beauté ; et, pour son teint, il était celui que La Fontaine a donné à Psyché après la sortie des Enfers ; c'est dire assez qu'il était sombre ; mais, quand le sang venait à monter à son visage, cela lui communiquait une chaleur sourde et comme secrète ; pour ses yeux, il est juste de dire qu'ils étaient les plus éloquents qui fussent : tantôt courroucés, d'autres fois surpris et, le plus communément, animés d'espoir et de tendresse ; sa bouche, bien que petite et non des mieux taillées, se rachetait, tout autant que le visage, par un coloris frais et charmant. C'était vraiment — sans madrigal — un œillet que cette bouche ; mais, surtout, ce qui faisait d'elle l'objet de la séduction, c'est que c'était par elle, cette bouche délicieuse, que cette comédienne — la plus touchante du monde — exhalait ses sentiments.

Si l'une des vertus principales d'une actrice est de bien dire, l'on peut assurer que mademoiselle des Œillets possédait ce don au degré le plus rare. Il n'y avait rien qu'elle exprimât qui n'émût ; et, cela tenait à ce que sa compréhension était absolue et que c'était son âme même qu'elle mettait dans les tirades,

1. Donneau de Visé : *Ibid.*

son cœur qu'elle plaçait dans les discours. La sensibilité était bien ce qu'il y avait en elle de plus vrai ; le malheur voulait que cette sensiblité, chez la comédienne, fût aiguisée encore par cette sorte de mal sourd, de toux déchirante qui la prenait soudain pour la laisser, pendant de longs moments après, abattue et plaintive. Par une sorte d'ironie assez fréquente au théâtre, il arrivait même que cette sorte de souffrance, de langueur du corps et de l'âme, était peut-être, en mêlant la vérité à la fiction, ce qui procurait au public le plus d'émotion et de plaisir.

Subjugué par la beauté de la pièce, l'ampleur de l'action, la qualité des vers, enfin pas tous les mérites qui n'étaient plus tout à fait ceux du *Cid*, d'*Horace*, de *Rodogune*, mais les égalaient d'autre façon, M. l'abbé de Pure suivait avec attention la tragédie. Et, comme c'était un homme d'imagination, ami des lettres et nourri de souvenirs, l'attention extrême qu'il apportait à bien entendre *Sophonisbe* l'amenait, peu à peu, à retrouver l'actrice sous le masque, la femme sous la comédienne. Non seulement c'était Sophonisbe, entourée de périls, vivant un grand drame qu'il apercevait; mais encore c'était simplement la des Œillets. M. l'abbé de Pure se rappelait le temps où l'acteur Nicolas Devintz des Œillets existait encore. Ce n'était pas un prodige que ce garçon, et la tragédie n'était pas son fait ; son mérite demeurait pourtant d'avoir apporté en dot à sa femme, un beau nom d'été, un joli nom de comédie.

La pièce venait de finir, les acteurs de saluer, M. Corneille de paraître pour entendre les louanges et, les garçons de théâtre de plier le décor et de souffler les chandelles, que le bon abbé de Pure, assis sur sa chaise de paille, entre l'abbé d'Aubignac et M. de Visé, en était encore à méditer sur ce joli nom. Il se souvenait, à propos, d'un rare et beau jardin normand où, naguère, il aimait à se rendre avec M. Corneille. C'était là que celui-ci lui lisait ses vers, à l'ombre d'une tonnelle, en buvant du cidre. Toutes les sortes de plantes étaient assemblées dans ce parterre; mais, surtout les œillets enchantaient le poète. Il est vrai que c'était du temps où le peintre Nicolas Robert peignait déjà de ceux-ci pour la *Guirlande* de Julie d'Angennes ; mais, parmi ces espèces, il en était une que

M. Corneille préférait aux autres ; et c'était, au nombre des œillets, l'espèce appelée *Aurore naissante*. Aucune n'était plus digne de servir de signe, ou, si l'on veut, d'armoirie à la veuve de Nicolas Devintz. Et, l'abbé pensa que c'était aussi une aurore naissante que cette comédienne un peu fragile, si pathétique, à l'accent plein d'âme et qui remuait l'être rien qu'en parlant et disant des vers.

II

LE BEAU DE NOS JOURS

Il en est, de la réputation des grands poètes comme de ces monnaies usées par le frottement des années. Il arrive un temps qu'elles s'effacent et que de jeunes gloires, avant que les anciennes aient cessé tout à fait de pâlir, commencent à briller à leur tour ; ainsi, le front du jeune consul, gravé dans le métal, ne tarde pas — dès la première gloire — à passer sous celui de César.

Par un caprice de la fortune, en un temps où le théâtre était tout dans les lettres, M. Corneille commençait d'éprouver les effets de ce déclin ; et, tandis que Racine, son jeune rival, grandissait dans l'admiration, tout ce qu'il y a de fragile dans une société un peu mondaine, le suffrage des hommes, l'amour des femmes, se détournait du bonhomme rustique pour aller vers l'auteur applaudi d'*Andromaque*.

Pour cette pièce, il en était peu qui fussent plus commentées. Perrault, lors de la représentation de 1667, avait dit qu'elle avait fait « le même bruit à peu près que *le Cid* » ; et, l'intérêt que les passions des personnages avait éveillé dans le public, était, depuis ce temps, si considérable que non seulement les grands, les gazetiers, les poètes n'avaient cessé d'en parler, mais encore les gens du plus petit état. « Cuisinier, cocher, palefreiner, laquais et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veuille discourir. Je pense même (avait dit Subligny par satire dans *la Folle querelle*), que le chien et le chat s'en mêleront, si cela ne finit bientôt. »

Grâce à la protection de madame Henriette, duchesse d'Orléans, *Andromaque* avait eu l'honneur d'être représentée, par MM. de l'Hôtel de Bourgogne, devant le roi et la reine. A dater de ce jour, il n'y eut personne qui ne fît des louanges de cet ouvrage. M. le Prince, abandonnant ses préventions contre Pyrrhus, avait cédé à cette fougue d'un héros amoureux ; M. Despréaux, qui n'avait point trop goûté, dès l'abord, la scène V de l'acte II entre Pyrrhus et Phœnix, était revenu sur les réserves qu'il avait faites, et, le difficile Saint-Évremond, censeur souvent sévère, n'avait pas tardé lui-même à proclamer qu'*Andromaque* « avait bien de l'air des belles choses ».

Il va de soi que cette beauté d'une œuvre à la fois douce et terrible s'augmentait encore du talent des comédiens, de la grâce et de la beauté des comédiennes. Le principal, parmi les acteurs de l'Hôtel qui s'étaient prêtés à jouer cette tragédie, était toujours Floridor, le même que le public avait applaudi, auprès de mademoiselle des Œillets, dans *Sophonisbe*. A vrai dire, Floridor n'était plus jeune. Il y avait tantôt vingt-cinq ans qu'il avait succédé à Bellerose, à l'Hôtel de Bourgogne, et, cependant, c'était lui qui faisait Pyrrhus. Il y avait là comme une gageure ; mais, cette gageure, il faut bien dire que Floridor l'avait tenue à son honneur. Pas une fois, dans le rôle du fils d'Achille, il n'avait faibli.

Pour le personnage d'Oreste, il avait été réservé à Montfleury de l'interpréter. Ce rôle d'Oreste est bien l'un des plus écrasants de l'œuvre de Racine et même de tout le théâtre français. Il y faut beaucoup de force, une puissance peu commune des passions et, cette sorte de violence et de désespoir qui n'appartient qu'aux grandes créations des poètes. L'on ne pouvait pas supposer que Montfleury — que Cyrano avait comparé, tant il était gros, à un muid que l'on ne peut bâtonner en un seul jour — fût en état de donner la mesure à ce personnage. Pourtant, lors des représentations de 1667, toute attente — de ce côté — fut dépassée : Montfleury se livra corps et âme à sa création. Louis Racine assure même que ce garçon mit tant de lui-même à tenir son rôle et qu'il dépensa tant de force à jouer Oreste qu'il « s'épuisa entièrement » et que ce jeu fut la cause de sa mort.

Pour les femmes, il n'est pas de prouesses que les scènes si touchantes et si vives d'*Andromaque* ne les missent en état d'accomplir. L'on sait que la du Parc parut, dans cette œuvre, pour la première fois, dans un très grand rôle. C'était cette même personne que Racine avait arrachée au cœur du vieux Corneille en même temps qu'il l'enlevait au théâtre de Molière. Mais, Molière lui-même l'avait enlevée au comédien Gros-René son mari, et, c'est ainsi que la du Parc, allant de l'un à l'autre, s'était rapprochée de Racine.

En vérité, il y avait peu de filles au théâtre qui fussent alors mieux en mesure de plaire. Il semble que, parmi tous les charmes dont elle disposait pour régner, ce fût — chez la du Parc — le teint qui enchantât d'abord. Corneille âgé, mais tout brûlant de ce feu qu'il devait un jour faire luire dans *Psyché* d'un rayon final, proclame dans une *Élégie* ce que l'éclat de ce teint avait d'impérieux. « Je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante », lui avait dit Molière dans son *Impromptu*, alors qu'elle en était toujours à jouer, dans la troupe de Poquelin, les « marquises façonnières ». Mais, dès l'instant où l'on se mettait à regarder mademoiselle du Parc, ce n'était pas son teint seulement qui plaisait. C'était également sa taille, « grande, bien faite », propre à étonner Boileau, c'était ce « port de reine » qu'a vanté Robinet, et, surtout, c'étaient ces autres charmes : un front bien fait, le nez petit, mais droit et pur, le menton façonné par les plis du rire et de la coquetterie, un ovale exquis du visage, « les lèvres d'une couleur de feu surprenante » (Molière), enfin des yeux à ne pas le céder aux plus vifs.

Dans le rôle de la Troyenne *Andromaque*, mademoiselle du Parc que Racine — qui la voulait parfaite — avait fait répéter « comme une écolière », s'était montrée bien au-dessus de ce qu'on pouvait attendre de son talent. Il est vrai de dire que les autres vertus de sa personne plaidaient beaucoup pour elle et que, là où elle eût pu sembler faible, il n'y a pas d'indulgence que n'eussent gagnée sa façon languissante et comme éperdue de déclamer, le tourment d'un état qui la faisait plus belle et toutes les autres séductions de sa figure. A la voir, à l'entendre, on avait bien le sentiment que c'était de sa beauté autant que de son talent que jouait mademoiselle du Parc ;

mais, mademoiselle des Œillets, à qui revenait l'honneur si périlleux de jouer le rôle d'Hermione, ne disposait pas des mêmes dons de Vénus. Et, c'était seulement par les moyens de l'âme que cette rare actrice devait provoquer la surprise, éveiller l'intérêt et donner aux passions de son personnage cette sorte de feu sourd fait pour tout consumer.

Entre tant de belles scènes qui font d'*Andromaque* une des tragédies d'amour et de vérité les plus accomplies de tout le théâtre, il en est une qui permit au public de comparer les comédiennes et d'opposer leurs mérites ; c'est cette scène IV de l'acte III où l'on voit la veuve d'Hector se porter sur le théâtre au-devant de sa rivale, et, se faisant suppliante, s'efforcer de la fléchir. Mademoiselle du Parc eut bien de la peine à trouver l'accent qui convînt à cette situation. Il ne parut pas qu'elle témoignât d'assez de détresse, ni se montrât assez plaintive. Mademoiselle des Œillets, dans sa dure réplique :

> Je conçois vos douleurs ; mais un devoir austère
> Quand mon père a parlé m'ordonne de me taire...

sembla beaucoup plus près de la réalité de cette scène pénible. Le public éprouva bientôt, à cette différence, que mademoiselle du Parc, trop fière de sa beauté, ne s'abandonnait pas assez librement à son personnage. Mademoiselle des Œillets, par contre, s'efforçait de communiquer au sien quelque chose de l'ardeur et de la violence dont elle était elle-même et tout naturellement animée. Coquette avec Oreste, jalouse avec Pyrrhus, il semblait que son âme, portée au comble de l'exaltation, ne fût plus à même que d'aimer ou de maudire. Sur ce beau fond de théâtre où le décor est « un palais à colonnes et, dans le fond, une mer avec des vaisseaux », elle ne cessa d'être cette possédée de la passion, cette « femme damnée » dont devait parler M. Lemaître et qui dressa d'Hermione, bien avant que naquît Phèdre, une image brûlante.

Corneille, et c'est là l'un de ses torts aux yeux de bien des femmes, tenait pour assuré « que l'amour est une passion trop chargée de faiblesse » ; mais, avec Racine, il n'y avait pas à redouter un préjugé aussi farouche. Mademoiselle des Œillets avait vivement senti, dès les répétitions, que d'un bout à

l'autre d'*Andromaque*, l'amour est le maître. En acceptant de jouer le personnage de la fille d'Hélène il fallait que — pendant cinq actes — elle donnât au public l'illusion de cette passion. Et, c'est bien là qu'était le danger pour une personne aussi fragile, de cœur sensible et de santé peu forte.

A la représentation de 1667, elle n'avait pas laissé de paraître tendre à certains endroits, à d'autres — plus ardents et brutaux — assez embarrassée. Mais, depuis six mois, elle avait si bien travaillé son rôle et s'était approchée de si près du degré de la perfection qu'à la représentation de l'été de 1668, donnée à Versailles, l'on connut tout de suite qu'elle se dépassait. Venue depuis Paris, en coche, avec Boileau, Furetière et le chevalier de Nantouillet, elle avait étonné l'un et l'autre de ses compagnons de route par l'intelligence avec laquelle elle avait parlé sur la tragédie d'*Andromaque* ; mais, cela n'était que le prélude ou, si l'on veut, l'argument ; et, dès que ces messieurs, admis à la représentation, l'eurent entendue déclamer, pendant un acte ou deux, ils ne purent faire taire leur surprise et leur enthousiasme.

M. de Saint-Evremond avait tenu longtemps pour acquis que, dans *Andromaque*, tout « ce qui doit être tendre n'est que doux ». Mais c'était un beau démenti que lui donnait la des Œillets. Sa tendresse, sa douceur ne ressemblaient plus que de loin à ces sentiments ; son emportement, ses imprécations, ses menaces, ses cris et même ses larmes, tout cela — tant elle y mettait de vérité — ne paraissait plus appartenir au théâtre ; mais, la vie elle-même, mais la passion, mais l'amour, dans tout ce qu'ils offrent de terrible et de dominateur, semblaient s'être emparés de cette femme fragile et la possédaient. « Cela, disait Boileau à MM. Furetière et de Nantouillet, tous trois rassemblés dans la coulisse et masqués par un décor, tient vraiment à cette particularité que c'est le sang d'Hélène qui bat dans le cœur d'Hermione et communique à la des Œillets ce sentiment et cette puissance. Ah ! la rare interprète qu'a rencontrée là monsieur Racine... »

« Il en est, pour l'auteur d'*Andromaque*, une plus rare et plus belle encore ! » répondit M. Furetière, toujours perspicace et qui commençait à démêler quelque chose d'humain dans les souffrances de la des Œillets.

A ce moment, et dans l'ombre du théâtre, alors que le rideau venait de se fermer sur le troisième acte, ils virent à deux pas d'eux venir mademoiselle du Parc. Racine, marchant à ses côtés, lui tenait la main ; et, cette petite main, comme pour la remercier d'être à la fois si fine, si blanche et si légère, le poète en baisait doucement les doigts un à un. Mais, mademoiselle des Œillets, dans le même instant, sortait aussi du théâtre ; elle avait vu Racine et mademoiselle du Parc s'éloigner de la scène. Appuyée sur le mur de toile peinte qui figurait le palais à colonnes et la mer avec des vaisseaux, elle contemplait, le cœur battant, le départ de sa rivale. Alors MM. Boileau et de Nantouillet virent bien, à la lueur des chandelles disposées un peu partout, que le regard jeté par la comédienne sur le couple heureux était le même que — durant trois actes — Hermione avait posé déjà sur Pyrrhus et sur Andromaque...

A peine cependant la Troyenne avec son poète s'étaient-ils éloignés qu'il fallut presque aussitôt qu'ils revinssent. Le roi avait fait dire, par un nécessaire, qu'il avait conseil. Par déférence toutefois pour M. Racine, il ne voulait point quitter le théâtre avant d'avoir entendu le dénouement. Floridor, en qualité de doyen, dirigeait la représentation ; c'est lui qui fit rappeler en hâte mesdames et messieurs de l'Hôtel de Bourgogne. Bientôt, la scène s'éclaira ; l'on entendit le bruit que les spectateurs faisaient, en regagnant leur place, les uns de leur épée, les autres de leurs gants et de leurs chapeaux. Le silence s'établit ; puis, la voix d'Andromaque s'éleva, alternant avec celle de Céphise. C'était une voix accablée, triste et comme amoureuse, une voix à percer le cœur tant elle était douce. Seule, la voix d'Hermione avait une puissance capable de la dépasser ; mais, c'était la voix de la passion et de la jalousie, une voix chargée d'orage et de désespoir. MM. Boileau, Furetière et de Nantouillet n'en perçurent pas les accents sans frémir. La scène des reproches qu'on joua bientôt, leur fit surtout voir que c'était moins à Pyrrhus qu'à l'auteur de la pièce que s'adressait, sous le nom d'Hermione, mademoiselle des Œillets :

Perfide ! je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.

Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne :
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée :
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione...

L'emportement, l'éclat et la fureur que mademoiselle des Œillets, comme s'arrachant l'âme, avait mis dans ces vers, venaient — une fois de plus — d'assurer le triomphe de la tragédie. Le parterre frémissant (le roi et les princes debout) s'était levé tout entier, mêlant dans des applaudissements longuement répétés, les deux noms de Racine et de la des Œillets.

Cependant, cette actrice, comme brisée par cette scène terrible, n'avait plus qu'à peine la force de saluer. Tremblante, pâle et tout éperdue, elle faisait visiblement, pour ne pas défaillir, un effort suprême. A ce moment, son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. MM. Boileau, Furetière et de Nantouillet, à qui rien n'échappait de cette agitation, s'en montrèrent alarmés au point qu'à peine le rideau fût-il abaissé, ils vinrent, pour aider à soutenir la comédienne, prêter main forte à Floridor.

Cette prévenance ne fut pas inutile. Une quinte saisit en effet bientôt la des Œillets. Celle-ci toussait comme jamais encore elle n'avait toussé. Un instant, tant elle manifestait de souffrance, il sembla que la mort cherchât à se poser sur elle ; mais, cela ne dura pas plus d'un moment : des battements qu'on lui fit dans les mains, l'eau de la reine de Hongrie dont on baigna ses tempes et jusqu'au cordial qu'on l'obligea de boire l'eurent bientôt ranimée. Cependant elle restait d'une pâleur de marbre. De tant d'œillets de jeunesse qui, naguère encore, fleurissaient son visage, il n'en restait qu'un ; et c'était (semblable à ce *Beau de nos jours* écarlate qu'on voit à l'été !) le sang qui, goutte à goutte, montait de son cœur et teignait le fin mouchoir que, convulsivement, elle pressait sur ses lèvres.

III

LE REDOUTÉ TRIOMPHANT

Le décor était le même à peu près que celui que l'on voit au quatrième acte de *Psyché*; c'est-à-dire qu'au bas du perron précédant le palais, « un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits », se faisait voir, à la découverte. Et, ce jardin était bien ce qu'il fallait qu'il fût, dans un temps où le soleil était le maître, où les fleurs se voyaient à profusion dans les parterres, où les bassins d'eau n'étaient plus que des miroirs reflétant un ciel clair et parfaitement pur.

Les rampes de marbre, les caisses avec les ifs, les massifs de verdure, les allées où des dieux rustiques, masqués sous le feuillage, attendent dans le silence et l'immobilité ajoutaient à ce décor, autant d'agrément que de surprise. A chaque pas, c'était une découverte que l'on faisait, tantôt d'un bosquet, tantôt d'un bassin ou d'un labyrinthe. Et, M. le chevalier de Nantouillet, que le frottement des poètes avait familiarisé avec le lyrisme, n'était pas sans penser que ces détours du domaine avaient quelque chose de ceux du cœur ; l'amour avait de quoi s'y perdre et, c'était bien ce dont convenaient avec lui MM. Furetière et Despréaux.

A l'endroit dit *Fer-à-cheval*, ces messieurs avaient rencontré MM. d'Olonne et de Créqui, fort en colère d'une épigramme que Racine avait faite contre eux à propos d'*Andromaque* ; M. de Nantouillet disait qu'ils lui avaient paru courroucés à peu près autant qu'Oreste, et, pour MM. Furetière et Boileau, ils en étaient encore à rire. Cependant, le seul nom de Racine avait donné à mademoiselle des Œillets une subite rougeur. Il faut dire que cette charmante femme, après le grand effort de la veille, ne s'était pas sentie assez forte pour regagner Paris en coche avec MM. de l'Hôtel. Elle était demeurée à Versailles et, comme c'est là le lieu du monde le plus propre

à l'apaisement des maux de l'espèce du sien, elle avait accepté — sur l'avis de Fagon — cette promenade au jardin avec ses amis. Et, comme ces amis étaient aussi ceux de Racine, il y avait là — pour elle — une consolation à bien des souffrances.

Il faut dire qu'à ce moment elle avait dépouillé tout à fait son personnage ; elle n'était plus du tout Hermione, mais la des Œillets. Et, l'on pouvait voir que, sans poudre ni fard, sa seule rougeur venait du feu de ses joues. Ses yeux n'avaient plus le même éclat dont ils étincelaient sur le théâtre ; mais, un regard chargé de langueur les rendait plus touchants ; pour sa taille, elle semblait aussi flexible qu'à la scène, mais avec une cassure brisée qui faisait mal ; ses mains enfin étaient fines et un peu maigres ; échappées des manchettes de marli elles offraient quelque chose de fragile et de diaphane ; seul, son teint — bien un peu mat — prenait parfois de la chaleur. C'était quand elle toussait.

A l'entrée du Rond Vert, il y avait une espèce de banc de pierre abrité par un mur de buis taillé à la hauteur d'un homme. M. le chevalier de Nantouillet disposa son manteau dessus et pria la comédienne d'accepter de vouloir bien s'y mettre. Elle le fit volontiers, tentée par la tiédeur de ce bel endroit. C'est l'un de ceux que La Fontaine devait peindre dans son récit des *Amours de Psyché* et c'est l'un de ceux aussi où ce grand poète devait, par la suite, placer M. Racine sous le nom d'Acante. M. Boileau le savait déjà par le passage que le Bonhomme lui en avait lu. Il en donna mille louanges ; mais ce fut, à son ordinaire, pour soutenir que, quoi qu'écrivît La Fontaine cela devenait badin, tandis qu'avec Racine l'on était toujours sûr du sublime. M. Furetière, de son côté, le tenait moins pour assuré. Il dit que cela était si vrai qu'il devait, à son grand regret, les laisser au jardin ayant, au moment même, rendez-vous avec Racine.

L'objet de leur travail était, à ce qu'il assura, une sorte de comédie en vers sur les gens qui plaident. Il y avait quelque temps déjà que tous deux en avaient ébauché l'intrigue, en présence d'un bon vin de Pantin et d'un chapon à l'ail, à ce cabaret du *Mouton blanc* que, précisément, Boileau fréquentait aussi. Par le fait qu'il était fils d'un clerc de conseiller,

M. Furetière n'ignorait rien des turlupins de la basoche. Aussi bien Chicaneau, l'Intimé et le juge Dandin étaient des personnages qu'il avait connus. Le rare plaisir de les voir revivre dans la comédie était une sorte de vengeance qu'il se proposait d'exercer ; et, pour ne pas trop différer de se donner ce plaisir, ayant mis le chapeau à la main, il vint se placer devant mademoiselle des Œillets. Celle-ci considéra un instant avec une sorte de trouble cet homme qui s'en allait parler, travailler et, sans doute, plaisanter et rire avec M. Racine. Elle lui tendit la main. M. Furetière, dans sa hâte d'auteur, ne prit pas assez garde que cette petite main, placée dans la sienne, était à peu près glacée. Il la baisa distraitement, et, déjà, il avait disparu au tournant du Rond Vert, que M. de Nantouillet, se maintenant dans la controverse, soutint avec vigueur que, quoi que Racine composât, il ne pourrait pas désormais surpasser *Andromaque*.

En fait de comédie, M. Despréaux professait, de son côté, pour Molière, une haute estime. Il répondit à M. de Nantouillet, tout en rendant de grands honneurs à Racine, qu'il était douteux que celui-ci égalât jamais, par sa comédie des *Plaideurs*, des ouvrages du genre de *Don Juan* ou du *Misanthrope*. — « Un poète comme monsieur Racine, répliqua M. de Nantouillet, a l'esprit trop rempli des formes d'Euripide et de Virgile. Il n'a que faire de prêter à de bas Normands la plus petite étincelle de son art. »

Un hochement de tête que fit mademoiselle des Œillets sembla au chevalier une approbation. Et, c'est ainsi que la conversation, qui n'eût pas dû, par hommage pour elle, s'écarter d'*Andromaque* y revint au moment même qu'elle faisait mine de s'en éloigner. M. Boileau convint que c'était surtout à Virgile que Racine avait emprunté pour *Andromaque*. Sa Troyenne, fit-il remarquer, semble en quelque sorte vivre déjà dans *l'Énéide*. — « J'aimerais pourtant, dit M. de Nantouillet, que Racine eût demandé un peu plus à Homère. N'oublions pas qu'Hermione (et, dans l'espèce, mademoiselle, dit-il en se tournant vers mademoiselle des Œillets, Hermione c'est vous !) est la fille d'Hélène, la plus belle des femmes. Homère a parlé d'Hélène en termes si merveilleux qu'il semble bien que ce soit un peu et d'avance le portrait d'Hermione

qu'il ait entrepris de peindre... — Je conviens, reconnut M. Despréaux, qu'il y a, dans les accents d'Hermione, une ardeur, une grâce et tout le feu de la passion... » — « Cela tient apparemment, monsieur, répondit M. de Nantouillet, que, dans le récit d'Homère, Vénus ne semble pas quitter d'un moment Hélène. Rappelez-vous l'endroit où la Déesse, pour venir donner avis à cette princesse que Pâris l'attend, se présente à elle sous les traits d'une « vieille courbée par les années ». Cependant, Vénus n'avait pu réussir à se transformer assez que la plus belle des Grecques ne reconnût, sous le masque, « ce cou d'albâtre et ce sein qui fait naître le désir... » Il y a, vous le voyez, dans les peintures de l'amour qu'Homère a tracées quelque chose de sourd, de fatal et de sombre que n'a jamais Virgile. Et la particularité d'*Andromaque* est, il me semble bien, que monsieur Racine s'y est tenu constamment plus près de Virgile que d'Homère... — Par contre, ajouta M. Despréaux, qu'un pareil dialogue commençait d'échauffer assez, mademoiselle des Œillets, en jouant le rôle de la fille d'Hélène avec cette âme, ce souffle et ce talent que nous avons tous applaudis hier, s'est peut-être approchée davantage de cette représentation de la passion où la volupté, l'amour et la jalousie, portés au paroxysme, semblent tous trois se confondre en un sentiment... »

En se détournant, comme pour demander à mademoiselle des Œillets si c'était bien là ce qu'elle avait entendu exprimer en jouant Hermione de la façon qu'elle avait fait, M. Despréaux ne fut pas que peu supris de voir que la jeune femme n'était plus assise à côté d'eux sur le banc. Apparemment que ces images de théâtre, ces souvenirs de la veille et d'autres encore qu'il valait mieux ne pas avouer, recommençaient à la posséder. MM. Despréaux et de Nantouillet comprirent qu'en un tel état un peu de solitude ferait du bien à la comédienne; c'était pour s'y abandonner mieux que, profitant, de l'animation de leur dialogue, elle s'était retirée à l'écart, non loin de leur chemin, dans l'allée de l'Été.

Là, s'étendait, pareil à un gazon frais, une mousse légère ; et, le miroir du bassin qui s'ouvrait au centre, offrait tant de limpidité, que mademoiselle des Œillets ne tarda pas à voir que sa personne s'y réfléchissait entre les jonquilles. Par une

sorte de jeu, elle se rapprocha de ce miroir, se pencha au bord et, bientôt, se prit à considérer, dans l'ovale de l'eau, les traits de son pâle et souffrant visage. Celui-ci, encore qu'il n'eût pas cet éclat qu'on voit aux très belles, montrait une façon de plaire bien délicate; et, c'était en raison même de l'animation que les mouvements de l'âme communiquaient à la physionomie. Ainsi des yeux, qui, chez une autre, n'eussent été qu'agréables, chez elle devenaient tendres ; ils empruntaient ce ton nuancé des narcisses qu'on nomme *œillets de Pâques*. Pour l'éclat de ses lèvres, il offrait la saveur des *œillets de poètes* visités des abeilles. Enfin, en achevant de se pencher sur le long miroir, elle considéra, sous un jabot de dentelle à moitié ouvert, que c'étaient aussi des *œillets des prés*, que ses seins agités par un trouble obscur. Et, tout à coup, elle pensa à cette fête, à ce printemps qu'était son nom !

M. le chevalier de Nantouillet n'avait-il pas, devant elle, voici moins d'un moment, évoqué Vénus? Et voilà qu'elle aussi, la comédienne, à qui tant de poètes avaient fait mimer l'amour, elle songeait à celle qui gouverne les dieux et les hommes.

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus...

était-elle prête à dire avec le vieil et amoureux rimeur Joachim du Bellay. Et voilà qu'à son tour, la jeune femme au nom de velours et de caresse, au nom vermeil et poudré d'œillet du printemps, elle faisait du fond du cœur hommage à Vénus !

Sous quels traits, sous quelle forme et dans quelle fiction, comme à l'Opéra, allait-elle paraître, dans l'allée de l'Été, la déesse unique? Voilà ce que se demandait, comme si cette réalisation, comme au temps d'Homère, eût été possible, mademoiselle des Œillets. Rien ne répondit d'abord à cette attente que le léger craquement que faisait un écureuil, sur la cime d'une hêtre en croquant des faînes, le soupir du vent, la plainte du feuillage. Puis ce furent des pas. Mademoiselle des Œillets tressaillit, se releva en hâte et se tourna à moitié dans la direction d'où venait le bruit, c'est-à-dire du côté du Tapis Vert ; mais, ceux dont la présence acheva de l'étonner

n'étaient ni Vénus ni aucun des dieux ou déesses descendus de l'Olympe ou sortis des bosquets pour la consoler. Seulement vingt-quatre garçons, qui tenant des rateaux, qui tenant des bêches ou des arrosoirs, venaient d'apparaître, sur deux rangs parallèles, au détour du chemin. Ils semblaient, avec leurs tabliers bleus, leurs vêtements de cotonnade et leurs bonnets normands composer les figures d'un ballet rustique ; mais, en vérité, ce n'étaient là que les vingt-quatre garçons des jardins, au service de M. Le Nostre.

Ces garçons, sur un pas mesuré, ne se furent pas plutôt approchés des massifs où se voyaient les espèces les plus belles de rosiers et d'œillets, qu'ils commencèrent avec ensemble, les uns à fouiller le sol ou répandre de l'eau, les autres à enlever les feuilles mortes ou les fleurs que le soleil avait flétries. En moins d'un moment, le parterre en devint plus éblouissant qu'il n'avait jamais été. Et, sans un autre spectacle qui se produisit dans le même endroit, mademoiselle des Œillets fût demeurée là, l'esprit perdu de rêve, à considérer le travail de ces jardiniers.

Mais, des matelots vénitiens venaient d'apparaître à leur tour. C'étaient les mêmes qui conduisaient — depuis peu — sur le Grand Canal, la galère et les nefs du roi. Ils avançaient, de même que les jardiniers, comme à la parade ; et, les vingt-quatre violons de M. Lulli, quand ils se répandent sur le théâtre, ne sont pas ordonnés avec plus d'art que l'étaient, à ce moment, ces fins et nerveux rameurs, le long du gazon, sur le Tapis Vert. En même temps que, l'aviron sur l'épaule, ces garçons des lagunes faisaient le mouvement de se diriger, vers le Grand Canal, les jardiniers de M. Le Nostre avaient relevé leurs rateaux et leurs bêches et repris leur marche du côté du Palais. Les uns et les autres allaient dans le sens inverse. Le soleil, qui baignait tout le parc et perçait les cimes, sembla les envelopper un moment de sa gloire ; mademoiselle des Œillets considéra longtemps les uns et les autres ; mais l'été splendide, l'été tentateur était toujours son maître. Et, tandis qu'elle approchait du massif où les œillets alternés composaient une palette à dépasser tout ce que Mignard peut faire, elle ne put résister au désir de cueillir l'un d'eux, d'en aspirer l'arome et d'en baiser le bouquet. Et, c'était, parmi les plus

incarnats et les plus purs, ce *Redouté triomphant* dont on pouvait dire qu'il était, au-dessus des autres œillets, ce que l'auteur d'*Andromaque*, au théâtre français, était par-dessus ses rivaux...

Quand MM. Despréaux et de Nantouillet, un moment après, non loin des petits Marmousets mutins de Lerambert, se trouvèrent rejoints, au long de l'allée en pente, par la comédienne, ils ne manquèrent pas de gronder doucement mademoiselle des Œillets de ce qu'elle s'était échauffée un peu en allant vite. Mais, il faut convenir que bien du temps s'était écoulé depuis leur venue et qu'il était tard. Les uns et les autres le comprirent surtout en reconnaissant qu'un homme qni venait à eux, du côté du Palais, en agitant sa canne et levant son chapeau, n'était autre que M. Furetière. — « Eh bien ! monsieur, lui cria M. Despréaux, du plus loin qu'il le vit, avez-vous bien avancé votre ouvrage? Ces *Plaideurs* plaident-ils aussi bien que vous souhaitiez qu'ils fissent, monsieur Racine et vous?... — Ah ! ah ! messieurs, répondit, en éclatant de rire, l'auteur du plus bourgeois des romans, ce n'est pas du tout cela que nous avons fait, monsieur Racine et moi, tandis que mademoiselle du Parc... » Mais, M. de Nantouillet, comprenant qu'il ne fallait pas que ce nom fût prononcé, frappa M. Furetière du doigt sur l'épaule ; et, M. Boileau comme pour éviter qu'on s'en aperçût : — « Voudrez-vous bien nous dire ce que vous fîtes alors, en place de cette comédie? — Messieurs, expliqua en rougissant très fort M. Furetière, monsieur Racine a poussé la bonté jusqu'à me lire l'ébauche d'une tragédie en préparation... — Oh ! oh ! s'écria M. de Nantouillet (qui semblait là-dessus moins au fait que M. Boileau), et cette tragédie? — Messieurs, fit savoir M. Furetière, c'est *Britannicus*... »

Ce titre ne représentait encore, aux yeux de mademoiselle des Œillets, aucune espèce de rôle. Cependant, tandis que l'œillet sur les lèvres, elle pensait à Racine, elle imaginait qu'il lui faudrait bien — quelque jour — à nouveau, prodiguer une fois de plus ses forces dans cette œuvre, lui donner son être et se livrer — pour la jouer — autant que pour *Andromaque*.

IV

L'AGRÉABLE EN BEAUTÉ

La première représentation de *Britannicus* n'eut, à quelque dix mois de là — le vendredi 13 décembre 1669 — pas le même bonheur que celle d'*Andromaque*. D'abord, cette date du vendredi 13 était fatidique, et puis, la concurrence d'un pendu ou plutôt d'un roué lui causa bien du tort. La raison n'en fut pas seulement que ce roué était gentilhomme, mais aussi que les machinations auxquelles il s'était livré contre M. d'Aulnoy, mari de madame d'Aulnoy, l'auteur de l'*Oiseau bleu*, avaient occupé longtemps l'esprit public.

Ce gentilhomme s'appelait M. de Courboyer. L'arrêt du Châtelet le condamnait à périr en Grève ; il va de soi que c'était là, aux yeux de bien des gens, un spectacle à passer celui de l'Hôtel de Bourgogne ; et, comme l'exécution de M. de Courboyer et la première représentation de la tragédie de M. Racine avaient lieu à peu près le même jour et à la même heure, il en résulta une confusion pénible pour les comédiens. Ce n'étaient plus en effet Brécourt, la des Œillets ou la d'Ennebaut qu'on entendait applaudir dans cette sorte de copie des passions qu'est le théâtre ; mais, ce que la foule voulait connaître, c'était la passion même : c'est-à-dire un homme qui va mourir et, cet autre homme, le bourreau, dans la vérité et dans l'horreur de sa fonction.

Le bourreau, ce jour-là, dans son vrai rôle, fit la nique à Floridor dans celui de Néron ; et, c'est Boursault, dans sa nouvelle précieuse d'*Artémise et Poliante*, qui veut bien nous dire que le théâtre de la Grève détourna, dans cette circonstance, des tréteaux de l'Hôtel de Bourgogne, tout ce que la rue Saint-Denis compte de marchands, le Pont-Neuf d'oisifs, et le Marais de beau monde. Ce n'était partout, en effet, en ces trois points de Paris où sévissaient plus qu'en aucun autre le négoce, la malice et l'élégance, qu'une cohue de personnes

tenant beaucoup par elles-mêmes à voir la tête que ferait M. de Courboyer avant de mourir.

Les carrosses des spectateurs, venus de ces quartiers à destination de la rue Mauconseil, ne pouvaient plus — dans cette foule — qu'avancer avec toutes sortes de peines. Et, ce n'étaient partout, sur la voie publique, malgré le temps d'hiver, que marchands d'orviétan, montreurs de singes, vendeurs d'oublies, de limonade et, jusqu'à des polissons grimpant sur les marchepieds et tirant la langue, tant, sans doute, pour se moquer des gens que pour contrefaire la grimace du condamné.

M. Boursault avait bien trop de finesse pour donner, en un pareil jour, la préférence au pendu sur le poète. Il était de ceux pour qui la première représentation d'une œuvre de M. Racine devenait un événement ; et, comme il était lui-même homme de comédie, nourri d'Ésope, d'esprit vif et même galant, « au risque d'avoir l'honneur d'être étouffé par la foule », il fut assez heureux pour forcer l'accès du théâtre. Il n'y fut pas plutôt qu'avec son instinct, à certains chuchotis, frissonnements et bruits sourds partis des points différents de la salle, il démêla bien vite qu'il y avait de la cabale dans l'air. D'abord la présence de M. Corneille, qu'il « aperçut tout seul dans une loge », lui donna à penser.

Encore qu'il fût homme fruste, paisible et tout débonnaire, il n'était pas possible que l'auteur de *Sophonisbe* fût venu là seulement pour applaudir. Il y avait, on s'en souvient, entre M. Racine et lui, un peu plus qu'un différend de théâtre. Le souvenir de mademoiselle du Parc était toujours présent à la mémoire du Normand et, le fait que cette actrice, malgré sa jeunesse, la force de son talent et l'éclat de sa beauté, fût morte dans l'année même n'empêchait pas M. Corneille de conserver du ressentiment contre l'homme, triomphant et jeune, qui la lui avait prise ; et les « oh ! » et les « ah ! », toutes les sortes de mouvements auxquels se livrait ce spectateur considérable, aux passages de l'œuvre qui lui déplaisaient — et Dieu et Melpomène savent seuls s'ils étaient nombreux ! — ne trahissaient que trop la rancune et le dépit du vieil et vénéré poète.

Furetière, le chevalier de Nantouillet et les autres amis

de l'auteur s'efforçaient bien, par le bruit qu'ils menaient en faveur de *Britannicus*, d'apporter un certain désarroi chez les fâcheux ; et, pour M. Despréaux, « admirateur de tous les nobles vers de M. Racine », Boursault nous dit bien qu'il « fit tout ce qu'un véritable ami peut faire pour contribuer au succès de son ouvrage ». Pourtant, cet appui si chaleureux, la faveur dont jouissait dans le public le nom de Racine, les déclarations même de Boursault affirmant qu'il y a, dans cette tragédie, « d'aussi beaux vers qu'on en puisse faire », ne désarmèrent pas les cabaleurs.

Beaucoup allaient partout, se donnant le ridicule de juger. C'était surtout dans Tacite que M. Racine avait emprunté les traits principaux de ses personnages. Mais, les spectateurs — et M. Corneille d'abord — se moquaient bien de cette fidélité de l'auteur à Tacite! Ils déclaraient tout cela outré, plein d'enflure, insupportable à la scène et, soutinrent que c'était une gageure, dans un temps où le bourreau donnait la mort à M. de Courboyer, d'apitoyer — par de petits moyens — sur celle de *Britannicus* ; enfin, autant de sottises que de mots, moins de jugement que de critique et la partialité la plus évidente.

M. Racine, à ce moment difficile, sentit que le public, son fidèle et puissant public, n'était pas dans la salle et que c'était devant des ennemis — non des spectateurs — que jouaient les comédiens. Dans une extrémité aussi pénible, le poète éprouva du moins, comme un capitaine qui va perdre la bataille, la consolation de sentir que sa troupe, c'est-à-dire ses interprètes, fidèles à sa fortune, se maintenaient jusqu'au bout dans leur rôle et, malgré tout le bruit, le tumulte et les quolibets, ne se démentaient pas un moment de bien jouer.

Quoi qu'aient insinué les malveillants, il n'était pas dans les moyens de M. Corneille de nuire tout un soir à une personne pour laquelle il avait eu de la gratitude et gardait de l'intérêt. En reconnaissance de ce que mademoiselle des Œillets avait été Sophonisbe, la reine Viriate et quelques autres héroïnes de son théâtre, ce grand homme, vers le milieu de la représentation, apporta quelque tempérament à son humeur. La pièce se releva — de ce fait — un peu vers la

fin et, M. Racine s'en montra si touché qu'il n'est pas d'amitié dont il ne témoignât dès lors pour la des Œillets.

Cette pauvre fille vécut là quelques divines heures. On peut dire que, malgré la brûlure de sa poitrine, la fièvre du mal qui l'épuisait, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, inspirée, soutenue par ce regain de douceur et de bonté, elle fut admirable. Au reste, Boursault, qui l'a vue, le proclame hautement : « La des Œillets, qui ouvre la scène en qualité de mère de Néron, et *qui a coutume de charmer tous ceux devant qui elle paraît*, fait mieux qu'elle n'a jamais fait jusqu'à présent [1]. » Et, cela était si juste, cette perfection était accomplie à un point tel qu'ému lui-même par la grandeur d'un tel effort, Racine (contrairement à ce qu'il avait accoutumé de faire du vivant de la du Parc) ne voulut pas, d'un moment, laisser la comédienne.

L'empressement dont il témoigna dans cette circonstance, la douceur de sa voix, la caresse même de son regard communiquèrent une sorte de puissance et de jeunesse nouvelle à la des Œillets. Il faut dire que, malgré des souffrances qu'elle eut la volonté de faire taire pour n'être plus entièrement qu'à son rôle, cette rare comédienne soutint jusqu'au bout le personnage si tragique d'Agrippine.

Boursault ajoute que la représentation ne finit qu'à « sept heures sonnées » ; mais il ne parle apparemment que de celle de *Britannicus*, car, pour celle de la reconnaissance et de la tendresse, entre le poète et son interprète, elle durait encore qu'il y avait longtemps que M. de Courboyer, sur un autre théâtre, avait été mis en état d'être pendu...

« Agrippine, a dit quelqu'un (M. Lemaître), est une femme belle et encore jeune. » Et, ce fut là le miracle de la des Œillets, durant une saison, de donner au public — par son art et par son amour — l'illusion qu'elle était toujours, malgré les années, l'actrice la plus capable d'animer la figure de cette héroïne. « C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer [2] », écrit Racine, de la mère de Néron. Mais, cette expression n'eût jamais pu prendre corps au théâtre ; elle ne se fût jamais réalisée avec grandeur si mademoiselle des

1. Boursault : *Artémise et Poliante*, nouvelle (Paris, 1670).
2. *Britannicus*, seconde préface.

Œillets n'eût prêté, à cette création, quelque chose de l'ardeur qui la consumait. Cette ardeur, à vrai dire, ne tenait pas tant à l'âme qu'au corps et, pour peu qu'on examinât un peu la des Œillets, l'on voyait bien que cette pauvre comédienne, comme un astre qui va s'éteindre, jetait là ses derniers feux.

En vain, MM. Boileau, Furetière et de Nantouillet, M. Racine lui-même conseillèrent-ils à la veuve de Nicolas Devintz de se rendre aux eaux de Forges, de quitter, pour une saison, l'Hôtel de Bourgogne : il n'y avait rien qui pût éloigner cette actrice d'un métier qu'elle aimait, d'une scène pour laquelle elle était faite et d'un rôle qu'elle avait créé.

Cet excès de travail, ce dévouement tout exclusif envers un art qu'elle adorait ne furent pas suffisants à dominer cette nature volontaire. Il fallut encore, pour achever d'abattre une résistance qui semblait vouloir grandir avec le mal, autre chose que le mal même; et, c'est bien ce que donne à penser M. Anatole France quand, dans sa *Vie de Racine*, il écrit qu' « à la rentrée de Pâques 1670, une comédienne qui n'était à Paris que depuis un an, et qui venait d'être engagée à l'Hôtel de Bourgogne, doubla — dans le rôle d'Hermione — la des Œillets malade et près de sa fin. C'était Marie Desmares, femme du comédien Champmeslé. »

Par un effort de résistance qui n'appartient qu'aux grandes âmes et, par un défi même à la douleur, mademoiselle des Œillets, que son mal tenait depuis peu de temps éloignée de la scène de la rue Mauconseil, voulut se donner le plaisir amer de venir assister à la répétition — par une autre comédienne — de ce rôle d'Hermione dans lequel elle avait si souvent triomphé. Il faut dire toutefois que, durant la semaine sainte de 1670, son état avait empiré encore. Le jour de la reprise d'*Andromaque*, quand elle parvint au seuil du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, il fallut pour ainsi dire que ses camarades, émus de sa faiblesse, la reçussent dans leurs bras et la conduisissent dans une loge où ils l'étendirent ; mais, aux mains de Floridor, de la d'Ennebaut et de M. de la Fleur, c'était déjà un fardeau léger que la pauvre malade !

Seuls, les grands et beaux yeux, pleins de fièvre et d'exaltation, étincelaient encore comme si tout ce qui restait de vie dans ce corps souffrant se fût concentré dans le regard ; mais,

pour l'œillet de la bouche, les œillets des joues, le mal en avait fané la jeunesse, éteint les couleurs ! Des longues manches de marli, sortaient encore les mains, mais, ces mains étaient d'une maigreur à ne pas croire; et, pour le corps il en était de même, si bien qu'il apparut, aux yeux de beaucoup de ceux qui la reconnurent que c'était moins la des Œilliets que l'ombre même de celle-ci qui apparaissait dans cette maison pour venir assister au succès d'une rivale.

A vrai dire, il n'était pas de bruit qu'on ne fît autour de la Desmares. Le fils de Jean Racine a écrit, plus tard, comme pour excuser la passion de son père pour la Champmeslé, que « cette femme n'était point née actrice. La nature ne lui avait donné que la beauté, la voix et la mémoire ». Mais, ne sont-ce pas là justement des qualités de séduction à toucher les plus difficiles? La du Parc n'avait pas régné, sur le théâtre et sur les cœurs, par d'autres moyens que ceux-là. Quand mademoiselle Desmares, conduite par son benêt de mari, le comédien Champmeslé, fit son entrée à Paris, à peu près avec autant de pittoresque que les comédiens du *Roman comique* dans la ville du Mans, les plus petits habitués de l'Hôtel connaissaient déjà que la nouvelle venue possédait ces dons de la voix, de la mémoire et de la beauté avoués, un peu plus tard, par Racine le fils ; et, comme c'est une chose mobile qu'un public, que les sentiments en sont prompts et changeants, la curiosité toujours en éveil, le goût et les préférences d'une humeur fantasque, il n'était pas de fête que le parterre ne se préparât à faire à la Champmeslé.

Certes, Racine éprouvait bien quelque appréhension. De M. Despréaux à M. Furetière, et de Brossette à Robinet, accourus pour l'assister dans les soins que nécessitait cette reprise, le poète allait, disant que c'était son malheur que mademoiselle du Parc fût morte et mademoiselle des Œillets malade. Aucune autre comédienne ne se pouvait, selon lui, trouver dans la ville, pas plus au théâtre de la rue Guénégaud qu'à celui de l'Hôtel, qui fût en état d'égaler la séduction de la première dans *Andromaque*, d'atteindre à la puissance et la sensibilité de la seconde dans le rôle d'Hermione. MM. Furetière et de Nantouillet étaient venus redire, un moment avant que le spectacle commençât, ces propos à la des Œillets ; et,

c'était une sorte de joie fébrile, de plaisir maladif et cruel que la pauvre femme se donnait à elle-même, évoquant le jour si lointain de Versailles où le succès de son jeu l'obligea de reparaître, pour remercier le roi et les princes, jusqu'à deux et même trois fois sur le théâtre...

Cependant, dans la salle de la rue Mauconseil, l'on entendait comme un brouhaha ; l'on devinait, cette fois, aux mouvements du parterre, les dispositions d'un public acquis par avance au spectacle. Il n'y avait pas, il est vrai, en ce jour de printemps, de gentilhomme à voir pendre et rouer en Grève, et c'était quelque chose de plus plaisant à considérer que le minois piquant et joli de la Desmares !

Madame de Sévigné devait avouer, en un jour d'humeur contre la comédienne, que Desmares était « laide de près » ; et, la belle Ninon, en un moment de jalousie, que mademoiselle de Champmeslé avait la peau du plus beau « brun du monde ». Mais, il faut dire que madame de Sévigné était la mère du marquis de Sévigné, Ninon de Lenclos sa maîtresse et, que l'une et l'autre enrageaient de dépit à la pensée que la nouvelle Hermione leur avait proprement enlevé, à l'une son fils, à l'autre son amant.

Sans doute, en ce jour de la reprise d'*Andromaque*, le galant marquis ne se trouvait pas avoir avancé aussi bien ses affaires. Et ce garçon au « cœur de citrouille », comme disait méchamment Ninon, en était encore à compter les baisers sur le bout des doigts qu'il venait, jusque sur le théâtre, dérober à son idole. Pour celle-ci, bien qu'elle n'eût pas atteint encore au succès auquel elle devait prétendre plus tard, elle exerçait déjà une espèce d'empire. C'était une mutine, une coquette, la « jeune merveille », la « petite Chimène », disait d'elle, avec moquerie, madame de Sévigné ; et, pour le marquis de ce nom, il avait l'esprit si féru de la Desmares qu'il n'y eut pas — ce jour-là — d'éclat qu'il ne fît dans la salle pour bien disposer les uns et les autres en faveur de la Champmeslé. A cet effet, il voulut prendre place sur le théâtre. Il y avait là tout le « bel air », c'est-à-dire des muguets comme lui, tous en feutres à plumes, rhingraves, manteaux de soie et de satin, l'épée au côté et ceintures de couleur comme des mousquetaires. Racine, à cette vue, pesta bien un peu ; car, ce sont

encore des fâcheux que des amis qui font du bruit ! Mais, à tout prendre, cela valait mieux que des gens menant la cabale, poussant des « oh ! » et des « ah ! » comme M. Corneille, ou, comme M. Boursault, venant, jusque dans la coulisse, mêler — au récit des acteurs — celui du bourreau pendant et rouant un homme !

Enfin, comme à l'ordinaire, Baptiste acheva de moucher, un autre de clouer et de planter le décor ; celui-ci représentait toujours ce palais de Pyrrhus et ce lointain de la mer avec des vaisseaux que connaissait si bien la des Œillets et, sur le fond duquel cette comédienne s'était si souvent montrée dans son personnage. Au moment où Floridor parut, offrant, sur cette toile peinte, en un costume assez éclatant, la figure de Pyrrhus, il s'établit une manière de silence ; mais ce silence — déjà tout solennel — se fit plus recueilli à l'entrée de la Desmares. Si le bonhomme d'abbé de Pure eût été là — et sans doute qu'il y était ! — il se fût rappelé, en voyant marcher, se plaindre et déclamer cette actrice aux gestes pleins de mesure, au ton de voix si doux et qui tirait les larmes, du jardin des œillets où, jadis, près de Rouen, il aimait à se rendre avec M. Corneille ; et, sans doute qu'il eût trouvé que c'était là la *Princesse aimable*, ou cette autre espèce encore de ces fleurs : l'*Agréable en beauté*, cette rare comédienne dont le talent ne cesait, même aux endroits tragiques, de montrer comme uns air de grâce.

Au bout d'un acte ou deux, l'auditoire, séduit par le jeu, la voix et l'exaltation que la Desmares apportait à tenir son rôle, éclata en applaudissements ; mais, où cette manière de triomphe approcha du délire, ce fut vers la fin, quand la fille d'Hélène — se portant vers Oreste — lui déclare avec l'accent du courroux :

> ... tu me fais horreur.
> Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
> As-tu tranché le cours d'une si belle vie?...

De toutes les parties du théâtre, il s'éleva un murmure de louanges. M. de Sévigné ne se tenait plus d'aise et, le bruit qu'il fit en frappant dans ses mains, provoqua tant d'approbation que le public entier, soulevé de joie admirative, se dressa

pour mêler ses bravos aux siens. Le succès de la Desmares était le plus grand auquel pût aspirer une débutante ; ce succès avait même quelque chose de si magnifique et de si complet qu'il semblait que ce fût déjà comme dans cette lettre de La Fontaine où le fabuliste écrit à la comédienne que tout est « au roi de France et à mademoiselle de Champmeslé ».

Du fond de sa loge, cependant, mademoiselle des Œillets, étendue dans le mal et dans la souffrance, avait tout vu, tout entendu et tout compris. Pareille à une reine à qui le peuple farouche ose arracher le diadème, elle avait assisté à cette sorte de sacre que le public, son public favori de l'Hôtel de Bourgogne, venait de donner à la Desmares. Alors, ce fut comme si la vie, tout à coup, eût commencé de s'en aller d'elle. Défaillante aux bras de ceux qui l'emmenaient hors du théâtre, elle comprit, à cette heure déchirante, que c'en était fait de son talent, de sa réputation, de sa vie même. Avec un accent de douleur à toucher les moins sensibles, elle eut — au moment de se séparer de ses amis — un mot triste et doux, un mot qu'a recueilli la légende : « *Il n'y a plus de des Œillets !* » et, ce mot même était si vrai, cette plainte avait tant de raison, qu'il n'y avait pas, tandis que péniblement elle montait dans sa chaise, jusqu'aux valets picards, aux garçons des boutiques et les gamins des rues qui ne sussent déjà ce que c'était que la Desmares et qui ne fissent une sorte de gloire à son nom.

V

L'ŒILLET DE DIEU

S'en alla-t-elle comme Molière devait le faire un jour, sans prières, la nuit, entre quatre flambeaux? Cela n'est pas tout à fait à croire. Mademoiselle des Œillets avait des camarades ; ses amis l'estimaient et, ses filles — car elle avait deux filles — n'eussent point permis qu'on portât sans égards, vers le champ des morts, cette mère douloureuse.

Charles Robinet, continuateur de Loret, l'auteur de *la*

Muse historique, écrit sur cette mort, laquelle se produisit le 25 octobre 1670, ce quatrain funèbre :

Mais quoi ! La scène de l'Hôtel
Se voit, par un destin cruel
Dont elle est toute désolée,
De la des Œillets dépouillée...

L'inhumation se fit — selon Jal — en l'église de Saint-Leu-Saint-Gilles, sa paroisse, non loin des Halles et près du cul-de-sac Saint-Magloire. On ne dit pas si, de même que pour mademoiselle Béjart, décédée à deux ans de là et portée à Saint-Paul, on la plaça sous les charniers ; mais, il y a tout lieu de croire que cet enterrement de la comédienne se passa avec décence et le mieux du monde.

A vrai dire, les préjugés contre les personnes de théâtre ne sévissaient point en ce temps-là dans le public, avec autant de force qu'on l'a prétendu. « Quoique la profession de comédien, écrit Chappuzeau à cette occasion, les oblige de représenter incessamment des intrigues d'amour, de rire et de folâtrer sur le théâtre, de retour chez eux, ce ne sont plus les mêmes [1]... » C'est dire assez que le public n'était pas sans considération pour les acteurs de mérite, et que des garçons du théâtre du Pont-Neuf jouant avec Brioché aux artistes de la troupe royale, il savait apprécier la différence.

A cela près que mademoiselle des Œillets n'avait jamais ri et folâtré sur le théâtre, l'on peut dire, avec Chappuzeau, qu'elle y avait représenté constamment « les intrigues de l'amour ». Et, quelles intrigues c'étaient, traversées des fureurs de la jalousie et de la passion, que celles de ces tragédies où Pierre et Thomas Corneille, où M. Racine avaient livré le meilleur de leur génie ! Tour à tour Sophonisbe, Axiane (d'*Alexandre*), Hermione, Agrippine et Laodice (de Thomas Corneille), mademoiselle des Œillets avait prodigué, à tous ces ouvrages, le meilleur de son talent. Et voilà que, maintenant, malgré tous les succès, les applaudissements et les triomphes, après bien des années, elle n'était plus qu'une petite pincée de cendres !

1. Chappuzeau : *Le Théâtre-Français : de la conduite des comédiens.*

Pauvre *œillet de poète*, elle avait, dans ce parterre de la tragédie française embelli de tant de fleurs rares et merveilleuses, passé elle aussi — telle madame Henriette — « comme l'herbe des champs ». Et l'on ne sait même pas si, en ce grand jour de son départ, ses premiers, ses anciens amis, MM. Pierre et Thomas Corneille, si l'abbé de Pure étaient dans le cortège ! L'histoire n'a point noté non plus si — de même que pour la du Parc — Racine, « à demi trépassé » (ROBINET), suivait derrière le cercueil ! Robinet écrit que les obsèques se firent « le jour qu'on fait des saints la fête universelle », c'est-à-dire le dimanche 1er novembre 1670.

De Saint-Sauveur à Saint-Josse, de Sainte-Opportune à Saint-Julien-des-Ménétriers ce n'étaient partout, en ce jour funèbre, que plaintes des pénitents, lamento des cloches, chants de *requiem* ; et, dans tout ce concert, mademoiselle des Œillets, pas plus lourde à porter qu'un enfant, au pas lent de deux chevaux, s'en allait, sous le reflet d'un soleil pâle d'hiver, vers le caveau froid de Saint-Leu-Saint-Gilles.

La royale troupe éplorée,
Dimanche accompagna son corps
Jusqu'en son gîte chez les morts,

relate Robinet dans sa *Gazette*. Cela laisse assez entendre qu'il y avait là Poisson, La Fleur, Brécourt, du côté de messieurs de l'Hôtel ; et, du côté de mesdames : mesdemoiselles Beauchâteau, d'Ennebaut, Beauval, peut-être bien aussi, par pitié, la Champmeslé ! Et graves, vêtus de noir, se couvrant la bouche de leurs gants pour ne point qu'on les entendît gémir et pleurer : M. le chevalier de Nantouillet, Boileau-Despréaux, voire Antoine Furetière.

Parmi le concours du petit peuple, le mouvement de la rue, les psaumes des dévots, la dépouille de la des Œillets pénétra dans Saint-Leu-Saint-Gilles. Bientôt, cette femme exquise, fêtée, célèbre, dont le nom avait été sur toutes les lèvres, qu'avaient applaudie le roi, la reine et les princes se trouva confondue avec tous les morts qu'on fêtait dans ce saint jour. Et, c'était comme si beaucoup de ceux qui suivaient, parmi ces hommes et ces femmes de théâtre, eussent — chantant le

Dies iræ — mené là quelque chose de leur talent, conduit un peu de leur amour.

Mais, suivant la dépouille fragile de la des Œillets, il n'y avait pas — ce jour-là — que des auteurs, des comédiens et des comédiennes. Il y avait aussi ses filles. La mort si chrétienne de leur mère avait produit sur elles l'impression d'un miracle. A dater de ce jour, elles n'eurent, l'une et l'autre, d'autre pensée au monde que Dieu, d'autre désir que le cloître. Leur mère, l'actrice des Œillets, avait orgueilleusement porté sur le théâtre le costume de Sophonisbe, le manteau d'Agrippine et l'habit d'Hermione ; mais, c'était sous le voile des ordres qu'aspiraient à vivre ces sœurs religieuses. La preuve de cette résolution éclate tout entière dans une lettre qu'à six années de là, madame de Sévigné adressait, de Paris, à sa fille, madame de Grignan, et dans laquelle cette grande dame, après avoir loué les *Essais* de Nicole, en arrive à écrire, à propos de dévotion : « *... Il est vrai que la Grâce est bien triomphante en ces deux filles de la des Œillets : il faut qu'elles aient été bien appelées*[1]... »

Cet « appel », c'était celui que, du fond d'un monde meilleur et sans passion, mademoiselle des Œillets avait adressé à ses deux filles. Son image, reflétée désormais à travers la leur, ne semblait plus rien garder des formes du théâtre ; elle avait dépouillé toute mondanité, tout aspect frivole ; et, le prestige exquis des beaux vers, la séduction de la tendresse, l'amour des sens ne l'animaient plus. Seulement, dans le cœur si chaste et si pur de ses filles, elle éclatait et rayonnait ainsi — sur le pré d'azur d'un vitrail — qu'un *œillet de Dieu*, un œillet céleste.

EDMOND PILON

1. Lettre du mercredi 22 avril 1676.

UNE ÉLITE EN EXIL : LES DÉCEMBRISTES

MÉMOIRES DU DOCTEUR BELOGOLOWY

Le révolutionnaire russe est généralement peu connu à l'étranger. On l'a trop souvent représenté sous les traits romantiques et farouches du nihiliste, et on se le figure volontiers désordonné, tumultueux, féroce, prêchant sa doctrine à coups de bombes. Pour effacer cette grossière caricature, il serait intéressant de reconstituer le vrai type du révolutionnaire russe, de celui qui, en des siècles obscurs et tyranniques, a su triompher de la puissance des ténèbres au prix de luttes et de souffrances dont l'âpreté dépasse toute imagination. Ce type est né en Russie au sein même de la civilisation occidentale importée par Pierre le Grand et ses successeurs.

Il a résumé depuis tout ce que cette civilisation contenait de puissant et de vrai ; il en a absorbé l'essence même. Il est le descendant direct des grands penseurs d'Occident, inspiré de leur souffle, imprégné de leurs doctrines. Diderot, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau ont été ses maîtres, comme Auguste Comte et Mill le seront plus tard. Il a eu de tout temps le culte de l'intelligence et de la dignité humaine, et il est bien l'enfant de la Russie d'Europe et non de la Russie d'Asie. Il faut souligner que les grands-parents de la Révolution russe n'ont rien du démagogue et de l'anarchiste.

Ce sont pour la plupart des représentants de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie : hommes cultivés, lettrés, quelquefois

poètes ou savants. C'est un Poushkin banni de la capitale pour son persiflage et sa verve hardie, c'est un Gogol essuyant les injures d'une censure vigilante et haineuse ; ce sont des Troubetzkoy et des Volkonsky ; c'est un prince Odoyevsky réunissant à Moscou toute une jeunesse dorée qui se plaît à la politique et aux lettres.

A la fin du règne d'Alexandre Ier, ces hommes, animés d'un ardent patriotisme, s'étaient constitués en une solide organisation révolutionnaire répandue dans toute la Russie sous le nom de « Société Secrète ». On méditait de grandes réformes : la libération des serfs, la constitution ; Nikita Mourawief en avait tracé un projet détaillé, publié depuis. Cette agitation sourde et active éclatait en décembre 1825 en une sanglante émeute sur la place du Sénat à Pétersbourg. C'était la date de l'avènement de Nicolas Ier. Le nouvel autocrate réprima l'insurrection d'une main de fer. Plusieurs inculpés, dont le poète Ryléeff, furent exécutés; les autres, écroués à la forteresse d'abord, exilés en Sibérie ensuite, y séjournèrent pendant plus de trente ans. On désigne le groupe de ces martyrs du nom de Décembristes. Suivis de leurs femmes admirables, ils menèrent une existence de pionniers et d'apôtres, et conservèrent en pleine Asie toutes les traditions intellectuelles et morales de leur siècle. Le docteur Belogolowy, un originaire de Sibérie, élevé et instruit par les Décembristes, en traça dans ses mémoires quelques portraits émouvants ; nous demandons au public français la permission de les reproduire ici.

Qu'était-ce au juste au XIXe siècle que ce triste pays de déportation, la Sibérie? Certes, une contrée sinistre et sauvage. Des espaces déserts, glacés en hiver, torrides pendant la courte saison d'été. Des hameaux épars et misérables, terribles étapes d'une existence de forçat. Mais déjà à l'époque que nous décrivons, ce pays était gonflé de sève, de forces latentes prêtes à se développer. La population y subissait une lente et sûre évolution ; elle avait soif de lumière, elle la cherchait partout. Du fond des pauvres villages perdus dans les forêts et les steppes, des esprits se tournaient vers l'occident d'où venaient les livres et les journaux. Les Décembristes leur apportèrent le souffle inspiré de leur propagande, la noblesse, l'élé-

vation de leurs idées. Tombés sur un sol fertile, ces germes épars de civilisation prirent profondément racine.

Le Sibérien a présenté de tous temps des signes très particuliers. Descendant d'une race de pionniers, il a hérité de ses ancêtres un tempérament énergique et combatif. Marchand ou paysan, il a conservé un physique robuste et sain, une indépendance d'allure très caractéristique, une vive intelligence. Sa haute taille, sa résistance extraordinaire aux privations de tous genres, en font un excellent soldat.

Le servage n'a jamais existé en Sibérie ; le noble et le gros propriétaire foncier y sont presque inconnus. Ce pays immense est réparti parmi les paysans indigènes, les colons venus de la Russie centrale et la bourgeoisie. Le cultivateur y jouit d'une prospérité bien plus grande qu'en Russie et d'une réelle indépendance. Le marchand, s'il est capable d'initiative, y fait rapidement fortune.

Irkoutsk, centre économique de la Sibérie, renferme d'éloquents témoignages de cette prospérité. On y trouve des magasins de nouveautés, de riches maisons privées, d'immenses stocks de marchandises introuvables ailleurs dans la province russe. Cette ville, située à des milliers de kilomètres de la capitale, a tous les aspects d'une agglomération européenne. On y sent déjà la proximité de l'Amérique avec l'intensité de sa vie commerciale.

La Sibérie a ignoré toute oligarchie militaire ou aristocratique ; aussi a-t-elle échappé aux privilèges des castes, ainsi qu'à l'inégalité judiciaire. Elle a depuis plusieurs siècles mené une vie individuelle très intense et très libre. Au sein d'un empire autocrate, elle a formé un groupement ethnique indépendant, aux instincts démocratiques très sûrs. Cette situation explique le rôle important qui lui appartiendra demain dans les destins de la Russie nouvelle.

Le docteur Belogolowy était le fils d'un de ces marchands d'Irkoutsk qui formaient au XIXe siècle un milieu à la fois économique et intellectuel. Il nous en fait la description : « On peut affirmer, écrit-il, que la bourgeoisie sibérienne a toujours fait preuve d'un vif penchant pour l'instruction, et que son goût pour la culture était bien plus prononcé

que celui de ses voisins de la Russie centrale. La grande partie de cette bourgeoisie était recrutée parmi l'âpre population des provinces lointaines. C'étaient des hommes qu'un mesquin commerce local ne pouvait contenter. Impatients de faire preuve d'initiative, épris de luttes, ils venaient chercher en Sibérie un champ d'activité plus vaste et plus libre. C'était un groupe d'individus exceptionnels, énergiques, infatigables, et dont les cerveaux travaillaient sans cesse. Ils partaient chaque année pour de grands voyages, visitaient les mines d'or voisines, les contrées de l'Amour, les villes d'Ochotsk et de Yakoutsk, et poussaient souvent jusqu'à la capitale. Ces expéditions, tout en développant leur intelligence et les dotant d'une riche expérience, absorbaient une grande partie de leur vie. Il suffit d'en appeler à l'exemple de mon père qui, à cinquante-six ans, avait accompli vingt-cinq de ces voyages, ce qui représente le total respectable de 250 000 kilomètres. On se figure la durée interminable de ces expéditions dans un siècle où le premier chemin de fer n'existait qu'en projet. Ces milliers de kilomètres étaient parcourus en voiture de poste, par des routes souvent impraticables. Je ne crois pas exagérer en calculant que de sept à huit années de l'existence de mon père s'étaient ainsi écoulées en voyages.

« La société d'Irkoutsk était cultivée et ouverte. Grâce à l'absence de toute institution féodale, la noblesse de province, souvent si étroitement tyrannique, n'y jouait aucun rôle. Une bourgeoisie émancipée s'y était fortement développée et avait acquis un esprit humanitaire et libéral.

« En m'appliquant à ce qui semblera peut-être un panégyrique de notre classe commerçante, j'ai voulu simplement indiquer le terrain propice que les Décembristes trouvèrent en Sibérie. Ils rencontrèrent partout l'appréciation la plus vive, et la plus chaleureuse des sympathies. Ils devinrent bientôt les maîtres éclairés de toute une génération avide de savoir et participèrent activement à une forte poussée intellectuelle. »

Les fréquents voyages de Belogolowy père l'avaient rapproché des Décembristes. Il prit l'habitude de les visiter et de se charger en contrebande de messages et de lettres que ceux-ci échangeaient avec leurs parents de la capitale. Peu riche,

mais intelligent et actif, il ne s'arrêtait devant aucune dépense pour procurer à ses enfants une éducation soignée. A l'exemple de tant d'autres, il eut recours aux Décembristes et confia son fils vers l'âge de dix ans à Alexis Youshnovsky qui vivait retiré dans le petit village de Malaya Raswodnaya. Plusieurs exilés fort distingués s'étaient logés dans cette trentaine de maisons de bois à quelques kilomètres d'Irkoutsk. Il y avait là Youshnowsky, les frères Borissoff, Artamon Mourawieff, et plus tard Alexandre Poggio.

« Youshnowsky, nous dit l'auteur des mémoires, par sa vaste intelligence, inspirait à ses élèves une vénération timide. Il avait à ce moment cinquante ans. C'était un homme de taille moyenne, rasé, aux grands yeux gris sérieux ; ses cheveux brossés en arrière, à la mode du temps, semblaient encore agrandir son large front. Il était très doux, d'une grande égalité d'humeur, et malgré sa réserve un peu grave, d'une affectueuse bonhomie. Il gagnait sa vie en donnant des leçons de musique ; il avait comme tous ses camarades d'exil perdu toute sa fortune personnelle.

« Artamon Mourawieff était un gros homme jovial et essoufflé, dont le rire éclatait sans cesse dans sa pauvre demeure. Il était le grand bienfaiteur du pays, vénéré et aimé de tous à cause de sa bonté et de sa grande pitié pour toutes les misères humaines ; il avait quelques notions de médecine et s'était improvisé chirurgien et dentiste.

« L'aîné des Borissoff, Pierre, fut le maître et le compagnon adoré de toute mon enfance ; zoologiste passionné, habile empailleur d'animaux, il nous faisait part de son érudition. Grâce à son talent, il était arrivé à gagner péniblement sa vie. C'était un être modeste et bon ; je ne puis oublier ses grands yeux pensifs, sa voix tranquille, son sourire charmant. Il partageait le logis avec son frère André, pauvre âme tourmentée, qui avait contracté pendant l'exil une profonde neurasthénie, très proche de la folie. »

L'enfance du jeune Belogolowy s'écoulait paisiblement dans un milieu à la fois intelligent et bon, et qui l'avait si affectueusement accueilli. Il vécut tout près de la belle nature sibérienne dont Pierre Borissoff lui révélait les richesses. Il respira une atmosphère pure et élevée où les sentiments

d'humanité se mêlaient à un profond patriotisme. Il écoutait les récits de ces hommes qui avaient été bannis pour une cause juste et qui ne gardaient de leurs souffrances aucune amertume ! Au contraire, la rude existence qu'ils avaient menée au fond des carrières et des mines avait fait naître parmi eux un grand sentiment de douceur et de fraternité. On comprend l'admiration respectueuse qu'ils inspirèrent à leurs élèves, l'empreinte profonde et durable que ces jeunes cœurs durent en emporter. L'humble village de Malaya Raswodnaya, comme tous les centres animés par les Décembristes, fit lever une riche moisson spirituelle.

En janvier 1844, Youshnowsky mourait subitement d'un accident cardiaque. Peu de temps après sa mort, le Décembriste Alexandre Poggio venait le remplacer auprès des petits élèves. Belogolowy se lia plus tard avec ce maître d'une fervente amitié qui dura jusqu'à sa mort en 1878. Aussi nous en parle-t-il avec plus de détails.

Voici d'abord la biographie de cet Italien, caractère d'une ardeur méridionale, et qui se dévoua à sa nouvelle patrie du Nord jusqu'à l'ultime sacrifice...

« Alexandre Poggio appartenait à une ancienne famille italienne. Son père était propriétaire et habitait le nord de l'Italie à l'époque même où les vagues de la Révolution française envahirent ce pays.

« Un ami, royaliste français émigré en Russie, à Odessa, lui conseilla vivement de quitter l'Italie et la tourmente révolutionnaire, et de venir le rejoindre. Il lui ouvrait en même temps un vaste champ d'activité civique dans cette ville nouvelle où la culture et l'organisation n'avaient pas encore pris naissance. C'est ainsi que Poggio père vint s'installer à Odessa et devint avec d'autres, plus illustres que lui, tels que le duc de Richelieu, Langeron et de Ribas, l'un des pionniers de la Russie méridionale. Il acheta une maison en ville et une propriété dans le gouvernement de Kieff. Ses deux fils, Ossip et Alexandre, entrèrent dans un régiment de la garde à Pétersbourg. Les deux frères, grâce à la distinction et à la noblesse de leurs caractères, firent très vite la conquête de toute la société élégante, et il n'est pas étonnant de les retrouver parmi cette jeunesse que le mouvement révolutionnaire, rapporté de Paris

avec les armées de 1814, anima de son souffle. Ils s'y jetèrent avec toute l'impatience et toute la fougue de leur sang italien. Bientôt on les compta parmi les plus fervents orateurs des sociétés secrètes, annonçant à la Russie courbée sous le poing de l'autocrate qu'une ère de liberté était possible.

« Puis, peu à peu, tout autour d'eux la fièvre commença à tomber. Dégoûtés par une inaction forcée, tous ces jeunes gens se lassèrent, se découragèrent ; on négligea les cercles ; on fit moins de politique. Ossip Poggio trouva à se marier, devint chef de famille et quitta le service. Désillusionné à son tour, Alexandre quitta le régiment et se retira à la campagne.

« La province de Kieff était, à cette époque, le centre d'une propagande révolutionnaire menée par des hommes tels que Serge Mourawieff, Apostol et Youhsnowsky. Poggio se retrouva donc parmi des camarades. Mais en province, comme dans la capitale, rien ne faisait prévoir un renouveau possible, un dénouement proche. Poggio rêva alors de s'échapper à tout jamais de l'étouffant milieu où il se débattait depuis cinq ans. Il pensait à l'Amérique, lorsque la mort d'Alexandre Ier suscita la sanglante émeute de Pétersbourg. Nicolas Ier hâta avec sa violence naturelle les enquêtes et les arrestations. Poggio ne douta point que son tour ne fût proche. En effet, à un déjeuner chez le général Rayewsky, les grelots d'une voiture de courrier vinrent lui annoncer sa mise en arrestation. Ce fut alors pour lui le long supplice du condamné, depuis la forteresse jusqu'aux mines sibériennes; enfin l'humble retraite de Malaya Raswodnaya. »

Ce fils de Florence garda jusque dans l'exil son caractère de fierté chevaleresque que nous retrouvons dans le portrait tracé par Belogolowy :

« Un beau front, encadré de longs cheveux noirs, un nez aquilin, une silhouette élégante, lui donnaient un extérieur sympathique et annonçaient son origine méridionale. Sous ces dehors distingués se cachait un homme rare. Le pénible et long exil, une vie brisée, n'avaient fait que tremper sa noblesse, sa droiture, la chaleur de son amitié, toutes les plus belles qualités de l'âme italienne.

« J'ai beaucoup voyagé ; j'ai connu des hommes distingués,

mais je n'ai trouvé en personne l'idéalisme et l'altruisme de Poggio! D'une inflexible probité morale, sévère pour lui-même, il était très indulgent pour les autres. Il savait trouver dans l'être le plus antipathique l'étincelle de bien qui s'y cachait et cherchait à la ranimer. L'homme le moins doctrinaire du monde, il agissait avec la plus grande simplicité, selon l'instinct même de sa nature. Aussi, tout en étant d'intelligence moyenne, il avait une grande influence sur son entourage par cette lucidité morale qui semblait adoucir et élever tous ceux qui l'approchaient. Tel je me rappelle Poggio dans son intérieur sibérien, et tel je le retrouvais plus tard en qualité d'homme libre en Suisse et en Italie.

« Tout en gardant pour son pays d'origine une tendresse particulière, il avait l'âme purement russe. Il aimait son pays adoptif non de cet amour aveuglément nationaliste qui rend celui-ci superficiel et grossier, mais d'un sentiment de vrai patriotisme, de celui qui espère et prévoit le salut dans une évolution harmonieuse et progressive.

« Il semble que cet étranger eût pu haïr cette Russie où les meilleures années de sa vie s'étaient écoulées en disgrâce et en prison, dans un climat impitoyable, au milieu de la misère et de l'ignorance ; mais les caractères comme celui de Poggio sont bien au-dessus de toute amertume. Le vieillard de soixante-quinze ans que je retrouvais à San Miniato penché sur le radieux panorama de Florence, était sincère lorsqu'il me disait :

« Quel luxe ! quel paradis ! jamais je n'ai rêvé revoir tout cela ! Mais ne croyez pas cher ami, que je voudrais fermer les yeux ici, être enterré dans cette magnifique tombe. Non, je désire absolument mourir en Russie !... »

« Il tint parole. »

Plus poignant encore fut le sort d'Ossip Poggio, tombé victime d'un bureaucrate qui, grisé de pouvoir, semble avoir possédé tous les raffinements de cruauté :

« Ossip avait épousé la fille de Borosdine, homme puissant, plus tard gouverneur général. A voir ce couple si tendrement uni, on lui eût prédit un joyeux avenir ; mais ils étaient encore en pleine lune de miel lorsque éclata l'affaire de décembre. Ossip Poggio fut écroué à la forteresse pour des

méfaits fort anciens, car il avait rompu depuis longtemps avec toute politique.

« Cet ardent Méridional, si plein de vitalité et de fièvre, se débattit comme un aigle en cage dans sa misérable cellule. Des mois s'écoulèrent; les femmes des autres écroués avaient depuis longtemps l'autorisation de visiter leurs maris ; mais le malheureux Poggio non seulement n'avait pas revu sa femme, mais ne recevait d'elle aucune nouvelle. Il ne se doutait point de l'intrigue que tramait contre lui son beau-père Borosdine. Terrifié d'être compromis par son beau-fils, il s'efforçait de pousser la jeune femme à rompre définitivement avec son mari coupable. Il lui interdit la forteresse et intercepta sa correspondance. Mais elle, très courageuse, tenait toujours bon. Lorsque les Décembristes furent dirigés sur la Sibérie où un semblant de liberté les attendait, et que toutes leurs femmes se mirent en route pour les rejoindre, madame Poggio hâta ses préparatifs de voyage. Alors, l'impitoyable bureaucrate eut recours à un dernier moyen. Grâce à sa haute position, il obtint du gouvernement un décret aux termes duquel Poggio restait à la forteresse. C'est ainsi qu'à l'époque où les exilés, blottis dans leurs petits villages asiatiques, menaient une existence paisible et fraternelle, Poggio languissait encore dans la solitude de son cachot. Pendant huit années, la malheureuse femme ne sut rien de son mari, sinon qu'il ne figurait point parmi les exilés en Sibérie ; son père seul possédait la clef du mystère, mais il se gardait bien de la lui livrer, espérant toujours lui faire oublier le passé. Enfin, après huit années d'attente désespérée il en vint à bout, et sa fille se remaria en Crimée. Le mariage accompli, la porte de sa prison s'ouvrit pour Poggio, et il put enfin rejoindre ses camarades.

« Ni les années, ni la forteresse n'avaient pu diminuer son amour, et il partait pour la Sibérie convaincu qu'il allait enfin retrouver sa jeune femme. Son frère et ses amis avaient depuis longtemps appris les tragiques circonstances de cette trahison involontaire, mais personne n'eut le courage de l'annoncer au malheureux qui rêvait d'un bonheur enfin reconquis. Pendant quelque temps on lui mentit, tout en le préparant doucement ; puis l'un de ses amis se chargea de lui apprendre l'affreuse vérité.

« Je me rappelle fort bien la figure d'Ossip Poggio. Plus blond que son frère, auquel il ne ressemblait point, il était de grande taille, aux larges épaules athlétiques. Il mourut à Irkoutsk vers 1840 d'un scorbut qui acheva de briser cette solide charpente ébranlée par de si longues et cruelles souffrances. »

Vers 1850, la lourde discipline qui avait jusque-là pesé sur les Décembristes, s'était considérablement relâchée. Ils avaient obtenu l'autorisation de fréquenter Irkoutsk à leur gré et même de s'y établir. Plusieurs familles, dont les Wolkonsky, se transportèrent définitivement en ville.

Cet adoucissement de leur sort était dû à la présence du nouveau gouverneur général d'Irkoutsk. C'était Mourawieff, destiné à jouer dans ce pays un rôle important, et qui reçut plus tard le titre de comte Mourawieff Amoursky. Cet homme, d'une intelligence remarquable, comprit de suite qu'il se trouvait en présence d'une élite et l'apprécia à sa juste valeur; il témoigna aux Décembristes les plus grands égards, il les traita avec une déférence marquée. D'autre part, la comtesse Mourawieff, qui était Française, fut naturellement attirée vers une société qui, dans un pays perdu, avait conservé de la distinction, des goûts cultivés, et qui parlait sa langue. Le comte Mourawieff et sa femme se mirent donc à fréquenter les Décembristes. Belogolowy le note dans ses mémoires et ajoute que toute la bureaucratie d'Irkoutsk qui s'était jusque-là scrupuleusement tenue à l'écart, ne tarda pas à imiter l'exemple du grand chef.

Deux maisons devinrent bientôt le centre de ces curieuses réunions où des représentants du gouvernement impérial venaient rendre hommage aux exilés politiques.

Dès le début, les Décembristes s'étaient fraternellement groupés autour de ces deux foyers hospitaliers des Troubetzkoy et des Wolkonsky. Les deux familles, plus heureuses que les autres, avaient réussi à sauver une partie de leur fortune. Elles pouvaient se permettre une vie plus facile et plus large et tenaient maison ouverte. Elles habitèrent d'abord les villages d'Oyek et d'Ourik, et plus tard Irkoutsk. Les princesses Wolkonsky et Troubetzkoy étaient bien qualifiées pour occuper des places d'honneur dans la petite colonie.

Leur hospitalité charmante, leur bonté aimable et souriante encourageaient tous les camarades d'infortune. Douées d'une grande intelligence et d'une sereine cordialité, elles ont laissé après elles un souvenir respecté et ineffaçable. Elles semblent éclairer et adoucir le sombre drame sibérien, apparaissant sur cette toile obscure, si violemment brossée, telles deux figures de douceur et de charité. Leurs maisons, grâce aux enfants, résonnaient toujours de jeunesse et de gaîté. Au début, lorsque la vie était dure et l'avenir incertain, bien des âmes en peine, meurtries par l'exil, venaient s'y réconforter. Puis, lorsque l'habitude et la résignation ayant apaisé les cœurs, une ère meilleure se leva, une franche et saine allégresse régna chez les Wolkonsky. Ce furent alors des réunions de tous genres, voire même des bals masqués. Toute la jeunesse d'Irkoutsk se pressait à ces fêtes ; on y rencontrait grand nombre d'étudiants animés à l'égard des Décembristes et de leurs idées politiques d'un vif enthousiasme ; la popularité des exilés grandissait de jour en jour; on a vu l'influence bienfaisante qu'ils exercèrent ainsi sur leur entourage.

Belogolowy fut un intime de la famille Wolkonsky et nous en fait quelques rapides croquis. Les voici d'abord installés dans leur grande ferme d'Ourik dont le prince s'est improvisé à la fois maître et ouvrier.

« Le prince Wolkonsky était un grand original. A peine eut-il quitté le luxe de Pétersbourg et subi la déportation qu'il se hâta de rompre définitivement avec son brillant passé de gentilhomme pour se transformer en simple fermier. On ne le voyait que rarement parmi les autres Décembristes. Il s'était mis à fréquenter les paysans, ses voisins du village, s'intéressant vivement à leurs humbles travaux. Il était, pour employer un terme moderne, retourné au peuple. Les habitants d'Irkoutsk étaient souvent choqués de voir le prince au bazar, hissé sur une charrette à blé, en train de discuter quelque importante affaire agricole tout en partageant le pain noir des paysans. Quand sa famille vint s'installer en ville, Wolkonsky continua d'habiter son village et ne visita que rarement la maison d'Irkoutsk. En effet, il n'était guère en harmonie avec l'élégant intérieur de sa femme et préférait son modeste logis sans cesse envahi par les gens de la campagne. Lorsque je le

rencontrai après l'amnistie générale à Moscou, je fus frappé du changement qui s'était opéré en lui. Il était tiré à quatre épingles et d'une élégance que je ne lui avais jamais connue. Ses cheveux et sa belle barbe blanche étaient soigneusement taillés. Il était redevenu le grand seigneur d'autrefois et avait relégué ses goûts rustiques en même temps que sa vie d'exil. Il avait une belle prestance, je ne sais quoi de fier et de noble qui faisait penser à un personnage biblique.

« Très animé, il me parla de ses nouvelles impressions ; la politique semblait l'avoir repris tout entier. Le bonheur de retourner en Russie, l'accueil qu'on lui fit, l'admiration et le respect que suscitaient son grand âge et sa vie de souffrance, tout cela contribua à rendre le crépuscule de cette existence tourmentée très paisible et très doux. »

Ainsi le prince Wolkonsky, comme le fit plus tard Tolstoï, s'était tourné vers le peuple et la vie des champs. Toutefois, sa maison ne cessa d'être, pendant ces trente années d'exil, un grand centre mondain, grâce à la princesse Maria Nikolayewna. A l'époque où le jeune Belogolowy la connut, c'était une femme d'une quarantaine d'années, que de longues épreuves avaient amincie et flétrie, mais qui, fort belle encore, avait gardé toute son élégance et sa fierté d'allure. Pendant la saison d'hiver de 1845 son salon fut particulièrement animé : de jeunes bureaucrates, arrivés en mission de Pétersbourg et accablés par l'étroite vie de province, venaient souvent se distraire à ses réceptions.

C'est alors que la princesse eut l'idée d'organiser un spectacle de société, et ce petit théâtre privé devint le berceau de l'art dramatique en Sibérie. La société d'Irkoutsk, qui jusque là n'avait connu le théâtre que sous ses formes les plus rudimentaires, y prit un très vif plaisir. Le goût dramatique se développa rapidement; bientôt le besoin d'une scène permanente se fit sentir... Irkoutsk inaugura son premier théâtre.

« Ainsi, conclut Belogolowy, les Décembristes contribuèrent à l'épanouissement du sentiment artistique en Sibérie. L'atmosphère à la fois hospitalière et brillante de la maison Wolkonsky créa de nouveaux liens dans la société, en adoucit les mœurs, en stimula le goût de la culture de l'esprit. Malgré l'attitude modeste et discrète que les exilés tinrent à

conserver durant tout leur séjour en Sibérie, la présence de ce groupe d'hommes instruits parmi une population indigène, ne tarda pas à se faire sentir.

« Leur influence s'exerça imperceptiblement, s'infiltrant dans les couches profondes de la société, sans qu'aucune gloire tapageuse vînt l'annoncer au monde. Ils agissaient exclusivement par leur séduction personnelle, par leur bel exemple de probité, d'enthousiasme et de courage. Bien des âmes qui sentaient obscurément des aspirations vers un idéal plus haut et plus noble que les mesquines préoccupations quotidiennes, saluèrent en la personne des Décembristes des chefs longtemps espérés. Des parents envoyèrent leurs enfants aux écoles ; la jeunesse se pressa aux portes des universités. Le milieu du XIXe siècle qui fut pour le reste de la Russie l'époque la plus obscure et la plus tyrannique, vit en Sibérie un magnifique réveil des intelligences et des consciences humaines. »

***

Dans l'histoire du mouvement révolutionnaire russe, les femmes ont toujours été les compagnes dévouées, les anges gardiens, l'admirable soutien des hommes. Depuis l'affaire des Décembristes jusqu'à nos jours, elles sont restées fidèles à leur rôle héroïque. Nous les avons vues écrouées dans les prisons, ou se traînant sur les routes sibériennes ; persécutées, bannies, subissant le même sort que leurs frères, supportant avec eux toutes les peines et toutes les humiliations. La France s'est émue de l'histoire de madame Breshkowskaya, de cette femme aux cheveux blancs, dont toutes les plus belles années de jeunesse s'étaient écoulées au bagne et à qui, même dans sa vieillesse, rien ne fut épargné, encore moins pardonné.

Certes, cette vénérable aïeule est elle-même la fille spirituelle des exilées d'autrefois, de ces sublimes femmes Décembristes auxquelles l'histoire officielle n'a jamais osé rendre pleinement justice. On éprouve une profonde émotion devant ces vieux portraits, ces élégants pastels, effacés par le temps, mais qui gardent encore leur belle allure de grandes dames.

Sans crainte, sans hésitation, toutes ces jeunes femmes avaient quitté leur luxueuse existence pour aller retrouver

leurs familles au fond des villages d'outre-Oural. Il y avait là les princesses Troubetzkoy et Wolkonsky; mesdames Mourawieff, Narishkine, Youshnowsky, Entalzeff, Annenkoff, von Visine, et bien d'autres encore.

« Pour mieux saisir la grandeur de leur sacrifice, s'écrie Belogolowy, il faut se souvenir que cela se passait dans la première moitié du XIXe siècle, lorsque la Sibérie apparaissait encore comme un sombre désert de glace d'où le retour semblait à jamais impossible, et dont les bureaucrates implacables étaient devenus légendaires pour leur cruauté. Il existe dans les archives d'Irkoutsk une curieuse lettre officielle adressée au gouverneur de la province ; il s'agit de deux dames, Entalzeff et Narishkine, dont la lettre signalait la prochaine arrivée. On recommandait au gouverneur d'user de tous les moyens pour empêcher ce voyage. Si la persuasion venait à échouer, il fallait procéder par intimidation ; exagérer les dangers et les privations de la route par des récits terribles faits pour décourager les deux voyageuses. La lettre entre dans les plus menus détails, approuvant tout ce qui pouvait épouvanter ces faibles femmes perdues dans une contrée sinistre.

« Il est probable que toutes passèrent par les mêmes transes et par de semblables épreuves ! Aucune ne broncha et ne se détourna de son but. Ayant vaillamment surmonté tous les obstacles de ce terrible pèlerinage, elles retrouvèrent enfin leurs maris et partagèrent pendant trente ans leur rude sort de proscrits. »

Si le docteur Belogolowy nous a conté les scènes touchantes de Malaya-Raswodnaya, s'il nous apporte ses souvenirs de la maison Wolkonsky, il ne nous dit pas suffisamment quelle fut la triste vie des Décembristes pendant les premières années d'exil ; aussi nous a-t-il peut-être tracé des tableaux par trop optimistes d'une vie qui semblerait d'après lui, toute de quiétude : détente d'âmes qui avaient beaucoup et longuement souffert. Mais ces souffrances, il n'y fait que de bien rares allusions; il les effleure à peine ; soit que des souvenirs personnels lui eussent fait défaut, soit qu'à l'époque où il écrivait pieusement ses mémoires, tout biographe fût rigoureusement bâillonné par la censure de l'ancien régime. Pourtant cette rapide esquisse

resterait incomplète si elle passait sous silence l'affreux calvaire de ces première années.

Avant de devenir des solitaires paisibles, des intellectuels, d'hospitaliers maîtres de maison, les Décembristes avaient enduré les pires misères. Ils avaient connu la prison, le bagne et les travaux forcés ; ils avaient peiné et pioché dans les mines sibériennes parmi les malfaiteurs. Leurs femmes, privées de toutes ressources, s'étaient réfugiées dans les hameaux avoisinants, chez les paysans ; plus malheureuses que ceux-ci, elles vivaient dans une angoisse perpétuelle, se terraient humblement et ne voyaient leurs maris que pendant les courtes heures de trêve et de repos. Ces beaux types de patriotes qui paraissent dans les mémoires de Belogolowy dans une auréole de sérénité et de résignation, furent des « rescapés » de cette *Maison des morts*, décrite par Dostoïewsky ! Ce n'est que pendant les dernières années qu'ils purent enfin jouir de la liberté individuelle et d'une vie plus douce et plus facile. Quelle force créatrice, quelle faculté d'optimisme ne durent-ils pas posséder pour renaître ainsi sur un sol nouveau, pour refaire leurs existences ruinées et rebâtir parmi les décombres.

Ces jeunes femmes reconstituant la famille et le foyer, retrouvant au sortir du bagne leurs anciens goûts de culture et d'élégance, leur charité, leur bienveillance envers l'humanité, n'est-ce pas là le plus bel exemple de l'éternel renouvellement de la vie, bienfaisant, nécessaire..., sacré !

Il n'est pas étonnant que ces figures à la fois si courageuses et si tendres aient inspiré plusieurs œuvres poétiques ; Nekrassoff leur consacra un émouvant poème, *les Femmes russes*, devenu célèbre. Mais les Décembristes ne trouvèrent pas seulement un écho en Russie, Vigny s'en émut en France. Il avait eu l'occasion de connaître Nicolas Mourawieff et sa femme qui séjournèrent en France avant leur exil.

Le grand poète de la résignation célébra dans *Wanda* cette autre *Grandeur et Servitude* qui eut pour décor les neiges sibériennes. Avec la merveilleuse puissance de son intuition, il subit l'obsession de ces horizons mornes, de ces espaces perdus que les exilés contemplèrent. Nul mieux que lui ne sut appré-

cier le stoïque effort de ce groupe d'hommes et de femmes unis dans un suprême héroïsme :

> Elle n'est qu'une femme qui mange le pain noir,
> Et parmi les mineurs s'assied pâle et flétrie
> Et boit chaque matin les larmes du devoir.

Et plus loin :

> Dieu seul peut raviver un jour ces grandes causes
> Entre le Souverain, le sujet et l'État !
> Pour moi je porterai mon fils sur mon épaule
> Tandis que mon mari sur la route du Pôle
> Marche et traîne un boulet, conduit par un soldat !

Lorsqu'à la mort de Nicolas Ier, Alexandre II, le souverain libérateur, monta sur le trône, un grand souffle de tolérance et d'humanité passa sur la Russie. Une ère lumineuse s'était levée. Le caporalisme de Nicolas, la tyrannie brutale de ses chefs militaires, avaient fait place à un régime doux et éclairé. Une amnistie générale fut proclamée, et c'est un fils de Décembriste, Michel Wolkonsky, qui fut chargé de porter la bonne nouvelle en Sibérie.

On devine la fièvre et l'enthousiasme du jeune homme qui, à toute allure, traversait les terribles distances que les inondations d'automne rendaient encore plus difficiles à parcourir. Il fit l'impossible et arriva à Irkoutsk en dix-sept jours.

Hélas ! ce n'est qu'un bien petit nombre d'exilés qui vit poindre le jour de liberté ! La plus grande partie, dont la princesse Troubetzkoy, dormaient dans les petits cimetières de village, goûtant l'ultime repos après des vies cruelles et tourmentées. Leurs tombes modestes, ornées d'une croix de paysan, sont à jamais abandonnées, perdues dans le grand désert asiatique. Glorieux champ de bataille, où tant d'idéalisme, de foi et d'espoir sont venus échouer!

H. I.

LES RÉVÉLATIONS LICHNOWSKY-MUEHLON

ET L'ENCERCLEMENT DE L'ALLEMAGNE

Gott strafe England ! Cette imprécation contre l'Angleterre retentit d'un bout à l'autre de la Germanie depuis le mois d'août 1914. Proférée à toute occasion par les militaires et les civils, imprimée sur les étiquettes de marchandises et les enveloppes de lettres, elle est devenue le mot d'ordre sacramentel chez nos ennemis. M. de Bethmann-Hollweg se l'est appropriée sous une forme diplomatique en déclarant le 2 décembre 1914 au Reichstag : « La responsabilité profonde de la guerre retombe sur le gouvernement britannique », et en écrivant, le 24 décembre 1914, à ses agents diplomatiques à l'étranger : « Dans les entretiens diplomatiques, l'Angleterre fit semblant jusqu'à la dernière heure de participer au travail de médiation ; mais, en réalité, son action avait pour but l'humiliation des deux nations tripliciennes. Elle fut la première des puissances à prendre des mesures militaires de grand style. » Pendant son court passage aux affaires, le docteur Michaelis a renchéri sur son prédécesseur : le 4 septembre 1917, il a formellement accusé l'Angleterre d'être entrée en guerre pour l'hégémonie de l'Europe ; il a même osé prétendre que Sir Edward Grey avait exprimé l'intention de l'Angleterre de s'assurer cette hégémonie.

Tout cela est devenu article de foi en Allemagne. Malheur à qui se risque à balbutier une opinion contraire! Les socialistes

minoritaires seuls hasardent de loin en loin une critique indépendante. Ceux qui, comme Liebknecht, ont parlé fort ont été réduits au silence, par mesure disciplinaire. Les socialistes majoritaires se font les avocats de la thèse officielle. Avec M. Scheidemann à leur tête, ils constituent la garde dévouée des chanceliers de l'empire. Ils se prêtent à toutes les manœuvres destinées à servir la cause pangermanique. Leur zèle va jusqu'à formuler des critiques contre leurs inspirateurs, quand ceux-ci, pour calmer l'ardeur des hobereaux, sentent le besoin de se faire accuser d'annexionisme exagéré. Lorsque les militaristes se déchaînaient contre M. de Bethmann-Hollweg à propos de sa prétendue modération, le chancelier ne manquait pas de se faire taxer de mégalomanie et de présomption par le *Vorwaerts* et les autres organes social-démocrates. Quant aux autres partis, de droite ou de gauche, ils rivalisent d'injures et de menaces contre l'Angleterre. Les nationaux-libéraux, jadis chéris à Londres, sont aussi enragés que les féodaux. Le journal catholique de beaucoup le plus répandu, la *Gazette populaire de Cologne*, est gonflé de haine contre les Alliés. A ses yeux, le Christ est l'incarnation du Dieu allemand, que doit réjouir la destruction des cathédrales de la France mécréante.

La publication des documents authentiques les plus précis sur les origines de la guerre n'a pas modifié ces sentiments. Ni le *Livre bleu* anglais, ni le *Livre jaune* français, ni le *Livre gris* belge, ni les révélations ultérieures des hommes d'État italiens et américains n'ont entamé la confiance du peuple allemand dans les affirmations de son empereur et de ses ministres. Les livres de l'auteur de *J'accuse* et les articles du docteur Fœrster, professeur à l'Université de Munich, ne l'ont pas ébranlée davantage. Mais, ce mois de mars, la vérité s'est fait jour dans un document émanant d'un des plus hauts fonctionnaires de l'empire, d'un membre héréditaire de la Chambre des seigneurs de Prusse, du propre ambassadeur de Guillaume II à Londres depuis l'automne 1912 jusqu'aux premiers jours d'août 1914, le prince Aloys Lichnowsky. Qui, mieux que ce diplomate, pouvait connaître la politique et les intentions du gouvernement anglais dans les années qui précédèrent la grande guerre? Prince prussien (titre

de *Fürst* datant de 1773, qualification prussienne de *Durchlaucht* (Altesse) datant de 1861), possesseur de la seigneurie de Graetz dans la Silésie autrichienne, tiré inopinément en octobre 1912 de la retraite où il vivait dans ses terres depuis huit ans pour succéder, à l'ambassade de Londres, au baron de Marschall mort le mois précédent, diplomate de carrière, grand seigneur apparenté à la haute aristocratie des deux empires centraux, indépendant de caractère et de fortune, il était particulièrement à même d'apprécier la politique suivie par les Cabinets de Berlin et de Vienne durant la période troublée qui précéda la conflagration générale. Rien de spécial ne le prévenait en faveur des Anglais. Tout l'engageait à défendre avec énergie les intérêts vitaux de l'empire allemand qu'il représentait et de la monarchie austro-hongroise où sa famille était possessionnée. Or, dans le mémoire confidentiel qu'il écrivit après son retour en Prusse, et qu'une indiscrétion a permis de connaître ce printemps, il condamne à la fois la politique de l'Allemagne et de l'Autriche, et disculpe entièrement l'Angleterre [1].

***

A son arrivée à Londres, en novembre 1912, le prince Lichnowsky trouva tous les membres du gouvernement britannique animés des dispositions les plus pacifiques et prêts à un rapprochement avec l'Allemagne en vue d'assurer le maintien de la paix. Le premier ministre, M. Asquith, était « pacifiiste et partisan de l'entente avec l'Allemagne... Ses filles fréquentaient des pensionnats allemands et parlaient couramment la langue allemande. » Quant au ministre des affaires étrangères, Sir Edward Grey, le prince Lichnowsky le dépeint ainsi : « Il se rattachait à l'aile gauche de son parti, et sympathisait avec les socialistes et les pacifiistes. On peut

1. La traduction du texte complet du mémoire Lichnowsky a été publiée par le *Journal des Débats* dans son numéro du 24 avril 1918. Le prince écrivit son mémoire au printemps de 1916. Il en communiqua très confidentiellement une copie à quelques personnes de la discrétion desquelles il se croyait sûr. Mais l'une de celles-ci, le capitaine B..., de vieille famille noble, converti au pacifisme, fut si enthousiasmé du mémoire qu'il en fit faire cinquante copies — sans l'autorisation du prince — dans le courant de l'automne 1917. C'est ainsi que, finalement, le document passa à l'étranger.

dire que Sir Edward Grey est un socialiste dans le sens moral du mot, car il applique la théorie socialiste dans sa vie privée, qui se distingue par la simplicité la plus grande et une parfaite modestie, bien qu'il dispose d'une grande fortune. Il n'aime pas « représenter ». Il n'avait à Londres qu'un petit pied-à-terre. Il ne donnait pas de dîners, sauf le dîner officiel au Foreign Office, pour l'anniversaire du roi... La simplicité et la loyauté de son commerce lui avaient valu la considération de ses adversaires, qui d'ailleurs s'attaquaient plutôt à sa politique intérieure qu'à sa politique étrangère. Il est aussi éloigné du mensonge que de l'intrigue. » Et, après avoir retracé plusieurs traits familiers de Sir Edward, le prince ajoute : « Tel est l'homme qu'on a décrié, qu'on a appelé Grey le menteur, l'instigateur de la guerre mondiale. » Si le ministre était d'une loyauté au-dessus du soupçon au regard de toutes les personnes qui le connaissaient, ses collaborateurs étaient-ils capables de noirs desseins? Voici ce qu'en dit le prince :

Au Foreign Office, les personnes qui, en dehors du ministre, possédaient le plus d'influence, étaient Sir A. Nicholson et Sir W. Tyrell.

Sir A. Nicholson n'était pas de nos amis, mais son attitude à mon égard a toujours été absolument correcte et prévenante. Nos relations personnelles étaient des meilleures. Lui non plus ne voulait pas la guerre ; mais, dès l'instant que nous marchions contre la France, il a certainement travaillé pour que l'Angleterre se solidarisât immédiatement avec la France...

Le chef du Cabinet, ou *private secretary* de Sir Edward Grey, Sir W. Tyrell, avait beaucoup plus d'influence que le sous-secrétaire d'État permanent. Sir W. Tyrell, homme de haute intelligence, avait été au gymnase en Allemagne, puis il était entré dans la diplomatie, mais n'avait passé que peu de temps à l'étranger. Tout d'abord, il avait suivi le courant anti-allemand qui prévalait chez les jeunes diplomates anglais ; plus tard, il était devenu un partisan convaincu de l'entente avec l'Allemagne.

C'est dans ce sens qu'il a agi sur Sir Edward Grey, avec qui il était très intime. Depuis le début de la guerre, il a quitté le Foreign Office et a assumé des fonctions au Home Office, sans doute à la suite des critiques élevées contre lui en raison de ses tendances germanophiles.

Voilà pour le personnel. Voici pour les affaires. A la fin de 1912, on se trouvait en pleine crise balkanique. Les victoires de la Ligue balkanique sur la Turquie avaient déconcerté les

Cabinets de Vienne et de Berlin qui cherchaient à rattraper par la diplomatie le prestige qu'ils avaient indirectement perdu par la guerre. Le comte Berchtold s'acharnait à priver la Serbie des fruits de sa campagne et lui suscitait à tout propos les pires difficultés. M. de Bethmann-Hollweg le soutenait sur tous les terrains. Si le gouvernement anglais avait eu la moindre velléité d'établir soit son hégémonie, soit la prépondérance de la Triple Entente, les occasions ne lui eussent pas manqué de mettre la Triple Alliance en fâcheuse posture. Il n'eût pas été très difficile de débaucher l'Italie grâce à des combinaisons auxquelles le marquis de San Giuliano, malgré son attachement aux empires centraux, n'aurait guère pu ne pas adhérer. Mais Sir Edward Grey, appuyé en cela par tout le Cabinet, recherchait seulement le maintien de l'équilibre. Il regrettait que la négociation de Lord Haldane relative à la limitation des armements navals eût échoué. Il s'efforçait d'arriver par d'autres voies à un résultat analogue. Le prince Lichnowsky expose ainsi son programme :

La mission Haldane avait échoué parce que nous réclamions une promesse de neutralité, au lieu de nous contenter d'un traité qui nous mît à l'abri de toute agression effectuée par la Grande-Bretagne ou avec son appui.

Mais Sir Edward Grey n'avait pas renoncé à l'idée d'arriver à un accord avec nous. Il chercha d'abord à réaliser cette idée dans le domaine colonial et dans le domaine économique. Par l'intermédiaire de M. de Kuhlmann, diplomate très doué et très expert en affaires, des pourparlers avaient été engagés pour le renouvellement du traité colonial portugais, et au sujet de la Mésopotamie (c'est-à-dire du chemin de fer de Bagdad). Leur but, sous-entendu, était de diviser les colonies en question, ainsi que l'Asie-Mineure, en sphères d'influence.

L'homme d'État anglais, les vieux litiges de l'Angleterre avec la France ayant été réglés, voulait arriver avec nous à une entente du même genre. Son dessein était, non pas de nous isoler, mais au contraire de faire de nous, dans la mesure du possible, des membres participant à l'association ainsi constituée. De même qu'entre la Grande-Bretagne et la France, la Grande-Bretagne et la Russie, on était parvenu à concilier les points de vue opposés, de même il voulait supprimer, dans la mesure du possible, tout antagonisme germano-britannique, et garantir la paix du monde par un ensemble de traités. Un accord sur la malheureuse question de la flotte devait sans doute faire partie de cet ensemble. Notre politique antérieure avait déjà abouti

à l'association solidaire des puissances de l'Entente, qui constituait une sorte d'assurance mutuelle contre le risque de guerre.

Tel était le programme de Sir Edward Grey. Suivant ses propres paroles : sans porter atteinte aux amitiés existantes (avec la France et avec la Russie), qui ne visaient à aucun but agressif et qui n'impliquaient pas d'engagements absolus pour l'Angleterre, il voulait arriver à un rapprochement amical et à un accord avec l'Allemagne ; il voulait « rapprocher les deux groupes » (*to bring the two groups nearer*).

Ce système était alors en faveur aussi dans une partie du monde politique français sous le nom de « pénétration des alliances ». Comme nous l'avons autrefois montré ici [1], la pénétration des alliances ne pouvait aboutir qu'à leur dislocation au profit de l'Allemagne. Rien n'étai tplus dangereux que d'émasculer le sentiment national et de décomposer les consciences en traitant en amis les membres d'un groupe rival et en partageant avec eux les territoires d'autrui. Le partage des colonies portugaises était moralement indéfendable. Mais, si le système prêtait à la critique, le fait que Sir Edward Grey le préconisait et l'appliquait éventuellement prouve sa candeur envers l'Allemagne.

Le mot de candeur est probablement le plus juste en l'espèce. Le chef du Foreign Office n'avait jamais quitté son île natale. Il traversa le canal seulement une fois, pendant la guerre, pour assister à une conférence à Paris et, à peine la séance levée, il s'en fut en automobile à Fontainebleau pour voir les souvenirs de Napoléon Ier. L'idée ne lui vint pas de profiter de cet unique et rapide séjour à Paris pour s'entretenir avec des Français éminents. L'esprit de curiosité politique lui manquait totalement. Il ne parlait pas le français. Il n'éprouvait aucune envie de connaître les hommes et les choses de l'étranger. Il s'était pénétré des traditions du Foreign Office et les jugeait propres à résoudre toutes les difficultés. Il ne s'instruisait guère plus par la lecture que par les yeux ou les oreilles. Quoi qu'il arrivât — et ce fut le cas pendant la crise de juillet 1914 — il partait le samedi pour la campagne et n'en revenait que dans la soirée du lundi. Comme

1. *L'Europe d'aujourd'hui* et *Après la Crise marocaine* dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1911 et du 15 mars 1912, reproduits dans l'*Europe avant la Guerre* (Paris, Colin).

le raconte le prince Lichnowsky, il aimait passionnément la nature. Il employait ses loisirs ruraux à observer les oiseaux, à donner à manger à des écureuils, à étudier les mœurs des hérons, et à pêcher la truite et le saumon. Avec une confiance imperturbable dans son propre jugement, il jugeait inutile d'étudier les questions de son ressort ailleurs que dans les dossiers de son ministère.

Il n'est pas étonnant qu'un homme de cette trempe se soit lourdement trompé dans des circonstances critiques. Comme il ne tenait aucun compte des informations et des avertissements en dehors du cercle restreint où il s'enfermait, il se décidait d'après des idées préconçues sans se préoccuper des réalités qui les contrariaient. Il en fut ainsi durant la Conférence de Londres de 1912-1913. La première guerre balkanique offrait une occasion inespérée de liquider la question turque en Europe conformément au droit des peuples et aux principes libéraux chers aux whigs anglais sans que d'autres puissances eussent le droit de s'en montrer froissées et sans que la question d'hégémonie fût en jeu. Comme on l'a vu plus haut, Sir Edward Grey se préoccupa seulement d'accorder des satisfactions à l'Autriche et à l'Allemagne. Au lieu de soutenir celles des revendications des Balkaniques qui semblaient de nature à établir dans la péninsule un ordre de choses stable, il entra dans les combinaisons austro-allemandes qui tendaient à créer un ordre de choses arbitraire, artificiel, instable. Sous prétexte de maintenir l'équilibre et la paix, il facilitait la tâche des puissances qui visaient au renversement de l'équilibre et à l'absorption des petits États dans les grands. En somme, indirectement, il encourageait l'Allemagne dans une politique que l'ambassadeur de Guillaume II à Londres estimait funeste à la fois à l'empire allemand et au repos de l'Europe.

A cet égard, rien n'est aussi caractéristique que l'appréciation de la politique de son gouvernement par le prince Lichnowsky :

La première guerre balkanique venait d'aboutir à l'effondrement de la Turquie, et par conséquent à une défaite pour notre politique qui, depuis des années, avait lié partie avec la Turquie. Il n'était plus possible de sauver la Turquie d'Europe ; il s'agissait du règlement de

sa succession et deux attitudes étaient possibles : ou bien nous déclarions que nous nous désintéressions absolument des frontières des pays balkaniques et que nous abandonnions aux peuples balkaniques le soin de les déterminer ; ou bien nous défendions nos alliés, nous pratiquions en Orient la politique de la Triple Alliance, et nous renoncions ainsi au rôle de médiateurs.

Dès le début, je soutins la première de ces solutions. L'Office des affaires étrangères n'en adopta que plus nettement la seconde.

Le point sensible était la question d'Albanie. Nos alliés souhaitaient l'institution d'un État d'Albanie indépendant ; l'Autriche, parce qu'elle ne voulait pas laisser la Serbie s'étendre jusqu'à l'Adriatique ; l'Italie, parce qu'elle ne voulait pas laisser la Grèce s'étendre jusqu'à Valona, ni même au nord de Corfou. Au contraire, comme on le sait, la Russie appuyait les désirs des Serbes, et la France les désirs des Grecs.

Mon avis était de considérer cette question comme étant en dehors des stipulations de notre alliance et de ne soutenir ni les désirs de l'Autriche, ni ceux de l'Italie. Sans notre concours, il aurait été impossible de créer cet État d'Albanie qui, comme on pouvait le prévoir, n'était pas viable. La Serbie serait parvenue jusqu'à la mer, et la présente guerre aurait été évitée.

Même dans la Grèce actuelle, il y a des populations albanaises ; ce qu'on appelle le costume national grec est d'origine albanaise. L'incorporation à l'État grec de ces Albanais, en majorité orthodoxes ou musulmans, était donc la meilleure solution, la plus naturelle, à la condition d'abandonner aux Serbes et aux Monténégrins, disons en gros : Scutari et la partie nord de l'Albanie. Sa Majesté elle-même, pour des raisons dynastiques, était partisan de cette solution. Ayant confirmé par lettre le monarque dans cette manière de voir, je reçus de vifs reproches du chancelier d'empire ; je passais pour un « ennemi de l'Autriche », et il se voyait obligé de m'interdire tout empiètement de ce genre et toute correspondance directe avec l'empereur.

Dans sa réponse au prince [1], M. de Jagow, alors secrétaire d'État a l'Office impérial des affaires étrangères, prétend qu'il s'agissait avant tout d'éviter une humiliation de l'Autriche et un affaiblissement du groupe triplicien : si l'Allemagne avait abandonné l'Autriche, elle se fût trouvée isolée en Europe. Mais personne ne songeait à humilier l'Autriche. C'était le Cabinet de Vienne qui créait lui-même les conflits en présentant et en défendant avec âpreté des conditions iniques. Il appartenait au Cabinet de Berlin, s'il s'inspirait d'idées

1. Cette réponse a été publiée par la *Gazette de Voss* du 24 mars 1918, et, en traduction française, par les *Études de la Guerre* d'avril suivant (Paris, Payot).

pacifiques pour le présent et l'avenir, de représenter au comte Berchtold que ces conditions ne devaient pas être formulées. Alors, de son côté, Sir Edward Grey aurait attiré l'attention du marquis de San Giuliano sur le danger pour l'Italie de soutenir les clients de l'Autriche sur la rive orientale de l'Adriatique, et sur l'utilité d'y donner accès aux peuples, rivaux naturels de l'Autriche, appelés à devenir les alliés de l'Italie. En agissant ainsi, M. de Jagow et Sir Edward Grey, loin de désobliger l'Autriche et l'Italie, leur auraient rendu un signalé service. Ils auraient aussi bien mérité de l'Europe.

Malheureusement, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, les ministres dirigeants, au lieu d'insister amicalement près de leurs collègues alliés ou amis pour les prémunir contre des combinaisons erronées, s'employèrent à leur donner satisfaction par des moyens compliqués. Il se trouva que Sir Edward Grey appuya certaines prétentions austro-allemandes que le prince Lichnowsky lui-même jugeait maladroites et hors de propos. « On ne peut refuser à Sir Edward Grey, avoue M. de Jagow dans sa lettre à la *Gazette de Voss*, le mérite d'une attitude médiatrice... Il s'est certainement plus d'une fois tourné vers Pétersbourg pour conseiller de céder, et il a trouvé des formules d'accord... Je ne veux en aucune façon faire mienne l'opinion, si répandue chez nous, que l'Angleterre a posé des mines pour faire éclater la guerre. Au contraire, je crois à l'amour de la paix de Sir Edward Grey et à son vœu sérieux d'arriver à un arrangement avec nous. »

Le prince Lichnowsky fournit à ce sujet des détails précis :

Sir Ed. Grey provoqua un échange de vues qui, sans lier les parties, avait pour but d'éviter que, de la guerre des Balkans, il ne sortît une guerre européenne : car malheureusement, au début de la guerre, nous avions décliné l'invitation, qui nous avait été faite par le gouvernement français, de nous associer à une déclaration de désintéressement. Dès le début, l'homme d'État anglais se plaça au point de vue suivant : l'Angleterre n'avait aucun intérêt en Albanie, elle ne voulait donc pas que l'on en vînt à la guerre à propos de cette question. Lui-même voulait seulement jouer le rôle de l' « honnête courtier » entre les deux groupes, servir de médiateur et aplanir les difficultés. *Il ne se plaçait donc nullement du côté de ses associés, les puissances de l'Entente* ; pendant la durée des pourparlers, soit environ huit

mois, il a contribué notablement, par sa bonne volonté et son influence prépondérante, à mettre les parties d'accord. Au lieu d'observer une attitude analogue, nous défendîmes toujours, sans exception, les thèses qui nous étaient prescrites par Vienne.

En toute occasion : au sujet de l'Albanie, d'un port serbe sur l'Adriatique, de Scutari ; plus tard, au sujet de la détermination des frontières de l'Albanie, nous nous sommes placés au point de vue de l'Autriche et de l'Italie, alors *que Sir Edward Grey ne défendait presque jamais les points de vue français ou russes. Au contraire, il intervenait le plus souvent en faveur de notre groupe* : il ne voulait pas fournir un prétexte (de guerre) comme la mort d'un archiduc devait en donner un plus tard.

On a donc le droit de dire que, durant cette phase de la crise balkanique, la politique anglaise pécha plutôt par excès de bienveillance envers les puissances centrales. En vain chercherait-on la moindre trace d'une tentative d'encerclement.

Sur la question turque le prince Lichnowsky n'est pas moins clair et précis que sur celle de l'Adriatique :

Nous aurions dû nous dégager de la tradition fatale qui nous faisait suivre, même en Orient, la politique de la Triple Alliance; nous aurions dû reconnaître que c'était une erreur de nous solidariser avec les Turcs dans le Sud et avec les Austro-Magyars dans le Nord. En effet, en poursuivant cette politique, que nous avions inaugurée au Congrès de Berlin et cultivée depuis lors avec zèle, nous devions avec le temps, et surtout si notre haute direction politique était dépourvue de l'habileté nécessaire, aboutir au conflit avec la Russie et à la guerre universelle.

Au lieu de favoriser le puissant développement des États balkaniques, qui, une fois délivrés, ne sont rien moins que russophiles, nous nous mettions du côté de leurs oppresseurs turcs et magyars.

Cette erreur fatale de notre politique de Triple Alliance en Orient a poussé la Russie, notre meilleure amie et notre voisine naturelle, dans les bras de la France et de l'Angleterre, et l'a détournée de sa politique d'expansion en Asie. L'erreur était d'autant plus manifeste que nous pouvions éliminer de nos prévisions la seule hypothèse qui pût justifier la politique de Triple Alliance, l'hypothèse d'une brusque agression de la France et de la Russie.

Ces idées étaient certainement partagées par un certain nombre d'autres Allemands. Si elles ne prévalurent pas en 1912-1913, si le chancelier interdit à l'ambassadeur de Guillaume II à Londres de continuer de correspondre directement

avec le souverain, c'est que le gouvernement allemand, c'est-à-dire l'ensemble des personnages civils et militaires qui dirige effectivement les affaires de l'empire, avait son siège fait et craignait que l'empereur, dont la fermeté de caractère n'était point le caractère distinctif, fût influencé en sens contraire par les gens de bons sens. Dès ce moment existait le complot austro-allemand pour la guerre ou, si l'on préfère, pour une grande entreprise de domination.

Le complot aurait éclaté dans l'été de 1913 si l'Italie s'y fût prêtée. Le 8 ou le 9 août 1913, à la veille de la signature du traité de Bucarest, le Cabinet de Vienne fit connaître au marquis de San Giuliano son intention d'agir contre la Serbie en qualifiant de défensive cette action de sa part. Il comptait ainsi faire jouer le *casus fœderis* prévu dans le pacte de la Triple-Alliance. Avec l'assentiment de M. Giolitti, alors président du Conseil, M. de San Giuliano répondit que le *casus fœderis* ne jouerait pas et que l'Autriche devrait agir à ses propres risques et périls, attendu que personne ne pensait à l'attaquer.

Cette réponse ruina le complot. En effet les empires centraux ne pouvaient alors, sans l'Italie, engager une grande guerre à propos des Balkans. Ils auraient immédiatement mis tout l'Orient contre eux : la Serbie et la Grèce victorieuses de la Bulgarie, la Turquie qui venait de profiter de la défaite bulgare pour réoccuper Andrinople et la Thrace, et la Roumanie qui tenait à consolider ses gains territoriaux dans la Dobroudja. Malgré l'adhésion du roi Charles Ier à la Triplice et son attachement personnel à la politique allemande, il n'aurait jamais approuvé une entreprise qui l'eût privé des bénéfices de son intervention et aurait eu pour objet de permettre à la Bulgarie de s'assurer l'hégémonie balkanique. Comme le rapporte le prince Lichnowsky, le roi Charles avait conclu son alliance avec l'Allemagne dans la pensée que celle-ci « garderait la direction ». Mais, si la direction passait entre les mains de l'Autriche — et cela semblait bien le cas dans l'affaire d'août 1913 — « il changerait les bases de la combinaison ». L'Autriche dut donc se résigner à laisser la Bulgarie en détresse malgré les promesses qu'elle lui avait faites pour la pousser à l'attaque brusquée du 28-29 juin

contre la Serbie et la Grèce. Le 10 août, la Bulgarie consentit à signer la paix de Bucarest.

Dans ces conditions, comment M. de Jagow peut-il, dans sa réponse à l'ancien ambassadeur de Guillaume II à Londres, écrire la phrase suivante : « Que le marquis de San Giuliano nous ait mis en garde, dès le cours de l'été de 1913, contre le danger « d'être impliqués dans une guerre européenne » parce qu'alors l'Autriche avait « la pensée d'une expédition militaire contre la Serbie », m'est complètement inconnu. » Dans la dépêche où il avertissait M. Giolitti de la demande autrichienne, M. de San Giuliano ajoutait : « Je cherche à concerter nos efforts avec l'Allemagne en vue d'empêcher une telle action de la part de l'Autriche. » Le secrétaire d'État à l'Office impérial des affaires étrangères aurait ignoré les efforts du ministre des affaires étrangères d'Italie à Berlin? La robuste confiance de M. de Jagow dans la crédulité du public allemand est par un certain côté touchante. Mais il décèle une effrayante aptitude au mensonge.

En réalité, en 1913, le coup germanique fut manqué. La supériorité militaire de la Serbie et de la Grèce sur la Bulgarie trompa tous les calculs des états-majors de Vienne et de Berlin. L'intervention roumaine déçut aussi fortement la Wilhelmstrasse et le Ballplatz. Il fallut rentrer les griffes. Mais l'Allemagne et l'Autriche étaient in petto aussi décidées que la Bulgarie, atteinte directement, à réparer le dommage indirect causé à leur prestige par le triomphe de la Serbie et de la Grèce. Toutes trois préparèrent une commune revanche.

***

Le prince Lichnowsky nous laisse deviner quelques-unes des manœuvres conçues à cet effet. Cela commença par l'affaire Liman von Sanders.

Lorsque, en décembre 1913, je revins à Londres, après un long congé, l'affaire Liman von Sanders avait amené une nouvelle tension de nos relations avec la Russie. Sir Edward Grey, non sans inquiétude, attira mon attention sur l'excitation qui régnait à Pétrograd au sujet de cette affaire. « Je ne les ai jamais vus aussi excités », me dit-il. (*I have never seen them so excited.*)

Je reçus de Berlin la mission de prier le ministre d'intervenir à Pétrograd dans le sens de la modération et de nous aider à régler ce différend à l'amiable. Sir Edward Grey y était tout disposé, et sa modération n'a pas peu contribué à aplanir l'incident. On mit à profit plus d'une fois, d'une façon analogue, mes bons rapports avec Sir Edward Grey et sa grande influence à Pétrograd, pour y obtenir des résultats auxquels nos représentants à Pétrograd étaient absolument incapables de parvenir.

Dans les jours critiques de juillet 1914, Sir Edward Grey me dit : « Lorsque vous voulez obtenir quelque chose à Pétrograd vous vous adressez toujours à moi. Mais si je fais appel une fois à votre influence à Vienne, vous me refusez votre appui. »

Le général Liman von Sanders, du grand état-major allemand, avait été nommé chef d'une mission militaire allemande en Turquie dans des conditions propres à justifier les inquiétudes de la Triple Entente. Quoique le gouvernement ottoman prétendît qu'il était investi d'attributions analogues à celles des autres officiers européens chargés de l'organisation de la gendarmerie ou de l'instruction des équipages de la flotte, il devient bientôt manifeste que ce général avait en réalité reçu le commandement de l'armée ottomane et la garde de la région de Constantinople, du Bosphore aux Dardanelles. Le grand-vizir fournit aux ambassadeurs de Russie, d'Angleterre et de France des explications si embrouillées qu'elles devinrent suspectes. D'autre part, des changements d'affectation dans le corps des officiers ottomans prouvèrent bientôt que tous les pouvoirs militaires allaient être concentrés entre les mains d'officiers allemands, assistés d'officiers ottomans ayant fait leur éducation militaire en Allemagne. Comment la Turquie osait-elle prendre des mesures aussi désobligeantes pour la Russie?

On sut bientôt que, lors de sa dernière entrevue avec Nicolas II, à Reval, Guillaume II avait brusquement dit au tsar, d'un ton dégagé : « Je suppose que tu ne verras pas d'inconvénient à ce que j'envoie une mission militaire à Constantinople. » Nicolas II, qui avait l'esprit lent, ne comprit pas à quoi on voulait l'engager et répondit, sans demander aucune précision, dans le sens désiré. A Pétersbourg, il y eut une explosion de colère lorsqu'on connut la chose et qu'on vit le parti que l'Allemagne tirait de l'imprudente autorisa-

tion du tsar. Comme le raconte le prince Lichnowsky, Sir Edward Grey s'ingénia à calmer cette irritation et à plaider pour l'Allemagne à Pétersbourg. Cette fois encore il eut tort. La solution transactionnelle adoptée fut franchement mauvaise. M. de Jagow écrit à ce propos : « Dans le cas Liman von Sanders, nous avons fait à la Russie une concession importante en exceptant le commandement de la ville de Constantinople des attributions du général. » Cette exception était de pure apparence. La ville de Constantinople resta sous la garde de troupes choisies par Enver Pacha, le ministre de la guerre, gendre du sultan, âme damnée de l'Allemagne, qui exerçait en fait une autorité dictatoriale dans l'empire avec le concours de Talaat Bey et de Djavid Bey. La mission Liman von Sanders put travailler librement partout ailleurs, notamment dans la région des Dardanelles et de la Marmara. Cela équivalait à la mainmise militaire de l'Allemagne sur la Turquie.

Il est incroyable qu'un ministre anglais ait laissé s'accomplir pareille besogne. Au lieu de s'employer à calmer les Russes, Sir Edward Grey aurait dû se joindre à eux pour exiger tout au moins le rétablissement de l'équilibre des influences européennes en Turquie, notamment le renforcement de la mission navale britannique. Comme la marine ottomane, depuis des générations, était en dépit de tout dans un état d'indisponibilité permanente, la mission navale britannique représentait zéro comme efficacité. Il aurait fallu réclamer pour elle, à titre de compensation, le commandement des Dardanelles. Au contraire, quand la première émotion fut passée, on laissa les Turcs reprendre l'une après l'autre les prérogatives accordées aux Anglais. Les diplomates de l'Entente se consolaient en rappelant que les missions militaires étrangères en Turquie n'avaient jamais produit de résultats. Ils oubliaient ce qu'était l'Allemagne et ne paraissaient pas se douter du but que, de concert avec les Turcs, elle poursuivait méthodiquement. Depuis le 23 janvier 1913, jour où Enver et Talaat s'étaient emparés du pouvoir en assassinant Nazim Pacha et en chassant du grand-vizirat le vieux Kiamil, l'Allemagne était prépondérante à Constantinople. Elle avait pour complices tous les principaux membres du gouvernement. Elle détenait

le pouvoir occulte. Il était d'une suprême imprudence de laisser ses officiers s'emparer ostensiblement de l'armée.

Le « traité colonial », c'est-à-dire la convention secrète relative au partage des colonies portugaises d'Afrique en zones d'intérêts économiques entre l'Allemagne et l'Angleterre, occupa le prince Lichnowsky jusqu'à la fin de sa mission. Nous avons déjà dit ce que nous pensions de cet acte. Sous prétexte d'assurer l'intégrité et l'indépendance de l'empire portugais — comme les traités de liquidation de l'empire ottoman ! — il stipulait une scandaleuse spoliation. Il s'inspirait des pires doctrines hégéliennes et metternichoises. Il livrait à l'Allemagne une partie du domaine colonial d'un État qui était le plus vieil allié de l'Angleterre. Les pangermanistes obtenaient ainsi cette fameuse place au soleil qu'ils réclamaient avec tant d'acrimonie. Le Portugal était en droit de se plaindre. Pourtant c'était la Wilhelmstrasse qui n'était pas contente. Sir Edward Grey ne voulait signer le traité qu'à condition qu'il fût publié en même temps que les traités antérieurs de 1898 et 1899 sur la même question. MM. de Bethmann-Hollweg et de Jagow s'opposaient à la publication; ils alléguaient qu'en cas de divulgation les Portugais ne voudraient plus accorder de concessions aux Allemands. Cela traîna ainsi jusqu'en juillet 1914. Pendant cette longue période, Sir Edward Grey témoigna une extrême bonne volonté. Écoutons le prince à ce propos :

Le gouvernement britannique montrait la plus grande prévenance pour nos intérêts et nos désirs. Sir Edward Grey avait l'intention de manifester son bon vouloir à notre égard, mais il voulait aussi favoriser d'une façon générale notre développement colonial : l'Angleterre espérait détourner les forces allemandes de la mer du Nord et de l'Europe Occidentale, et les dériver vers l'Océan Atlantique et l'Afrique. Un des membres du Cabinet me disait : « Nous ne sommes pas hostiles à l'expansion coloniale de l'Allemagne. (*We don't want to grudge Germany her colonial development.*)

M. de Jagow essaie de justifier sa conduite en cette affaire en prétendant que le traité, s'il avait été publié, aurait manqué son effet pratique et moral parce que sa publication aurait été saluée en Allemagne, dans la presse anglophobe et au

Parlement, par de violentes attaques contre « la perfide Albion ». Singulier raisonnement ! Quand on refuse quelque chose à l'Allemagne, elle crie qu'on l'empêche de prendre sa place au soleil, et, quand on lui donne cette place, large et resplendissante, elle interdit d'en parler. Elle prétendait cumuler le bénéfice des accquisitions reconnues et l'avantage de passer, aux yeux du public qu'elle désirait maintenir dans un état d'exaltation patriotique, pour n'avoir encore rien obtenu.

Le prince Lichnowsky trouva près de Sir Edward Grey les mêmes prévenances à l'occasion du traité concernant le chemin de fer de Bagdad :

En fait, dit-il, ce traité avait pour but le partage de l'Asie Mineure en sphères d'influence ; mais il fallait éviter l'emploi de cette expansion avec le plus grand soin, par égard pour les droits du Sultan...

D'accord avec un représentant de la Turquie, qui était Hakki Pacha, on régla toutes les questions économiques qui intéressaient les entreprises allemandes, en donnant satisfaction, sur les points essentiels, aux désirs de la Deutsche Bank. La concession la plus importante qui me fut accordée personnellement par Sir Edward Grey, était la prolongation de la ligne jusqu'à Bassora. De notre côté, en effet, on avait abandonné ce plan, en faveur de l'idée d'un embranchement sur Alexandrette. Jusqu'à ce moment, Bagdad constituait le point terminus de la ligne.

Une commision internationale devait contrôler la navigation sur le Chatt el Arab. Nous obtenions une participation aux travaux du port de Bassora et des droits à la navigation sur le Tigre, laquelle avait été jusqu'alors un monopole de la maison Lynch.

Par ce traité, nous avions comme sphère d'influence toute la Mésopotamie jusqu'à Bassora, sous réserve des droits britanniques antérieurs, relatifs à la navigation sur le Tigre et aux travaux d'irrigation de la Société Wilcox ; nous avions en outre toute la région du chemin de fer de Bagdad et d'Anatolie.

Le domaine économique de la Grande-Bretagne devait comprendre les côtes du golfe persique et la ligne Smyrne-Aidin ; le domaine de la France devait être la Syrie ; celui de la Russie, l'Arménie.

Ces deux traités (celui des colonies portugaises et celui de Bagdad), s'ils avaient été adoptés et publiés, auraient abouti à une telle entente avec l'Angleterre qu'ils auraient mis fin pour toujours à tous les doutes sur la possibilité d'une coopération anglo-germanique.

L'Allemagne négociait seulement pour endormir dans une fausse sécurité les puissances qu'elle se réservait de surprendre

par un coup de tonnerre. La France aussi avait conclu avec elle, après de très longs pourparlers, un arrangement relatif à l'Asie Mineure. Mais cet arrangement restait dans un tiroir d'où il n'est pas encore sorti. Dans l'été de 1914, tout était diplomatiquement entendu entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France pour établir sur des bases solides les bonnes relations entre la première et chacune des deux autres. A la fin de juillet, tout cet édifice laborieusement construit fut jeté bas, d'un seul coup, par M. de Bethmann-Hollweg et le comte Berchtold. Ces deux ministres jugeaient venu le moment de réaliser les grands desseins de leurs souverains. Tandis que le prince Lichnowsky préparait la paix, le conseiller qu'on lui avait donné comme collaborateur, M. de Kuhlmann, avait préparé la guerre.

On comprend la déception de l'ambassadeur. Elle s'exprime peut-être dans son mémoire avec une certaine naïveté. En tout cas, c'est la naïveté d'un honnête homme blessé dans sa conscience aussi bien que dans son amour-propre. M. de Payer, au Reichstag, M. de Jagow dans sa lettre, les journaux dans leurs articles, ont tenté de ridiculiser le prince à ce propos. Ils l'ont représenté comme un homme infatué de lui-même et dépité. En vérité, ils ne lui pardonnent pas de ne pas s'être prêté rétrospectivement au jeu impérial. S'il avait été *echt deutsch* et bon courtisan, il aurait pouffé de rire en apprenant sa mésaventure et crié bravo à Guillaume II. Alors il aurait eu des chances de devenir chancelier. Il a parlé en honnête homme, suivant sa conscience ; on le met au ban de l'empire.

***

La mésaventure du prince Lichnowsky n'est pas unique dans l'histoire diplomatique de l'Allemagne. Comme l'avouait autrefois le baron Holstein, l'Éminence grise de la Wilhelmstrasse, à M. Valentine Chirol, correspondant du *Times* à Berlin [1], les ambassadeurs de l'empereur n'avaient souvent qu'un rôle de parade. *Er gilt nur für die Parade*, disait-il du comte Hatzfeld, alors représentant de Guillaume II à Londres;

1. *Times* du 26 mars 1918.

c'était le comte Metternich, le conseiller de l'ambassade, qui possédait la confiance des grands chefs et dont on écoutait les avis. Plus tard, quand le comte Metternich devint lui-même ambassadeur à Londres, le comte Bernstorff, conseiller, joua prés de lui le rôle qu'il avait tenu lui-même près du comte Hatzfeld. Le baron Holstein, conseiller de l'ambassade impériale à Paris après le traité de Francfort, avait délibérément trahi son chef, le comte d'Arnim, que Bismarck fit poursuivre et condamner pour avoir recommandé une politique différente de celle du chancelier de fer. M. de Kühlmann agissait donc suivant des précédents bien établis. Il organisait l'avant-guerre dans le Royaume-Uni pendant que le prince Lichnowsky, laissé dans l'ignorance des véritables desseins de la chancellerie, travaillait avec zèle et bonne humeur au rapprochement de l'Allemagne et de l'Angleterre. Cette ignorance était de la plus haute importance ; cela permettait à la diplomatie allemande de mieux aveugler les Anglais. A Londres et à Paris, le Cabinet de Vienne usa du même procédé. C'est pourquoi, à la veille même de la déclaration de guerre, les Anglais et les Français en relations directes avec les ambassadeurs des empires centraux affirmaient qu'il n'y aurait pas de guerre.

Le premier éveil fut donné au prince Lichnowsky à la fin de juin 1914, au cours d'un court séjour à Kiel, pendant les régates impériales, et à Berlin. Ses conversations avec M. de Bethmann-Hollweg et M. Zimmermann, suppléant de M. de Jagow, lui révèlèrent une mauvaise humeur accentuée contre la Russie, et lui apprirent que M. de Tchirschky, son collègue accrédité à Vienne, « avait reçu une réprimande pour avoir rendu compte qu'il avait conseillé à Vienne la modération à l'égard de la Serbie ». Dans sa candeur, comparable à celle de Sir Edward Grey, le prince ne mesura pas tout de suite la portée de pareilles indications en un pareil moment. Il pensait que, la Russie ni la France, ni l'Angleterre ne voulant la guerre, celle-ci n'éclaterait pas. La pensée ne lui vint pas que l'Allemagne méditait une agression.

Des soupçons naquirent en son esprit seulement lorsque le comte Meusdorff, son collègue d'Autriche à Londres, lui dit avoir reçu communication du protocole autrichien d'une

délibération commune à Postdam, le 5 juillet, d'après lequel toutes les personnalités dirigeantes présentes avaient approuvé les demandes de l'Autriche à la Serbie. « On avait même ajouté, précisa le comte Meusdorff, qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce qu'il sortît de là une guerre avec la Russie. » Rappelons ici que Guillaume II, le 28 juin, à Kiel, à la nouvelle du drame de Serajévo, avait confié à l'un de ses invités princiers cette appréciation, qui prenait presque la forme d'un espoir : « Si la guerre éclate, on verra ce que c'est qu'une armée. Les armées napoléoniennes n'étaient rien en comparaison de ce qu'est aujourd'hui l'armée allemande. » Évidemment il ne manquait pas de gens qui ne voyaient « aucun inconvénient » à ce que cette armée eût l'occasion de donner sa mesure.

Dans sa réponse au mémoire, M. de Jagow ne dément pas l'information relative au fameux conseil du 5 juillet. Il se borne à dire qu'il n'assistait pas à cette réunion et qu'il n'alla pas rendre visite au comte Berchtold à Vienne : il était en voyage de noces. Mais il était de retour à Berlin le 6 juillet. Il envoya au prince Lichnowsky des instructions que ce dernier analyse ainsi :

Je reçus alors pour instruction d'agir en vue d'inspirer à la presse anglaise une attitude bienveillante, au cas où l'Autriche « voudrait porter un coup mortel » au mouvement « grand-serbe » et de mettre en jeu l'influence dont je disposais pour empêcher que l'opinion publique ne prît parti contre l'Autriche. Or, je me rappelais l'attitude de l'Angleterre lors de la crise provoquée par l'annexion de la Bosnie et la sympathie que l'opinion publique anglaise avait montrée pour les droits des Serbes sur la Bosnie ; je me rappelais les encouragements pleins de bienveillance que l'Angleterre avait adressés à des mouvements nationaux, au temps de lord Byron et au temps de Garibaldi. Pour ces raisons et pour d'autres encore, il me paraissait très invraisemblable que l'Angleterre pût appuyer le projet de l'expédition destinée à « punir les assassins du prince » ; je me crus donc obligé de faire entendre des avertissements pressants. Je mis en garde mon gouvernement contre l'ensemble de ce projet, que je qualifiai d'aventuré et de dangereux, et je conseillai de recommander aux Autrichiens la modération, étant donné que je ne croyais pas à la localisation du conflit.

M. von Jagow me répondit que la Russie n'était pas prête ; qu'il y aurait bien un peu de vacarme, mais que plus nous soutiendrions fermement l'Autriche, plus la Russie reculerait. L'Autriche nous accusait déjà de mollesse ; il ne fallait pas faiblir. D'autre part, disait-il,

les sentiments russes devenaient de plus en plus hostiles à l'Allemagne et, dans ces conditions, nous sommes obligés de risquer le coup.

M. de Jagow ne nie pas avoir envoyé ces instructions. Il essaie seulement de les justifier par cette remarque : « J'ai déjà dit que notre politique ne reposait pas sur de prétendus rapports qui excluaient la guerre. Je croyais alors la guerre encore évitable, mais j'étais, comme nous tous, parfaitement conscient du grand danger. » Il exhale sa mauvaise humeur contre l'ambassadeur qui, à diverses reprises, avait émis la double prédiction suivante : l'Angleterre n'attaquera pas l'Allemagne et ne soutiendra pas une attaque dirigée contre elle ; mais, dans tous les cas possibles, elle défendra les Français. « Je rappelais sans cesse, écrit le prince, que toute guerre qui surviendrait entre de grandes puissances européennes porterait à l'Angleterre, État commercial, un coup extrêmement sensible, et que, par conséquent, elle s'opposerait de toutes ses forces à une telle guerre ; mais que, dans l'intérêt de l'équilibre européen et pour empêcher la prépondérance allemande, elle ne permettrait jamais que la France fût affaiblie ou anéantie. Cela, lord Haldane me l'avait dit peu de temps après mon arrivée. Toutes les personnalités dont l'opinion est prépondérante s'exprimaient dans le même sens. » Voilà le crime qui motive les poursuites de haute trahison : il est intolérable que l'ambassadeur de Sa Majesté affirme avoir officiellement déclaré que l'Angleterre prendrait parti pour la France, alors que le peuple allemand doit rester persuadé que l'Angleterre, après avoir encouragé le Cabinet de Berlin par son indifférence, s'est jetée brusquement sur l'Allemagne par jalousie, pour détruire l'œuvre commerciale et navale de plusieurs générations.

La suite du mémoire aggrave le crime en mettant en lumière les efforts continus du gouvernement et des journaux anglais pour apaiser le conflit provoqué par l'ultimatum du comte Berchtold à la Serbie. Le passage suivant constitue un témoignage historique accablant :

Je m'employai à obtenir tout de suite que la Serbie fît une réponse aussi conciliante que possible, car l'attitude du gouvernement russe ne permettait plus de douter de la gravité de la situation.

La réponse serbe fut telle que l'Angleterre s'était efforcée de l'obtenir ; effectivement, M. Pachitch acceptait toutes les conditions sauf deux points, sur lesquels il se déclarait prêt à négocier. Si la Russie et l'Angleterre avaient voulu la guerre pour tomber sur nous à l'improviste, il suffisait de faire un signe à Belgrade, et l'ultimatum inouï envoyé par l'Autriche restait sans réponse.

Sir Ed. Grey lut d'un bout à l'autre la réponse serbe avec moi, et me fit remarquer l'attitude conciliante du gouvernement de Belgrade. Nous débattîmes ensemble son projet de médiation, qui devait consister à établir d'un commun accord une interprétation acceptable pour les deux parties sur les deux points laissés en suspens. Sous sa présidence, nous nous serions réunis, M. Cambon, le marquis Imperiali et moi, et il aurait été facile de trouver une formule acceptable sur les deux points litigieux ; il ne s'agissait en somme que du rôle à accorder aux fonctionnaires austro-hongrois dans les enquêtes qui devaient avoir lieu à Belgrade.

Avec de la bonne volonté, tout pouvait être réglé en une ou deux séances ; le seul fait d'accepter la proposition anglaise aurait provoqué une détente, et aurait encore amélioré nos relations avec l'Angleterre. J'appuyai d'une façon pressante la proposition Grey, disant qu'autrement c'était la guerre universelle, à laquelle nous aurions tout à perdre et rien à gagner. Ce fut en vain ! On me répondit que ce serait contraire à la dignité de l'Autriche ; que d'ailleurs nous ne voulions pas nous mêler de l'affaire de Serbie ; que nous nous en remettions là-dessus à nos alliés ; que je devais travailler à « limiter le conflit ».

Naturellement, il n'aurait fallu qu'un signe de Berlin pour décider le comte Berchtold à se contenter d'un succès diplomatique, et à se déclarer tranquillisé par la réponse serbe. Mais ce signe n'a pas été fait. Au contraire, on a poussé à la guerre.

Qu'est-il besoin d'ajouter? M. de Jagow a beau s'écrier : « Que nous ayons voulu la guerre est une affirmation inouïe, qui est démentie par les télégrammes de Sa Majesté au tsar et au roi George, publiés dans le *Livre blanc*, ainsi que dans les instructions envoyées par nous à Vienne. » Télégrammes et instructions étaient combinés en vue du futur *Livre blanc*. On n'a publié que ce qui s'harmonisait avec la mise en scène concertée entre Vienne et Berlin depuis le grand Conseil de Potsdam. Il serait superflu de confronter une à une les pièces des différents Recueils diplomatiques publiés par les belligérants. Nous pouvons nous contenter de la déclaration motivée de l'ambassadeur de Guillaume II à Londres : « *L'impression se confirmait de plus en plus que nous voulions la guerre à tout*

prix. Autrement, il était impossible de comprendre notre attitude dans une affaire qui, en somme, ne nous concernait pas directement. Les prières instantes et les déclarations nettes de M. Sazonof, plus tard les télégrammes véritablement humbles du tsar, les propositions répétées de Sir Edward Grey, les avertissements du marquis San Giuliano et de M. Bollati, mes conseils pressants, tout cela ne servit à rien. Berlin persistait à estimer nécessaire de « massacrer la Serbie. »

***

A son retour à Berlin après la rupture, le prince Lichnowsky trouva de mauvais visages. Par contre on faisait fête au comte Pourtalès, qui avait si bien su entrer à Pétersbourg dans le jeu impérial ; on le félicitait de sa « conduite magnifique ». Ce diplomate allait répétant : « La Serbie? qu'est-ce que cela pouvait faire à la Russie? » Suivant lui, « toute l'affaire ne devait être qu'un exemple de la perfidie britannique ». Cela fait comprendre les compliments dont on le couvrait. A l'Office des affaires étrangères, on parlait sur un ton dégagé. On dit au prince : « La guerre se serait produite en 1916 ; à ce moment la Russie aurait été prête ; il valait donc mieux que la guerre eût lieu maintenant. » Ce ne sont là que de légers indices. Toutefois, avec d'autres recueillis plus tard, ils permirent au prince Lichnowsky de se former, après mûres réfexions, une opinion définitive sur les responsabilités de la grande crise où la confiance de son souverain l'avait appelé à jouer un rôle. Voici ses conclusions ; elles méritent d'être gravées sur des tables de bronze :

1. — Nous avons encouragé le comte Berchtold à attaquer la Serbie, bien qu'il n'y eût pas d'intérêt allemand en jeu, et bien que nous dussions savoir que c'était courir le risque d'une guerre universelle (que nous ayons connu ou non le texte de l'ultimatum, la question n'a aucune importance) ;

2. — Dans la période du 23 au 30 juillet 1914, alors que M. Sazonof affirmait énergiquement qu'il ne pourrait tolérer une agression dirigée contre la Serbie, nous avons refusé la proposition anglaise de médiation, bien que la Serbie, sous la pression de la Russie et de l'Angleterre, eût accepté presque en entier l'ultimatum autrichien, bien

qu'il fût facile d'arriver à un accord sur les deux points en litige, et bien que le comte Berchtold fût prêt à se déclarer satisfait de la réponse serbe ;

3. — Le 30 juillet, alors que le comte Berchtold voulait changer d'attitude, et sans que l'Autriche fût attaquée, nous avons, à propos de la mobilisation pure et simple de l'armée russe, envoyé un ultimatun à Pétrograd ; et le 31 juillet, nous avons déclaré la guerre à la Russie, bien que le tsar eût donné sa parole qu'il ne ferait pas avancer un seul homme tant que les pourparlers se poursuivraient ; nous avons ainsi réduit à néant, délibérément, toute chance de règlement pacifique du conflit.

En présence de ces faits incontestables, il n'est pas étonnant qu'en dehors de l'Allemagne, le monde civilisé tout entier nous impute, à nous seuls, la responsabilité de la guerre universelle.

M. de Jagow oppose à cette thèse des arguments pitoyables. Il met l'attentat de Serajévo à la charge de la Russie. Il invoque la nécessité de maintenir le prestige de la monarchie danubienne qui devait « rentrer les voiles devant les agissements russo-serbes, ou bien offrir un *quos ego*, même au risque d'une guerre ». « Nous ne pouvions, allègue-t-il, laisser nos alliés en plan. Si l'on voulait excepter l'*ultima ratio* de la guerre, il n'était pas nécessaire de conclure l'alliance. » Viennent ensuite des accusations contre la France « revancharde », et l'éternel refrain : « Nous nous sommes décidés à la déclaration de guerre à la Russie uniquement en raison de la mobisation russe et pour nous défendre d'une invasion russe. » Comme si la mobilisation russe n'était pas la contre-partie — tardive — de la mobilisation autrichienne commencée depuis le 26 juillet, et comme si, depuis des semaines, l'Allemagne n'avait pas pris sur terre et sur mer une série de mesures préparatoires destinées à lui procurer une forte avance ! A tout prix, l'Austro-Allemagne voulait conserver cette avance dont l'attentat de Serajévo fournissait le prétexte. Voilà pourquoi la guerre fut déclarée à la Russie et à la France, pourquoi la Belgique et le Luxembourg furent envahis, dès que la Russie commença de prendre des précautions sérieuses.

Eu vain M. de Jagow affirme-t-il : « La pensée d'une guerre préventive est restée loin de nous. » Un peu plus loin, vers la fin de sa réponse, il trahit sa véritable pensée dans ces

phrases où se trouve discrètement, mais clairement formulée la thèse de la guerre préventive : « La politique marocaine avait conduit à une défaite politique. Dans la crise bosniaque, cela avait été heureusement évité de même qu'à la Conférence de Londres. Une nouvelle diminution de notre prestige n'était pas supportable pour notre position européenne et mondiale. Le crédit des États, leurs succès politiques et économiques reposent sur le prestige dont ils jouissent dans le monde. » Guerre préventive et entreprise de domination, telle apparaît dans les mémoires du prince Lichnowsky, et telle figurera dans l'histoire la guerre déchaînée par l'Austro-Allemagne dans l'été de 1914 [1].

***

Un autre témoignage, d'une portée plus limitée, mais très précis sur plusieurs points essentiels, est venu presque simultanément corroborer celui de l'ancien ambassadeur. Il émane d'un ancien directeur et membre du conseil de direction des usines Krupp à Essen, le docteur V. Muelhon. On sait ce que représente la maison Krupp en Allemagne. C'est une sorte d'annexe du ministère de la guerre et de petit État, dont le chef — actuellement le baron Krupp von Bohlen, mari de l'héritière du fondateur de la maison — a plus d'importance qu'un ministre. Les directeurs y sont des personnages, des hommes de confiance au courant de beaucoup de secrets gouvernementaux, en rapport avec beaucoup des plus hauts fonctionnaires de l'empire. Aussi le Dr Muehlon, au mois de juillet 1914, eut-il l'occasion de s'entretenir avec certains d'entre eux de la crise européenne, et c'est précisément ce qu'il a consigné dans un mémorandum écrit en 1917, après qu'il eut donné sa démission et passé en Suisse « parce que sa conscience ne lui permettait pas de rester plus longtemps à son poste ». Comme le mémoire Lichnowsky, ce document circula pendant quelque

1. Il convient d'extraire encore des mémoires du prince l'anecdote suivante : « Un de mes collaborateurs revenant, au printemps de 1914, d'un congé passé à Vienne, nous raconta que M. de Tschirschky disait qu'il y aurait bientôt la guerre. Mais comme on me tenait toujours dans l'ignorance des événements importants, je considérai que ce pessimisme était sans fondement. »

temps sous le manteau avant d'être produit en plein jour. Il en fut question à la commission principale du Reichstag le 19 mars 1918. Le 23 mars, le correspondant de *l'Humanité* à la frontière suisse, M. Grumbach, qui signe Homo — c'est un ancien candidat au Reichstag —, en publia le texte intégral authentique.

Au milieu du mois de juillet 1914, à Berlin, le Dr Muehlon eut l'occasion de demander à M. Helfferich, alors directeur de la *Deutsche Bank* à Berlin, pourquoi la direction de ce grand établissement financier s'opposait à plusieurs grandes transactions de la maison Krupp en Bulgarie et en Turquie. M. Helfferich répondit que la situation politique était trop menaçante pour que la *Deutsche Bank* s'engageât davantage à l'étranger.

Les Autrichiens, dit-il, sont venus ces derniers jours chez l'empereur. Vienne adressera, dans huit jours, un ultimatum très violent et à échéance très limitée à la Serbie. Il contient des revendications comme la punition d'une série d'officiers, la dissolution d'associations politiques, des enquêtes judiciaires en Serbie par des fonctionnaires de la Double-Monarchie. Il demande, en général, une série de satisfactions immédiates. Si elle n'a pas satisfaction, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie...

L'empereur considérait un conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie comme une affaire intérieure n'intéressant que ces deux pays, et ne permettrait à aucun autre État de s'y ingérer. Si la Russie mobilisait, lui aussi mobiliserait alors. *Mais chez lui la mobilisation signifiait la guerre immédiate.* Cette fois-ci, il n'y aurait pas d'hésitation. Les Autrichiens étaient très satisfaits de cette attitude énergique de l'empereur.

M. Muehlon ayant exprimé la conviction qu'une guerre mondiale allait éclater, M. Helfferich abonda dans son sens. Il ajouta qu'il « fallait certainement donner aux Serbes une leçon durable ». De retour à Essen, M. Muehlon rapporta cet entretien à M. de Bohlen. Celui-ci était au courant. Tout en paraissant étonné que M. Helfferich fût informé, il raconta qu'il s'était rendu un de ces derniers jours chez l'empereur :

L'empereur lui avait également parlé de l'entrevue avec les Autrichiens et de son résultat. Il avait considéré l'affaire comme tellement secrète qu'il n'aurait même pas osé en donner communication à son

conseil de direction. Mais, vu que j'étais informé, il pouvait me dire que les informations de Helfferich étaient exactes. Ce dernier paraissait même savoir plus de détails encore que Bohlen lui-même. La situation était en effet très sérieuse. *L'empereur lui avait dit personnellement qu'il déclarerait immédiatement la guerre si la Russie mobilisait. On verrait cette fois-ci qu'il ne changerait pas de décision.* L'affirmation répétée de l'empereur, que personne ne pourrait plus désormais lui reprocher une indécision, produisit même un effet presque comique.

On voit, on entend les personnages. Le langage attribué à Guillaume II est criant de vérité. Du reste les événements se déroulèrent suivant le programme fixé. L'ultimatum à la Serbie fut remis exactement le jour indiqué par M. Helfferich. M. Muehlon se trouvait de nouveau à Berlin ce jour-là. Il ne cacha pas au directeur de la *Deutsche Bank* qu'il trouvait « le ton et le contenu de l'ultimatum vraiment monstrueux ». M. Helfferich n'était pas tout à fait de cet avis. Mais il confia de précieuses informations à son interlocuteur :

A cette occasion, Helfferich me dit aussi que l'empereur n'avait entrepris son voyage dans le Nord que pour sauver les apparences, qu'il ne lui avait nullement donné l'extension habituelle, mais qu'il était toujours demeuré assez près pour qu'on pût l'atteindre et rester avec lui en communication permanente. Il faudrait voir maintenant ce qui se passerait. Il fallait espérer que les Autrichiens, qui ne comptaient pas sur une acceptation de l'ultimatum, agiraient rapidement, avant que les autres puissances aient eu le temps d'en discuter. La *Deutsche Bank* avait déjà pris ses précautions pour parer à toutes les éventualités. Elle n'avait plus rendu à la circulation l'or qui entrait. On pouvait le faire d'une façon tout à fait discrète et cela donnait tous les jours des sommes considérables.

La dernière partie de cette révélation confirme de nombreux renseignements de source allemande non officieuse d'après lesquels la *Deutsche Bank*, la *Reichsbank* et d'autres grands établissements financiers ont pris, bien avant la remise de l'ultimatum autrichien, une série de précautions en vue de la guerre. Le comte Rœdern, ministre des finances, a laissé échapper un précieux aveu en ce sens dans un discours prononcé, en septembre 1917, à la réunion organisée à Berlin par le comité de propagande pour la souscription au septième emprunt de guerre. « Nous savons, a-t-il dit, comme la Banque d'empire a préparé la mobilisation financière pour la

guerre et nous pouvons lui accorder notre confiance au sujet de la démobilisation de cet argent, qui se fera soigneusement et en tenant compte des nécessités économiques du marché [1]. »

Quant à la croisière de Guillaume II dans les eaux norvégiennes, ce qu'en dit M. Helfferich correspond aux traditions de la diplomatie prussienne. La presse allemande en a parlé, pendant la première phase de la crise, pour essayer de prouver au public étranger la parfaite innocence des intentions impériales : comment le souverain serait-il parti pour un long voyage en mer s'il avait cru la paix en danger? La même comédie s'était jouée dans l'été de 1870. Après que le scénario de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne avait été réglé, le roi Guillaume était parti pour Ems et M. de Bismarck pour la campagne. On ne trouvait à Berlin personne à qui parler. La candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne ne concernait point le gouvernement prussien ; elle n'intéressait que la famille du candidat et l'Espagne. De même, en 1914, la querelle entre l'Autriche et la Serbie ne regardait que ces deux puissances ; les autres devaient s'en désintéresser. Dans les deux cas le souverain et son premier ministre ne sont revenus à Berlin que lorsque la guerre prévue par eux était devenue inévitable.

M. Muehlon remarque fort justement que Guillaume II avait engagé personnellement l'affaire sans tenir son gouvernement, c'est-à-dire le ministère impérial et le ministère prussien, au courant de ses machinations. Il avait mis dans la confidence juste le nombre de personnes nécessaire pour que l'affaire fût menée à bien. Les autres ministres et grands personnages, ne sachant rien ou du moins rien d'officiel, pouvaient plus facilement entretenir les étrangers dans une fausse sécurité. Quoique, en sa qualité de chef et propriétaire de la maison Krupp, M. de Bohlen semblât intéressé au développement des fabrications de guerre, il regretta devant M. Muehlon que l'ultimatum à la Serbie eût été remis à l'Autriche sans que les alliés de l'Allemagne eussent été appelés à le discuter et à « stipuler de la façon la plus détaillée les revendications

1. *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 24 septembre 1917.

autrichiennes ». M. de Bohlen était si mécontent de la procédure adoptée qu'il alla en causer avec M. de Jagow :

Comme résultat de cette entrevue, rapporte M. Muehlon, von Bohlen me raconta ceci : M. von Jagow lui avait affirmé à nouveau qu'il n'avait pas collaboré au texte de l'ultimatum austro-hongrois et que l'Allemagne n'avait d'ailleurs pas formulé une pareille demande. Sur l'objection que cela était incompréhensible, *M. von Jagow répondit que, comme diplomate, il avait naturellement pensé à le demander. Mais au moment où M. von Jagow fut appelé à s'occuper de l'affaire, l'empereur s'était déjà engagé à un tel point qu'il était trop tard pour une action diplomatique et qu'il n'y avait plus rien à faire.* La situation se présentait de telle façon qu'on ne pouvait plus modifier les clauses de l'ultimatum. Finalement, lui, Jagow, pensait que l'omission aurait aussi son bon côté, à savoir la bonne impression qu'on pourrait faire du côté allemand à Saint-Pétersbourg et à Paris par la déclaration qu'on n'avait pas collaboré à l'ultimatum de Vienne.

On remarquera l'expression de M. de Jagow : il n'a pas *collaboré* au texte de l'ultimatum. C'est vraisemblablement la vérité. Mais cela ne diminue nullement ses responsabilités et celles du gouvernement allemand. En effet, il avait été convenu entre Vienne et Berlin que le Ballplatz rédigerait l'ultimatum comme il voudrait, et de manière à rendre impossible son acceptation totale par la Serbie. Peu importait donc que le texte définitif eût été soumis ou non préalablement à Berlin. Toutefois, de l'aveu même de M. de Jagow et du comte Tisza, recueilli en septembre 1916 par M. William C. Bullitt, correspondant du *Public Ledger*, il résulte que M. de Jagow, contrairement aux affirmations contenues dans le *Livre blanc*, a connu l'ultimatum avant sa remise à Belgrade [1]. M. Bullitt conclut ainsi : « L'ultimatum, sous sa forme définitive, a été présenté au ministère de la guerre allemand quatorze heures avant d'être remis à la Serbie. Pendant ces quatorze heures, un mot du Kaiser aurait sauvé le monde. Quatorze heures, c'est bien court. Pourtant, il y a plusieurs lignes télégraphiques entre Berlin et Budapest. » Mais on ne se servait des lignes télégraphiques, à Pest, Vienne et Berlin, que pour accélérer la mise en marche des troupes vers des

1. *Public Ledger* du 6 août 1917.

points de concentration désignés à l'avance et pourvus depuis longtemps, en vue d'hostilités contre la France et la Russie, d'un outillage spécial perfectionné.

Afin d'annuler l'effet du mémoire Lichnowsky, les Allemands taxent son auteur d'infatuation morbide. Pour la même raison, ils traitent le docteur Muehlon « d'homme pathologique », de névropathe, de détraqué. Mais l'ancien directeur de Krupp est armé. Ayant agi et écrit sous l'inspiration de sa conscience, il a tenu à cœur de justifier sa conduite vis-à-vis du chancelier de l'empire au moment même où il prenait la décision « de se détourner définitivement des représentants actuels du régime allemand ». Le 7 mai 1917, de Berne, il a écrit à M. de Bethmann-Hollweg une longue lettre explicative. Son intention n'était point de la publier. Toutefois, en présence des injures dont on le couvrait après la divulgation de son mémorandum, il autorisa Homo à la reproduire dans l'*Humanité* (numéro du 31 mars 1918).

Rien de plus clair ni de plus précis que cette lettre ; rien de moins morbide ni de moins exalté. C'est la conclusion, objective et logique, d'un long examen de conscience. Après avoir essayé de rester dans le courant patriotique et rempli avec succès une mission du chancelier en Roumanie[1], M. Muehlon renonça, dans les premiers jours de 1917, « à tout espoir en ce qui concerne les dirigeants actuels de l'Allemagne ».

L'offre de paix sans indication des buts de guerre, la guerre sous-marine renforcée, les déportations de Belges, les destructions systématiques en France, le torpillage de navires hôpitaux anglais ont tellement déconsidéré les gouvernants de l'empire que j'ai la conviction profonde qu'ils sont disqualifiés à jamais pour élaborer et conclure une entente juste et sincère. Ils peuvent se modifier personnellement, mais ils ne peuvent plus rester les représentants de la cause allemande. Le peuple allemand ne pourra réparer les lourds péchés commis contre son propre présent et son avenir, contre celui de l'Europe et de l'humanité tout entière, que lorsqu'il sera représenté par des hommes autres et d'une mentalité autre. A vrai dire, il n'est que juste que sa réputation dans le monde entier soit aussi mauvaise. Le triomphe de sa méthode, celle d'après laquelle il a mené jusqu'ici militairement et

1. Il s'agit de la conclusion d'un arrangement avec le ministère Bratiano au sujet d'une livraison de blé.

politiquement la guerre, constituerait une défaite des idées et des espoirs suprêmes de l'humanité. On n'a qu'à supposer qu'un peuple épuisé, démoralisé ou détestant la violence, consente à la paix avec un gouvernement qui a mené une telle guerre, pour se rendre compte et reconnaître combien le niveau et les chances de la vie des peuples resteraient trompeurs et sombres.

Cette dernière phrase s'applique, avec une vérité prophétique, à la paix de Brest-Litowsk. « Comme homme et comme Allemand, qui ne veut que le bien du peuple allemand trompé et torturé », M. Muehlon rompait avec le gouvernement de sa patrie et formait le vœu que « tous les hommes indépendants » fissent de même.

Il y eut outre-Rhin un redoublement de clameurs contre le névrosé, le candidat au cabanon, quand parut cette lettre flétrissante. Mais on ne put nier ni réfuter rien de ce qu'elle contenait. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* prétendit que MM. Helfferich et Krupp von Bohlen avaient déclaré inexacts et fantaisistes les dires de M. Muehlon. Mais ni M. Helfferich, ni M. de Bohlen n'ont fait directement les déclarations que leur prête le journal de la chancellerie. Ils n'ont démenti publiquement ni l'ancien directeur d'Essen, ni la *Gazette de l'Allemagne du Nord.*

Celle-ci, ne sachant comment désagréger le bloc des révélations Muehlon, protesta, dans un communiqué du 22 mars, qu'il ne s'était tenu, ni le 5 juillet 1914, ni un autre jour de cette époque, un conseil de guerre ou un conseil de la couronne sous la présidence de l'empereur. Or ce démenti ne pouvait viser le docteur Muehlon qui n'avait pas dit un mot du conseil en question. Il se serait plutôt appliqué au prince Lichnowsky, au *Times* et à d'autres journaux qui avaient publié une version analogue à celle de l'ancien ambassadeur. M. Muehlon donna à Homo une explication plausible de ces contradictions apparentes : « Ce conseil spécial de la couronne ne fut nullement nécessaire, puisqu'il y avait *alors tous les jours des séances extraordinaires.* Tout ce que moi j'ai affirmé concerne le fait qu'au milieu du mois de juillet, le docteur Helfferich m'avait dit que les Autrichiens avaient été à Berlin, qu'un ultimatum serait adressé à la Serbie et que cet ultimatum sortit en effet le jour même qui m'avait été

annoncé par Helfferich. » Suivant son habitude, la chancellerie allemande joue sur les mots : il n'y eut pas de conseil extraordinaire le 5 juillet, mais il y eut quotidiennement des séances où assistèrent tantôt les Autrichiens, tantôt les représentants de l'état-major, tantôt ou en même temps des hommes de confiance de divers genres.

Les décisions qui furent prises à ces réunions furent connues, plus ou moins fragmentairement, de maintes personnes avant les déclarations de guerre. Le 15 juillet, le baron Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, prévint son collègue d'Italie, le marquis Garroni, que la guerre entre l'Autriche et la Russie était inévitable. « J'ai assisté, raconta-t-il, à une réunion de personnalités dirigeantes de l'empire allemand à Berlin. Nous sommes à la guerre... Les demandes adressées à la Serbie seront telles qu'elle ne pourra les accepter. » On ne sait encore pour quelles raisons cette très précieuse confidence resta ignorée du gouvernement italien jusqu'au retour du marquis Garroni en Italie, après la rupture de Rome avec Constantinople, au printemps de 1915. On se demande si l'ambassadeur d'Italie, ancien préfet, ami et client politique de M. Giolitti, crut devoir observer une excessive discrétion pour desservir le Cabinet Salandra. Toujours est-il qu'il n'a pas encore présenté d'explication sérieuse de son silence. D'ailleurs, dans la seconde moitié de juillet 1914, à Constantinople, toutes les personnes fréquentant le corps diplomatique, ou simplement le Cercle d'Orient, entendaient parler de guerre. Les diplomates autrichiens annonçaient à qui voulait l'entendre que, dans le courant d'août, les troupes de François-Joseph Ier seraient à Varsovie. Ils exultaient.

M. de Wangenheim ne s'ouvrit pas seulement à son collègue triplicien. Il s'épancha aussi devant M. Henry Morgenthau, ambassadeur des États-Unis à Constantinople. Dans une lettre publiée le 14 octobre 1917 par le *New-York World*, M. Morgenthau affirme que l'ambassadeur d'Allemagne lui déclara, au mois d'août 1914, quelques instants après l'arrivée du *Gœben* et du *Breslau* dans le Bosphore, et sous le coup de l'enthousiasme causé par cet exploit, que le kaiser avait fixé la date du commencement des hostilités dans une conférence

tenue à Berlin au commencement du mois de juillet. M. de Wangenheim assistait à cette conférence, présidée par l'empereur, avec l'amiral de Tirpitz, le général de Moltke, plusieurs officiers supérieurs du grand état-major, les chefs de la haute finance, les directeurs de chemins de fer et des représentants de l'industrie. L'empereur demanda à chacun de ces personnages s'il était prêt pour la guerre. « Tous répondirent affirmativement, sauf les financiers qui insistèrent pour obtenir une marge de deux semaines afin d'avoir le temps de vendre leurs titres étrangers et d'arranger leurs affaires. » Ceci explique peut-être pourquoi le ton de la presse austro-allemande se radoucit pendant quelques jours : il s'agissait de donner une note optimiste pendant le temps nécessaire pour la liquidation des opérations de messieurs les financiers. Enfin, M. Morgenthau relate que, le 18 août 1914, le margrave Pallavicini, ambassadeur d'Autriche, lui dit qu'étant allé rendre visite à François-Joseph Ier au mois de mai, Sa Majesté lui confia que la guerre était inévitable. L'ambassadeur des États-Unis ajoute à son récit les considérations les plus sévères pour Guillaume II.

Les témoignages abondent. On en a recueilli un grand nombre depuis trois ans. Nous en citerons encore un. Dans les *Rousskia Viedomosti* du 21 août 1917, le prince Kropotkine, le révolutionnaire russe bien connu, écrit : « Le 11/24.7. 1914 je reçus à Brighton une lettre écrite le matin même à Londres par un homme politique universellement connu et honoré qui arrivait du continent : « La guerre est inévitable : elle a été définitivement décidée par l'Allemagne il y a huit jours. L'ultimatum à la Serbie n'est qu'un prétexte. » Je puis ajouter que ce personnage était très versé dans toutes les choses politiques de son pays et dans les questions de politique extérieure. » Enfin, dans les notes et calepins trouvés sur les cadavres ou les prisonniers allemands au commencement de la guerre, on a trouvé maintes indications, datées d'avant l'ouverture des hostilités, d'où il résulte que ces soldats ou officiers, cantonnés à la frontière belge, savaient qu'ils allaient recevoir l'ordre d'entrer en Belgique. Ils ne connaissaient rien des conseils de Potsdam ou de Berlin ; mais ils étaient sûrs qu'on les avait conduits là où ils étaient parce

que la guerre était décidée en haut lieu. Les témoignages les plus humbles et les plus élevés concordent.

Dans le second alinéa de son démenti, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* affirme que les négociations avec l'Autriche-Hongrie en conséquence de l'attentat de Serajévo ont été poursuivies exclusivement par le chancelier et le ministre des affaires étrangères, seuls responsables aux termes de la Constitution. Elle ne pouvait pas dire autre chose. On couvre toujours le souverain. Mais chacun sait que Guillaume II a toujours agi suivant sa propre inspiration, sans se soucier de la Constitution, et que, même pendant les fameux *Novembertage de* 1908, il a tenu victorieusement tête aux critiques du public comme aux remontrances de ses ministres. La responsabilité légale peut porter sur les ministres, et la responsabilité historique sur l'empereur.

D'après le troisième alinéa, le gouvernement impérial et l'empereur, en complète harmonie, ont toujours tendu au maintien de la paix : « *Seulement* la paix ne pouvait être payée de l'abandon de notre alliée l'Autriche-Hongrie. » Si Berlin s'était préalablement concerté avec Vienne pour que le Ballplatz remît à Belgrade un ultimatum inacceptable, on n'aperçoit pas de différence entre la volonté de guerre et la résolution de ne pas « abandonner » l'Autriche-Hongrie.

Le quatrième alinéa relève avec force que le gouvernement impérial « s'est efforcé de ne jamais cacher au gouvernement russe que la mobilisation russe ne provoquerait pas seulement la mobilisation allemande, mais aussi, par contre-coup, et pour des raisons impérieuses, l'ouverture des hostilités ». C'est l'aveu de la menace de guerre : la Russie — et par suite l'Europe — devait, sous peine de se voir immédiatement envahie, assister, sans remuer un homme ni un canon, à l'absorption de la Serbie d'abord, du reste des Balkans ensuite, par l'Austro-Allemagne. Si la volonté de guerre n'avait pas préexisté, l'Autriche-Hongrie et la Russie auraient pu mobiliser et rester en état de mobilisation, comme pendant la crise bosniaque en 1908-1909, tandis que les autres grandes puissances se seraient occupées de régler leur conflit ou que le tribunal international d'arbitrage de La Haye aurait été saisi.

Le cinquième alinéa invoque le procès Soukhomlinof : « Le

procès Soukhomlinof a prouvé même aux sceptiques, à qui ne suffisent point les déclarations et documents allemands, de quel côté siègent les coupables de la conflagration mondiale. » Le procès Soukhomlinof, en effet, est l'argument sans cesse mis en avant à Berlin pour justifier la mobilisation allemande. Mais ce procès, dont les agences et journaux allemands ont propagé des comptes rendus incomplets et truqués, n'a rien révélé de nouveau si ce n'est, dit M. Muehlon dans une lettre au *Journal de Genève* (numéro du 2 mai 1918), « quelques incidents internes relatifs à la mobilisation russe. Cuex-ci n'ont pas une importance plus grande que celle qu'aurait la preuve qu'on pourrait apporter que l'empereur d'Allemagne, lui aussi, a hésité avant de recourir aux moyens extrêmes. » Le témoignage sur lequel s'appuient les Allemands est celui du général Yanouchkévitch, chef de l'état-major général russe. Or ce général lui-même, dans une lettre qui rectifie les faux comptes rendus[1], a établi que le major Eggeling, attaché militaire allemand, a envoyé des rapports inexacts à Berlin et que la mobilisation russe sur la frontière allemande n'a eu lieu que le 31 juillet.

***

Il convient enfin d'apporter à l'appui des mémoires Lichnowsky et Muehlon les preuves contenues dans le *Livre blanc* grec publié l'automne dernier. Ici nous sommes en présence de documents officiels.

Le 4 août 1914, M. Théotokis — le fils de l'homme d'État mort au cours de la guerre —, ministre de Grèce à Berlin, télégraphie directement au roi Constantin pour lui faire part du désir de Guillaume II de voir la Grèce intervenir en faveur des empires centraux. Il ajoute : « En somme, Sa Majesté m'a dit que ce qu'il demande aujourd'hui de Vous, c'est d'exécuter tout ce que Votre Majesté et Lui ont tant de fois discuté. » La dernière entrevue de Guillaume II et de Constantin Ier datait de septembre 1913. Donc les discussions entre les deux souverains sur l'exécution du fameux plan et,

1. Lettre du 14/27 novembre 1917 publiée par *l'Illustration* le 2 février 1918.

par conséquent, le plan lui-même, remontent à 1913 au plus tard. (Pièce n° 19.)

Le 24 juillet 1914, M. Georges Streit, ministre des affaires étrangères dans le Cabinet Venizélos, télégraphie ceci à son président du Conseil de passage à Trieste : « Le chargé d'affaires d'Allemagne, m'ayant rendu visite, m'a lu très confidentiellement un télégramme de son gouvernement, d'après lequel, en cas de conflit armé entre l'Autriche et la Serbie que l'évolution des événements ne semble pas exclure, le gouvernement impérial se rangerait aux côtés de son alliée. » Comme l'ultimatum fut remis à Belgrade le 23 à six heures du soir, il faut nécessairement que M. de Jagow l'ait connu auparavant pour que le chargé d'affaires d'Allemagne à Athènes ait eu le temps de recevoir un télégramme à ce sujet et de faire près de M. Streit la demande prescrite, de façon que celui-ci ait été en mesure de télégraphier à M. Venizélos dès le 24.

Le 25 juillet, M. Théotokis télégraphie à M. Streit : « Je dois vous souligner que les réserves, observées dans ma conversation avec M. de Jagow au sujet de l'action de la Bulgarie, m'ont fait recueillir l'impression que l'Autriche a dû avoir déjà conclu quelque accord avec la Bulgarie en vue d'une action commune. » (Pièce n° 13.) Cette information confirme l'opinion exprimée les mois suivants par quelques publicistes. Mais les Cabinets de la Triple Entente s'obstinèrent à ne tenir aucun compte de ces avertissements jusqu'à la catastrophe d'octobre 1915. Si la dépêche de M. Théotokis offre une maigre consolation aux hommes qui ont alors vu juste, elle apporte un précieux argument à la thèse de la préméditation de l'écrasement de la Serbie.

Le 4 août, M. Théotokis télégraphie au roi Constantin : « L'empereur porte à la connaissance de Votre Majesté qu'une alliance fut *aujourd'hui* conclue entre l'Allemagne et la Turquie. » (Pièce n° 19.) Le même jour, un peu plus tard, M. de Jagow confirme cette nouvelle au ministre de Grèce, qui rend compte dans les termes suivants de sa conversation : « Après avoir vu l'empereur, j'ai eu une longue entrevue avec M. de Jagow qui m'a confirmé, à la condition que cela restât absolument secret, la conclusion d'une alliance entre la Turquie et l'Allemagne. » (Pièce n° 20.) Si l'alliance ger-

mano-bulgare fut conclue le 4 août 1914, il est clair qu'elle fut négociée avant cette date. Deux gouvernements, résidant l'un à Berlin, l'autre à Constantinople, ne négocient et ne signent pas en un seul jour une convention de cette importance. L'ouverture des hostilités incita le Cabinet de Berlin à mettre le sceau final à des tractations engagées depuis longtemps, probablement depuis l'hiver de 1913. Mais, ici encore, les Cabinets de la Triple Entente s'entêtèrent à nier le fait accompli. Ils se fièrent aux protestations d'amitié d'Enver, de Talaat et de quelques soi-disant francophiles qui nous jetaient de la poudre aux yeux. Le 20 septembre, Sir Louis Malet, ambassadeur d'Angleterre près le sultan, télégraphiait à Londres : « Je viens d'avoir un entretien animé avec le grand-vizir et je suis convaincu de sa sincérité. Les autres ministres sont tous pour la paix à l'exception du ministre de la guerre. » Le 5 octobre, il déclarait : « Le temps est maintenant de notre côté, et je suis fortement d'avis d'éviter toute occasion de conflit en temporisant. »

Le parti pris de prendre aveuglément pour de l'argent comptant les belles paroles bulgares et turques était si enraciné dans certains cerveaux qu'il a résisté à toutes les épreuves. On trouve un exemple frappant de cette aberration dans la *Westminster Gazette* du 3 septembre 1917. Ce journal, qui professait avant la guerre de vives sympathies pour l'Allemagne et la Bulgarie, tient à défendre l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople contre le reproche de « désespérante crédulité ». Il oppose à la révélation du *Livre blanc* grec la version suivante :

Dès que la nouvelle de la déclaration de guerre allemande parvint à Constantinople, le Conseil des ministres se réunit. Enver Pacha fut le seul à demander l'intervention aux côtés de l'Allemagne ; tous ses collègues s'y opposèrent ; malheureusement, ils l'autorisèrent, d'autre part, à faire une mobilisation partielle, comme mesure de précaution. Malgré toutes les menaces et les pressions d'Enver, le Conseil continua à rester hostile à toute idée de prendre un parti dans la guerre, pour la raison que la Turquie, épuisée par les luttes récentes de Tripoli et des Balkans, avait un besoin urgent de paix. Au cours d'août et septembre 1914, les Allemands soutinrent Enver par tous les moyens ; ils assurèrent partout que la Roumanie allait prendre les armes contre la Russie et que l'armée française, mise en déroute,

était incapable de se relever. Malgré cela, tous les collègues d'Enver, et entre autres le grand-vizir, maintinrent leur opinion et menacèrent même de donner leur démission, si on passait outre. Ce fut alors, à la fin d'octobre, que se plaça le coup de la mer Noire, l'agression contre la Russie, reconnue nécessaire par Enver Pacha pour forcer la main à la Turquie ; mais cette agression fut pour tous les ministres, à l'exclusion d'un ou deux, une réelle surprise.

La candeur de la *Westminster Gazette* est grande. Elle montre comment il fallait s'y prendre pour berner la Triple Entente. Peu importe que l'alliance entre la Turquie et l'Allemagne ait été vue avec une plus ou moins grande répugnance par quelques ministres turcs. Peu importe aussi qu'après le coup de la mer Noire trois ou quatre d'entre eux aient démissionné — sérieusement ou non — et que le prince-héritier ait prié un ami, comme le rapporte le journal anglais, de transmettre à M. Poincaré et à Sir Edward Grey tous ses regrets pour l'incident et toute sa sympathie pour la cause alliée. Le prince-héritier, Youssouf Yzeddine, était sincère, et c'est pour cela qu'on le « suicida » quelque temps après. Mais Enver et Talaat étaient les seuls maîtres. Ce qu'ils décidaient et signaient importait seul. « Il est possible, dit la *Westminster Gazette*, que le 4 août, une promesse ait été faite par Enver à l'ambassadeur allemand. Mais, de cette entente personnelle et secrète entre deux hommes à une alliance conclue avec le Cabinet turc, il y a une distance si grande qu'avant de condamner les diplomates qui eurent à soutenir à Constantinople une lutte si pénible, il vaut mieux attendre des preuves plus concluantes que les assertions évidemment intéressées et au moins douteuses du kaiser et de von Jagow. » Cette observation est enfantine. L'entente secrète, à supposer qu'elle fût personnelle et que le Cabinet ottoman ne l'eût point approuvée, équivalait en fait à une alliance en bonne et due forme. L'affaire du *Goeben* et du *Breslau* ne tarda pas à le montrer. Néanmoins, même après ce scandale retentissant et la connivence patente de l'ambassade d'Allemagne avec le gouvernement ottoman, les yeux qui se fermaient à l'évidence ne s'ouvrirent pas.

Il ne doit pas en être de même de la postérité. Quelque sympathie, quelque affection personnelle qu'il puisse éprou-

ver pour certains diplomates et hommes d'État dont la clairvoyance fut en défaut à une époque tragique, l'historien doit mettre en lumière des erreurs dont les conséquences sur les destinées du monde furent effrayantes. S'il se trouve ainsi charger des mémoires qu'il aurait eu plaisir à glorifier, il contribue à rétablir l'ordre dans les esprits déconcertés, à remettre les hommes à leur rang, à raffermir la conscience nationale dégagée d'une gangue étouffante, et à prémunir ses compatriotes contre le renouvellement de fautes dont plusieurs générations sont condamnées à supporter le poids.

***

Si cet exposé semble affligeant par certains côtés, s'il montre que plusieurs des États de la Triple Entente furent mal dirigés durant la période la plus critique de l'histoire des temps modernes, il prouve du moins que ces pays voulurent sincèrement le maintien de la paix et qu'ils se trompèrent pour avoir cru que les puissances de la quadruplice germano-touranienne s'inspiraient du même désir. Ils pécherent par négligence, par ignorance, par excès d'optimisme et de confiance dans l'honnêteté d'autrui, non par intention et par action. La fable de l'encerclement de l'Allemagne était déjà démentie par une série de faits faciles à contrôler. Elle s'écroule devant les révélations du prince Lichnowsky, du docteur Muehlon, de M. Morgenthau et du *Livre blanc* grec. Tous les gens qui ont une conscience devront reconnaître que les empires centraux, avec la complicité de la Bulgarie et les complaisances de la Turquie, ont longuement prémédité et férocement déchaîné la guerre universelle.

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.